

Journal documentaire de Philippe Billé, année 2016.

Lundi 4 janvier 2016. Il paraît que cette année, malgré toute la flicaille déployée dans les rues pour cause de terrorisme, le nombre de voitures incendiées à l'occasion du réveillon n'a baissé que de 14,5 %, d'après le ministère de l'ennemi intérieur. Le chiffre s'élève quand même aux dimensions d'un fléau national : 804 cas. Encore faut-il savoir comment on évalue le phénomène. Par exemple en Gironde, le préfet «se refuse à donner des chiffres précis», selon *Sud Ouest*, soi-disant «pour ne pas entraîner de surenchère». A mon avis les autorités mentent comme des communistes et cherchent surtout à nier la réalité autant que possible, et à la minimiser quand il n'est plus possible de la nier, avant que les sociologues ne l'excusent quand il n'est plus possible de la minimiser. Il paraît qu'on ne compte pas les véhicules détruits par la propagation des flammes, mais seulement les départs de feu. Ainsi à Bordeaux dans un parking de l'avenue Abadie où l'on ne comptabilise qu'un acte, même si huit voitures ont brûlé. En attendant ce sont autant de propriétaires, qui dégustent les joies du vivre-ensemble..

Mardi 5 janvier 2016. Le jour de l'an, avec mon aide de camp, nous fûmes visiter le hameau de L'Herbe, que l'on nous avait indiqué, dans la péninsule du Cap Ferret. Je recommande à mon tour cette destination, si vous venez à vous promener dans le coin. C'est l'endroit où se trouve, au bord de l'eau, la chapelle de la Villa Algérienne, dite aussi Sainte-Marie du Cap, que j'avais déjà vue, et qui à elle seule vaut le déplacement. En remontant le rivage sur une centaine de mètres vers le nord, on arrive à un village de cabanes tout à fait charmant. Il fait bon arpenter les sentiers étroits comme des couloirs, qui passent entre ces petits bâtiments alignés (en tout cas hors saison, car j'imagine qu'au moment du rush touristique : Attention, troupeau!).

Mercredi 6 janvier 2016. Encore une erreur de lecture, en voiture, l'espace d'un instant, j'ai cru voir un panneau annonçant en grosses lettres TORTURE SERVICE. Ce n'était que «Toiture Service», évidemment.

jeudi 7 janvier 2016. Il faut que je le dise, pour une fois que je suis d'accord avec le président Hollande : j'aime bien son idée de déchoir de la nationalité française les terroristes bi-nationaux. Cela ne servirait sans doute pas à grand chose, mais permettrait peut-être de renvoyer quelques crapules à grands coups de pied dans le cul, ce qui est toujours appréciable. Evidemment les belles âmes, pour qui la défense systématique des criminels est une priorité, ne le voient pas de cette oreille, et poussent des cris d'orfraie. Elles trouveraient indigne que la république revienne sur la nationalité qu'elle a accordée. Moi je trouve d'abord indigne qu'elle distribue inconsidérément les cartes d'identité comme des caramels. Les adversaires de cette mesure affirment qu'elle créerait une injuste citoyenneté «à deux vitesses». La belle affaire. Ce qui m'étonne, c'est que leur frénésie d'égalité ne les amène jamais à considérer que la double (ou triple) nationalité est, du coup, un privilège tout à fait discutable. Il y a là bel et bien deux catégories de citoyens : d'une part le citoyen standard, l'autochtone de base, aux droits limités à sa seule patrie, d'autre part le citoyen premium, le super-citoyen dont les droits (de vote, entre autres) sont manifestement plus étendus..

Vendredi 8 janvier 2016. Jacques Le Lorrain est le nom de la rue à Bergerac où se trouve le HLM dans lequel j'ai passé mon enfance et ma jeunesse depuis l'âge de 7 ans, au printemps 1963 (à l'époque on disait plutôt «les Blocs») et où ma mère a continué d'habiter jusqu'au printemps 2013. Pendant ce demi-siècle je n'ai jamais bien su qui était Jacques Le Lorrain, sinon vaguement que c'était un écrivain, qui avait une stèle au jardin public, de l'autre côté du centre-ville. J'ai un peu mieux connu le personnage lorsque, l'an dernier, l'ami Baudouin m'a prêté l'étude qu'en avait faite Michel Golfier dans le *Colloque des Invalides* consacré aux *Ratés de la*

littérature, après quoi j'ai aussi lu le savant article de Grégory Haleux, dans son blog. En me renseignant sur le sujet, j'ai constaté que Le Lorrain faisait partie des lacunes de Wikipédia et, dans la foulée d'une première notice, que j'avais consacrée à un ornithologue, j'ai passé cet été une journée d'enthousiasme à composer l'esquisse d'une seconde notice, cette fois-ci sur l'homme de lettres bergeracois. N'ayant moi-même pas lu ses oeuvres, j'ai puisé principalement dans les articles de Golfier et de Haleux, et me suis aidé du Sudoc (le catalogue collectif des bibliothèques universitaires de France) pour préciser les références bibliographiques. Après quoi, comme souvent, un terrible accès d'oblomoverie m'a interdit de produire tout effort supplémentaire pour la réalisation du projet, et je l'ai oublié. Mais voilà quelques jours le diligent Symac, ayant découvert dans Wiki, où il a ses entrées, mon brouillon délaissé, m'a aimablement proposé de le publier, l'a mis en forme, doté de liens hypertexte, et c'est ainsi que maintenant cette modeste notice est en ligne.

Lundi 11 janvier 2016. Si l'on définit le racisme comme l'hostilité envers les minorités, il faut admettre par exemple qu'un blanc ne peut être raciste en Afrique.

Mardi 12 janvier 2016. Il y a quelque temps (le 9 IX) je m'étais demandé quel pouvait être mon âge, compté en mois. A cette occasion un interlocuteur m'a fait remarquer que c'est ce que l'on fait avec les très jeunes enfants, avant de se mettre à donner leur âge en années. Il est normal que l'année, unité plus évidente, ait la préférence. Mais le mois est aussi une intéressante quantité de temps, quoique moins commode à manier. Par curiosité, je me suis amusé à calculer à quels âges annuels tombent les grandes bornes chronologiques mensuelles. Les voici :

100 mois = 8 ans et quatre mois.
 200 mois = 16 ans et huit mois.
 300 mois = 25 ans pile.
 400 mois = 33 ans et quatre mois.
 500 mois = 41 ans et huit mois.
 600 mois = 50 ans pile.
 700 mois = 58 ans et quatre mois.
 800 mois = 66 ans et huit mois.
 900 mois = 75 ans pile.
 1000 mois = 83 ans et quatre mois. Et ainsi de suite. Il est remarquable que les centaines de mois ne coïncident avec un compte rond d'années qu'une fois sur trois, donc tous les trois cents mois, c'est à dire tous les vingt-cinq ans. Un siècle est la somme de 1200 mois. Voilà encore une enquête presque utile, mais qui peut occuper un moment...

Mercredi 13 janvier 2016. «Beau, oui, mais ... je n'ai jamais aimé aucune chanson de David Bowie», notais-je dans ce journal (le 14 IV 2013) et c'est à peu près tout ce que j'ai à déclarer sur le personnage, mort hélas voilà trois jours. J'avais aussi remarqué, un an plus tard (le 6 IV 14), en lisant le journal de son ami Brian Eno, l'anecdote amusante : Julian Schnabel ayant déclaré à Bowie qu'il adorait la musique d'Eno, Bowie lui avait signalé sans ménagement qu'Eno, lui, n'aimait pas ses tableaux. A part ça ... Sachant qu'il avait de nombreux fans, et que hormis quelques traits vaguement sulfureux, il n'avait rien pour déplaire à la médiaterie, je ne suis pas étonné de la marée d'hommages qui saluent sa disparition. Je le trouvais assez beau, en effet, malgré son type androgyne, très en vogue, mais que je ne prise pas particulièrement. C'était sans doute un génie du déguisement et de la mise en scène, plus que de la composition, à mon avis. Aucune de ses rengaines ne m'a marqué, je ne suis capable d'en citer un seul titre, et je ne trouvais à sa voix aucun charme. Je l'avais vu dans *Furyo*, où il ne m'avait pas non plus fait une impression extraordinaire. J'entends dire et je crois volontiers qu'il était sympathique, intelligent et cultivé. Alors, Dieu ait son âme.

Samedi 16 janvier 2016. Qui sait si je me sentirais chez moi tout au centre de l'Angola, dans la province de Bié?

Lundi 18 janvier 2016. Trajectoire magnifique de l'Occident, pour aboutir à cette folie piteuse : adorer l'Autre et s'auto-dénigrer.

Mercredi 20 janvier 2016. La gauche prétend souvent lutter «contre la haine» (ne riez pas) mais cultive volontiers la «colère». La colère sans haine, si vous voyez ...

Vendredi 22 janvier 2016. Dans une cité d'opprimés, je lis cet avis placardé : «Madame, Mademoiselle, Monsieur, Nous avons constaté que des personnes jettent régulièrement des déchets, mégots de cigarette ou encore excréments d'animaux, par les balcons des logements. Pour des raisons évidentes d'hygiène, de propreté et de sécurité, nous vous demandons de bien vouloir cesser ces agissements qui favorisent la recrudescence de nuisibles, et qui peuvent provoquer le développement de microbes. (Etc.)» Au vu des comportements signalés, on imagine l'espèce de civilisation qui règne dans le coin. Le détail qui me frappe, ce sont les raisons invoquées : hygiène, propreté, sécurité. Il paraît évident que dans le contexte, faire simplement appel au savoir-vivre, à la délicatesse envers autrui, serait tout à fait inutile et incompréhensible.

Samedi 23 janvier 2016. Mon blog est équipé d'outils statistiques qui me permettent de savoir par exemple combien de visiteurs, déjà connus ou occasionnels (sans leur identité, qu'on se rassure), sont venus consulter mes pages dans la journée, dans la semaine, ou dans le mois. L'un de ces outils indique l'origine géographique des visiteurs. En général, pas de surprise : une écrasante majorité de Français, et de menus pourcentages provenant de pays étrangers, parfois plus ou moins exotiques. Je ne m'explique pas comment, cette semaine, la part de lecteurs des USA s'est soudain élevée jusqu'à 65 %. Si ce n'est une erreur, il y a là un phénomène étonnant. Cela ne m'inquiète pas autant que si j'avais eu tout d'un coup 65 % de lecteurs mettons de ..., non je ne citerai pas d'exemple, mais tout de même...

Dimanche 24 janvier 2016. J'ai passé un moment à parcourir le curieux livre d'entretiens dans lequel un certain Marcel Locquin expose ses idées sur la question de savoir *Quelle langue parlaient nos ancêtres préhistoriques* (Albin Michel, 2002). L'auteur, mort en 2009, était un savant reconnu, ingénieur, inventeur d'un type de microscope, biochimiste, mycologue (on lui doit le *Que sais-je?* sur *Les champignons*), mais il semble que le monde scientifique ne l'ait pas suivi dans ses recherches sur la paléo-linguistique. A vrai dire ses propos inspirent plus de sympathie que de confiance. Il insiste bizarrement à appeler «phonèmes» des éléments comme ab, ra, etc, qui sont en réalité des syllabes, soit des combinaisons de phonèmes, et beaucoup de ses hypothèses, étymologiques notamment, paraissent tirées par les cheveux. Mais sa démarche pluridisciplinaire ne manque pas d'intérêt. Il combine les données de plusieurs domaines, comme l'évolution du larynx et de la cavité buccale permettant peu à peu l'usage de la voix, l'empreinte laissée à l'intérieur des crânes par l'irrigation progressive de la zone du cerveau liée au langage, ou le repérage de mots fossiles à travers la statistique des syllabes aujourd'hui encore les plus employées. Une des pistes les plus fertiles est l'application de la théorie d'Ernst Haeckel selon laquelle l'ontogenèse (l'histoire de l'individu) récapitule la phylogenèse (l'histoire évolutive de l'espèce), de sorte que l'on peut retrouver dans les balbutiements de l'enfant l'image des premiers sons émis par nos lointains ancêtres. Locquin date d'entre 1 million et 500.000 ans la première articulation du langage (la combinaison de sons pour former des mots), et de cent mille ans seulement la deuxième articulation (la combinaison de mots pour former des énoncés). Un agrément du livre est la rêverie qu'il entraîne au sujet de la préhistoire, surtout pour un lecteur comme moi, qui n'y connais rien. Il paraît que les hommes

de Néandertal étaient muets mais, comme les bonobos, capables de comprendre des milliers de mots (prononcés par les hommes plus évolués). Autre mystère, Locquin dit qu'à un moment, la population humaine totale de la terre s'est brusquement effondrée, passant de 200.000 à 20.000 individus, dont seulement 10.000 en âge de se reproduire, l'espèce ayant alors frôlé l'extinction. J'imagine l'immensité du monde, quand il y avait si peu de gens...

Dimanche 31 janvier 2016. Je suis en opération-survie à La Croix depuis avant-hier et je vais y rester toute la semaine prochaine, si Dieu le permet. Ce n'est pas qu'il m'amuse de brûler en plein hiver des crédits de congé dont je ne disposerai plus aux beaux jours, mais il y a des travaux de plein air qu'il vaut mieux réaliser quand les arbres n'ont plus de feuilles. Et tant pis si le plein air n'offre que du ciel gris et du sol trempé, comme en ce moment.

Pour traîner par ici, j'ai reposé ma toque et remis le béret, qui me permet de passer plus inaperçu, parmi les ruraux. C'était une expérience curieuse, que de porter en ville mon béret pendant quelques semaines, puis ma toque pendant quelques autres. Dans le premier cas beaucoup de gens me regardaient d'un air méprisant, dans le second d'un air intrigué. Je comprends mieux cette dernière réaction : on ne devine pas forcément que sous une apparence toquée, se tient l'homme le plus normal du Grand Sud-Ouest. En tout cas il en va ainsi chez les urbains : avec le béret je dégoûte, avec la toque je déroute. En discutant avec un correspondant, il m'est revenu qu'il existe un portrait de Rousseau en costume arménien (par le peintre écossais Allan Ramsay, 1766) où il porte un semblable bonnet fourré, quoique de forme un peu plus haute que le mien, peut-être. Cette belle toque m'avait été offerte par le regretté Patrick Rabiller, mais je ne saurai jamais de quel recoin du Caucase ou de Perse il l'avait rapportée (il a dû me le dire et je l'ai oublié).

Mardi 2 février 2016. Entre deux phases de crachin, parfois même pendant, j'avance mes affaires. J'ai rarement vu le pays aussi humide. L'air est poisseux, même sous abri, et le sol si détrempé que je ne rentre plus ma voiture dans le jardin, de peur de m'y enliser. Je la laisse dans la rue et ça ne me plaît pas beaucoup.

Il y a une quinzaine de jours, j'apprenais que le jardinier gallois, Wyn, qui me rendait service depuis des années, repart soudain dans son pays. Par chance, je lui ai déjà trouvé pour successeur un certain Jacky, du village voisin. C'est lui qui viendra couper l'herbe, quand elle va se remettre à pousser. En attendant il est venu tronçonner une demi-heure. Je lui ai fait couper deux troncs d'arbres, et quelques bouts de bois trop gros pour ma scie, qui traînaient ici et là.

J'aime de moins en moins les journaux et souvent, quand j'en ai un entre les mains, je n'y trouve rien de plus intéressant que les mots croisés. De ce point de vue la presse locale, pour laquelle je conserve un préjugé favorable mais irrationnel, offre deux types de déceptions : il y a les journaux comme *L'Hebdo du Bassin*, qui présentent la solution dans le numéro même ou paraît la grille, et ceux comme *L'Hebdo de Charente-Maritime*, qui n'ont carrément pas de mots croisés.

J'ai un peu feuilleté la très attirante anthologie bilingue nahuatl-espagnol, que j'avais emportée dans mes bagages, de *Trece poetas del mundo azteca*, organisée par Miguel León-Portilla. A vrai dire j'en suis un peu déçu, je n'y trouve rien de bien excitant. Du plus célèbre de ces anciens poètes mexicains, le prince érudit Netzahualcōyotl, je me souviens que j'avais réédité jadis, dans une de mes *Lettres documentaires* (n° 44), des traductions qu'en avait donné Henri Ternaux, en son temps.

J'ai lu un prospectus à propos du couple Cognacq-Jaÿ, Ernest (1839-1928) et Marie-Louise (1838-1925). Nés pauvres, mais travailleurs acharnés, ils ont passé leur vie à faire fortune, avec leurs magasins de La Samaritaine, et à redistribuer leurs gains à leurs employés, aux nécessiteux, et dans des oeuvres d'utilité publique. J'admire cet exemple. Le préjugé de gauche, selon lequel les riches sont forcément des coupables,

qui ne peuvent avoir acquis leurs biens que malhonnêtement, et sont incapables de générosité, est cause que la philanthropie est un sujet si mal vu, si ignoré de la médiaterie, pour ainsi dire un sujet tabou. L'égoïsme et la générosité sont-ils si inégalement répartis chez les riches et chez les pauvres? J'en doute.

Vendredi 5 février 2016. En anglais les verbes to rob (voler) et to rape (violer) ont un air de famille, et peut-être une origine commune, ou voisine (à comparer avec les mots dérober, rapt). En français il semble que les verbes voler et violer n'aient aucun lien étymologique, malgré la ressemblance encore plus frappante. Quoi qu'il en soit, cette similarité de forme coïncide avec une parenté de sens, l'idée de prendre de force ce à quoi l'on n'a pas droit. En quelque sorte le vol est le viol de la propriété, comme le viol est le vol d'un acte sexuel.

Samedi 6 février 2016. Après que j'eus constaté, l'autre jour, l'excellence de Jacky à tronçonner dans mon jardin, je lui ai proposé de l'embaucher, un jour de l'été prochain, pour bûcher une heure ou deux au bois de Volebière. Il m'a répondu qu'il le ferait volontiers, mais que le mieux pour cela serait d'opérer dès cet hiver, sans attendre la saison où le bois est plein de sève, et les branches pleines de feuilles. J'ai considéré pour ma part que cela importait peu, car j'entendais ne couper que des arbres déjà morts. De plus, l'été me convient mieux parce que je suis en vacances et qu'alors j'ai le temps, dans les jours et les semaines suivant la coupe, de venir peu à peu récupérer les bouts de bois éparpillés. En revanche, me suis-je dit, la broussaille est moins embarrassante en ce moment, où elle est toute retombée. Tout bien considéré, puisque je disposais de quelques jours de congé, j'ai demandé au bûcheron s'il pourrait intervenir dans la semaine, et nous nous sommes mis d'accord pour une séance limitée d'une heure, avant-hier jeudi matin. Je redoutais un peu cette occasion, je me demandais si j'avais bien fait d'en décider ainsi, mais enfin tout s'est bien passé. Dans les premiers moments, comme mon compagnon m'avait surpris à regarder ma montre, il m'a assuré que je ne devais pas m'inquiéter, et que j'allais voir tout le travail que l'on peut abattre en une heure. Il a fait cette remarque, me dis-je, car il devine que je n'ai pas beaucoup l'expérience de ce genre d'activité. En fait je suis très satisfait de l'opération. J'ai pu apprécier une fois de plus les gestes sûrs de l'ouvrier. Il a dû couper une bonne centaine de bûches (principalement du chêne), dont finalement quelques unes de bois vert (deux aubépines, un alisier, trois merisiers), toutes en cinquante centimètres, et je conserverai en outre une part du branchage pour le fagot. Il a aussi recoupé proprement plusieurs moignons de souche, dont certains difformes, que son prédécesseur avait laissés il y a deux ans. A un moment Jacky m'a signalé que je pouvais ne pas conserver tous les arbustes, qui ne donneront jamais de bois à bûches, et privent les grands arbres d'une part de leurs nutriments : le mort-bois qu'il méprise, en rural pragmatique. Je me demande s'il connaît le nom de ces espèces mineures (cornouiller, viorne, fusain ...). Il me faudra lui expliquer que je ne m'intéresse pas aux arbres seulement pour le combustible que je peux en tirer.

Dimanche 7 février 2016. J'ai rêvé qu'une femme noire s'appelait Dourila Lehold Kehana. Vérification faite, j'apprends que le premier nom existe en effet, bien que je ne me rappelle pas l'avoir jamais rencontré. Quant aux deux suivants, auxquels je trouvais un air plus crédible, ils sont totalement inconnus, de Google en tout cas.

Mardi 9 février 2016. Un lapsus du clavier m'a laissé entrevoir l'existence possible du pesagnol, langue pleine de lourdeur.

Mercredi 10 février 2016. Je relève un néologisme éloquent, dans les propos du blogueur anarchiste canadien Stefan Molyneux, qui déclare ne pas être islamophobe, mais «beheadophobe», c'est à dire décapitophobe. Je partage

cette aversion. (C'était je crois dans un entretien qu'il a eu avec le vigoureux critique d'art Paul Joseph Watson).

Samedi 13 février 2016. Un lien de hasard me permet de réécouter la chanson *Vesoul*, créée par Jacques Brel il y a bien longtemps (en 1968). Elle me plaît pour son humour, pour le brio de l'interprétation, et pour l'acidité du thème, la soumission de l'homme à la tyrannie féminine, peu en accord avec la vulgate féministe d'aujourd'hui.

Mardi 16 février 2016. L'HORREUR DU SIMPLE. Il existe une loi du moindre effort, qui tend à provoquer l'érosion du langage, par exemple en abrégant les mots : dire «cinéma» pour «cinématographe», puis «ciné» pour «cinéma», «ordi» pour «ordinateur», etc. C'est assez naturel. Il existe à l'inverse un courant laborieux, qui tend au contraire à en rajouter, suivant l'adage «pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué?». C'est le facteur à l'oeuvre dans la tendance moderne à remplacer les mots usuels par des périphrases, comme on a tous remarqué : dire «demandeur d'emploi» plutôt que «chômeur», «personne en situation de handicap» plutôt que «handicapé» ou «infirmes», etc. Cette manie rallongeante est également à l'oeuvre, plus modérément, dans le goût de remplacer les mots usuels non par des périphrases, mais seulement par des mots plus encombrants : c'est ainsi que l'on entend de plus en plus souvent «décrédibiliser» au lieu de «discréditer», «être en capacité» au lieu de «être en mesure»... Cela vous a tout de suite un air plus important. (PS. D'autres encombrants, qui me reviennent à l'esprit : «définitivement» pour «décidément» (par anglicisme, comme fait observer un lecteur), «à l'international» pour «à l'étranger», «méthodologie» pour «méthode»...)

Vendredi 19 février 2016. Le cycle de grand affolement islamiste auquel nous assistons, et que dans certains cas nous prenons déjà en pleine gueule, n'a peut-être pas encore atteint le maximum de son intensité. Après des débuts prometteurs, il semble parti pour prendre les proportions des grands cycles d'affolement du siècle passé, comme le cycle de grand affolement national-socialiste et le cycle de grand affolement international-socialiste. Cela finira bien par se tasser, tout finit toujours par se tasser, ou presque tout, et presque entièrement, après quelques décennies. Puis de nouveaux affolés entreront en éruption, pour quelque raison nouvelle, quelque nouveau prétexte. Et ainsi de suite éternellement. Il y a comme ça des vendredis matins où je me lève plein d'optimisme.

Samedi 20 février 2016. Mort d'Umberto Eco. Je le connaissais surtout de réputation, ne l'ayant pratiquement jamais lu, mais curieusement il était l'auteur du seul livre que j'aie lu entièrement en italien, son manuel *Come si fa una tese di laurea*. L'ouvrage doit être bien démodé, c'était à l'époque où le travail intellectuel se pratiquait avec des fiches en bristol et des photocopies, sans ordi. J'ai aussi lu et aimé, il y a également bien longtemps, son petit essai *De bibliotheca*, en français. Je crois me souvenir que j'avais écrit une note signalant que l'opuscule était illustré d'une horrible gravure de Vieira da Silva, et que l'éditeur s'en était amusé.

Mardi 23 février 2016. Je retombe sur l'article de *La règle du jeu* (du 31 mai 2015) dans lequel un certain Bernard Schalscha faisait l'apologie de «Bernard-Henri Lévy, le révélateur de salopards», après que ce dernier eut été entarté par le trublion Noël Godin, et par ailleurs interdit de séjour en Russie. Je dois dire que je n'ai pas beaucoup de sympathie pour ce pauvre Godin, et moins encore pour la rhétorique arrogante du journaliste. Les plus gratinées sont les deux premières phrases de l'article : «Parmi ses qualités, Bernard-Henri Lévy possède celle d'être un révélateur de salopards. Sans doute l'a-t-il en partage avec les autres Juifs, cette vieille tribu à laquelle l'Éternel a confié la mission de dire la Loi aux humains, charge pour laquelle le peuple juif se serait sans doute

volontiers passé d'être élu puisqu'elle lui vaut une haine constante, matérialisée au fil des siècles de bûchers en massacres et de pogroms en génocide...» Ainsi donc les Juifs (on a bien mentionné Lévy et «les autres Juifs») seraient-ils des «révélateurs de salopards», salopards qu'eux-mêmes, si impeccables, ne sauraient être. Pardi, Dieu les a si bien servis. Regardez-nous, dit Bernard en substance, avec nos Idées Formidables, notre Victimité Incomparable, et notre Enorme Nombril : est-on pas nettement *über alles* par rapport au reste de l'humanité, la goyerie égarée, vulgaire, si méprisable? Vu comme il s'y prend, on se demande si ce type cherche vraiment à réduire l'antisémitisme, ou à le provoquer.

Mercredi 24 février 2016. Mes néologismes de ces derniers jours : Embarrassade. Bibliothésque. Tolstoïs'R'us.

Jeudi 25 février 2016. Il ne faut pas persécuter l'art dégénéré, mais il ne faut pas non plus le respecter.

Vendredi 26 février 2016. La réaction d'un lecteur à ma note d'hier, m'incite à donner quelques précisions. Je sais bien qui sont les vilains qui parlaient d'art «dégénéré» (entartete Kunst) en 1937. J'avais moi-même reproduit, dès ma *Lettre documentaire* n° 8, en mars 1990, une liste des artistes qui avaient été stigmatisés sous cette appellation. L'on y voyait que les censeurs du Parti national-socialiste des travailleurs allemands avaient commis plusieurs fautes de goût. (Pas seulement : par exemple le collagiste lourdaud John Heartfield, antifasciste mais communiste fanatique, c'est à dire fasciste rouge, et surtout artiste mauvais, méritait bien le pilori.) Certes, la notion d'art dégénéré est très improbable, comme concept. Mais je l'aime bien, comme insulte.

Les oiseaux de saison recommencent à chanter et chaque fois je me demande quel adjectif, quelle image pourrait bien définir la texture en quelque sorte émietlée, friable, du chant du rouge-gorge, si timide et discret par rapport aux grands éclats de son voisin le merle, quoique assez comparable dans le gabarit et la variété de ses phrases.

J'ai regardé hier soir deux nouveaux épisodes de la série *X-Files*, qui me rappelait le bon temps où je suivais les premières saisons, jadis, avec mon petit. C'est une fiction assez naïve, disons pour socialistes et adolescents, avec une intrigue complotiste peu crédible, mais où tout cependant conspire à me ravir : le générique mythique, les jolis décors, le rythme soutenu, l'air dramatique des deux protagonistes, qui se dévorent du regard...

Samedi 27 février 2016. Je publie ma Ld 501, sur Clarin.

Lundi 29 février 2016. A Taussat les Bains hier après-midi j'ai inauguré un nouveau type de promenade, auquel je pensais depuis quelque temps. J'ai pris un sac et je suis allé marcher le long du fossé qui borde la piste cyclable, depuis la sortie la plus à l'Est du lotissement de la Ferme et jusqu'au croisement de l'allée du Pont de Titoune, pour ramasser toutes les ordures que j'avais vu traîner par là, et qui me font horreur chaque fois que j'y passe. C'était bien, pour moi qui n'ai guère le goût du sport, comme de marcher pour marcher, et préfère m'activer pour quelque utilité. En moins d'une heure j'ai rempli un sac de bouteilles en verre et en plastique, et d'emballages divers. Fort heureusement mon aide de camp était disposée à m'accompagner, ce qui m'a encouragé, car je trouve qu'il y a quelque chose de gênant à accomplir ce genre de tâche, même si je ne fais là rien de mal. Ce n'est pas à moi de nettoyer la campagne, mais il vaut mieux que quelqu'un le fasse et il n'y a visiblement personne d'autre pour ça dans le coin. Au moins deux promeneurs que j'ai croisés, un piéton et un cycliste, m'ont regardé d'un air laissant supposer qu'ils comprenaient et approuvaient ce que je faisais. C'était un travail un peu dégoûtant, mais satisfaisant par le sentiment que l'on fait là ce qu'il faut. Et puis nous fûmes récompensés en revenant à travers bois, où nous trouvâmes plusieurs

de ces entames obliques que les bûcherons laissent traîner, et qui font d'excellentes bûchettes.

Mardi 1 mars 2016. J'en viens à me demander s'il ne faudrait pas tout simplement, par souci d'égalité, décréter que le monde entier a la nationalité française.

Vendredi 4 mars 2016. Macron menace l'Angleterre, si jamais celle-ci quitte l'Union européenne, de ne plus retenir les milliers de migrants qui veulent franchir la Manche. Cela donne une idée du cadeau que représente le mouvement, aux yeux mêmes des leaders humanistes.

Dimanche 6 mars 2016. En cherchant à localiser pour un copain une citation de Botho Strauss au sujet de Dávila, dans *Les erreurs du copiste (Die Fehler des Kopisten, 1997, traduit en 2001)* j'ai trouvé la forme de l'ouvrage assez à mon goût et j'ai voulu le lire. L'auteur y rassemble dans quatre parties sans titre, mais correspondant visiblement aux quatre saisons, des notes éparses sur ce que lui inspirent sa vie et ses lectures, dans la maison qu'il s'est fait construire à la campagne, au nord-est de Berlin, où il passe du temps seul ou en compagnie de rares visiteurs, entre autres son fils âgé de six ans, dont il se plaît à façonner les beaux souvenirs que celui-ci pourra conserver de longues promenades à travers bois. Mais j'ai fini par feuilleter distraitemment ces pages où peu de choses m'accrochaient, quand seulement j'arrivais à percer leur obscurité.

Par ailleurs, ayant découvert que Niceto Alcalá-Zamora, qui fut président de la république espagnole de 1931 à 1936, était l'auteur d'un recueil de plus de mille *Pensamientos y reflexiones*, paru en 1950, soit un an après sa mort, j'ai commencé de lire cet ouvrage, dont je n'aurais pas soupçonné l'existence, et moins encore la teneur religieuse, mais n'y trouvant rien qui me convainque, je l'ai abandonné.

Mardi 8 mars 2016. La bibliographie est un sport infini.

Mercredi 9 mars 2016. Hier soir je suis allé à Bordeaux, ce qui représente pour moi une sorte d'exploit. Je voulais assister à la conférence sur l'histoire de la ville que le professeur Laurent Coste donnait au café le Plana, place de la Victoire. Je sentais bien qu'outre ma curiosité pour la manifestation, j'étais stimulé par le besoin, qui me revient épisodiquement, contre toute raison, de relever le défi du transport à l'heure de pointe dans la bêtaillère du tramway, brinquebalé debout mais à plein tarif parmi la jacasserie étudiante internationale. C'est vraiment pour public motivé. Chaque fois je me dis que je ne recommencerai plus, et pourtant... La causerie était prévue à 18 h 30, mais du coup j'arrivais à la Victoire avec quarante minutes d'avance, si bien que j'ai décidé de ne descendre qu'à l'arrêt suivant et de faire un tour dans le quartier, qui m'était jadis familier. J'ai descendu un bout du cours Victor Hugo, qui me rappelait le roman de Devésa lu naguère, et je suis revenu vers la Victoire par la rue Sainte Cathe. Je me suis arrêté un instant devant le numéro 252, où j'ai passé quelques unes de mes meilleures années, avant de m'exiler vers la banlieue en l'an 2000. L'immeuble n'a pas changé tant que ça, mais assez pour que je doive m'assurer que c'est bien lui, en vérifiant le numéro. J'ai considéré les deux fenêtres qui furent les miennes, au troisième étage. Une fois de retour sur la place, je suis allé voir si Hubert était dans son atelier, rue Elie Gintrac. Il était là, en pleine forme, au milieu de ses peintures. Quelle énergie : il est en train de doubler son plancher avec des lattes de palettes récupérées. Il n'y a que lui pour faire ça. On a discuté un quart d'heure. Puis je me suis rendu à ma conférence à l'heure exacte, tout en soupçonnant qu'elle commencerait en retard, et ce ne fut pas du tout le cas, l'historien ne perdait pas de temps. Ce que je n'avais pas prévu, c'est que le café était bondé, toutes les tables étaient prises, et tout l'espace restant libre était occupé par les derniers arrivés, à qui ne restait plus d'autre choix que de rester debout, et presque aussi serrés que dans le tramway. J'ai hésité à m'enfuir

tout de suite, mais j'ai décidé d'essayer de tenir tant que je pourrais. C'était un exposé clair et agréable, illustré de photos sur un petit écran, et portant sur la question du Bordeaux disparu, des bâtiments importants jadis mais dont il ne reste rien aujourd'hui, ou au mieux quelques traces, comme les rares fragments de l'ancien rempart. Un des points qui m'a le plus intéressé a été l'évocation d'Antoine Gautier, qui fut le maire de 1849 à 1860, et a notamment transformé le Jardin public en jardin à l'anglaise. Selon le conférencier, cet homme aurait tenu pendant cinquante ans un journal inédit, totalisant des dizaines de milliers de pages, et qui sera peut-être publié bientôt. En me renseignant ensuite dans Wiki, j'ai vu que c'est à lui que l'on doit l'institution d'une de mes pierres préférées dans Bordeaux, la borne zéro marquant l'«origine du bornage», fixée devant le numéro 10 de la place Gambetta. J'ai tenu debout pendant tout l'exposé, qui n'a duré qu'une quarantaine de minutes, et je suis encore resté le temps des trois premières questions du public, puis je me suis retiré. Pendant ce temps la nuit était tombée. Il y avait déjà moins de monde et j'ai pu m'asseoir, dans le tram qui me ramenait vers Pessac, c'était une récompense.

Jeudi 10 mars 2016. Googueler comme un putois : fureter à la recherche d'informations, en poussant de petits cris.

Vendredi 11 mars 2016. Après avoir raté la semaine dernière les épisodes 3 et 4 de la nouvelle série de *X-Files*, je regrette de ne pas avoir raté hier soir l'épisode 5, vraiment ridicule, et je ne regrette pas d'être allé dormir au lieu de regarder le sixième et dernier.

Lundi 14 mars 2016. Films vus ces derniers temps :

La couleur pourpre, de Steven Spielberg (1985). J'ai regardé un moment les gesticulations et les simagrées des personnages, puis j'en ai eu marre et j'ai laissé tomber. D.

Blue Jasmine, de Woody Allen (2013). La déchéance d'une belle femme, trompée et ruinée, qui découvre la gêne et la promiscuité. Je ne suis fan ni des flash-backs, ni de la musiquette de jazz, ni de la volubilité des dialogues, mais j'ai trouvé remarquable ce drame sans pitié, et le jeu de l'actrice principale Cate Blanchett. B.

Shrek le troisième, de Chris Miller et Raman Hui (2007). Il me semble que ce troisième épisode, où le héros est appelé à régner, a été intitulé *Shrek the third*, au lieu de simplement *Shrek 3*, par clin d'oeil, en référence au système anglais de numérotation des rois par nombres ordinaux. Or le titre a été traduit en français mot à mot par *Shrek le troisième*, ce qui tombe à plat, puisque les Français diraient plutôt *Shrek III*, avec un nombre cardinal et en chiffres romains. Mais passons. J'ai moins bien aimé ce film que les deux autres déjà vus. D.

Vendredi 18 mars 2016. Des échos du passé dans les formes de l'actualité : les jeunes combattant(e)s de tous pays, qui rejoignent le théâtre des opérations au Proche Orient, constituent de nouvelles Brigades Internationales, non plus communistes mais islamistes, et les terroristes muni(e)s de ceintures d'explosifs ou de fusils d'assaut font penser aux anarchistes jeteurs de bombes des années 1890.

Lundi 21 mars 2016. La médiatérie et la politiquerie unanimes se félicitent de ce que le fameux Abdeslam ait été capturé vivant. Je n'ai entendu à la radio qu'un seul avis contraire, celui d'un parent de victime des attentats de novembre, diffusé sans doute par erreur et dont on n'a plus entendu reparler. Je serais curieux de voir ce que donnerait un sondage sur la question, parmi les parents des morts, et les survivants estropiés à vie. Ce criminel ne va rien apprendre à la police qu'elle ne sache déjà, et son existence inutile et nuisible va être assurée au prix fort par le contribuable pendant des dizaines d'années. Alors, décidément, je ne vois pas là grand chose d'intéressant, je crois plutôt qu'un bon terroriste est un terroriste mort.

Mardi 22 mars 2016. Une anecdote sans grande importance, mais significative d'un certain état d'esprit : l'autre jour (le 28 février), un ami d'ami américain de gauche diffuse sur Facebook une soi-disant citation de Trump datée de 1998, dans laquelle celui-ci déclare avec cynisme que s'il faisait de la politique (je résume), il se placerait sous la bannière des Républicains, car ce sont de méprisables imbéciles faciles à manipuler. Le lendemain, un autre lecteur signale que la citation est un faux, et présente un lien dénonçant l'imposture. Le premier ne retire pas sa publication, ni ne s'en excuse, mais donne pour toute réponse : « Yeah but I am against him enough to not care » (Oui, mais je suis tellement contre lui que ça m'est égal). En effet, s'il s'agit de salir, qu'importe la vérité...

Je ne sais plus comment j'ai connu Donald Trump, probablement en feuilletant les Google News, l'été dernier. Jusqu'alors il n'était pour moi qu'un nom cité de ci de là dans les histoires de Crad [Kilodney](#). Je ne sais ce que Kilodney pensait de lui, mais je suppose que l'actuelle campagne du candidat à l'élection présidentielle ne lui déplairait pas. J'ai remarqué en me renseignant qu'ils étaient tous deux nés dans le même quartier de Jamaica, dans le Queens à New York, et à la même époque, Trump en juin 1946, Crad en juin 48.

Le premier discours de Trump que j'ai vu est peut-être celui du 14 août à Hampton, New Hampshire, devant un bel écran bleu foncé. Pendant un temps je regardais tous ses meetings sur YouTube, j'en ai vu quelques dizaines, une heure chaque en moyenne, j'ai fait connaissance. J'ai aussi écouté ses entretiens avec les journalistes. Pour un inexpert de la langue orale comme moi, il présente l'avantage d'une excellente diction, je comprends à peu près tout ce qu'il dit.

Il y a une force magnétique dans sa présence, sa voix, qu'il soit en costume et cravate, ou en polo et casquette. A bien des égards il est tout le contraire de moi : il est riche, grande gueule, décontracté, sûr de lui, à l'aise en public...

Ce que j'aime le moins dans ses discours : les redites, mais elles sont inévitables. Malgré quoi ils sont toujours très vivants, du fait qu'il les improvise, au contraire des autres candidats qui lisent des téléprompteurs. Je n'aime pas beaucoup sa flatterie (I love you, vous êtes formidables, votre état est un endroit formidable) mais qu'y faire, la démagogie est consubstantielle à la démocratie, semble-t-il. Je n'aime pas ses excès de méchanceté, comme quand il se moque de la transpiration de Rubio, etc. Cela dit, même dans ces cas, ses propos restent relativement bon enfant, en comparaison des calomnies et des injures très basses, parfois ordurières, qui lui sont balancées de toutes parts. A l'inverse il sait faire preuve de panache, par exemple en félicitant ses rivaux, en reconnaissant leurs mérites.

Un point fort est que sa richesse lui permet d'auto-financer sa campagne, et de rester indépendant des donateurs. Son électorat est sensible à cette relative garantie de loyauté. J'ai cherché sans trouver des raisons de douter de sa sincérité. Sa préoccupation semble être celle du patriote, qui juge chaque décision, chaque événement, en posant simplement la question : cela est-il ou non bon pour mon pays? J'aime bien son image symbolique, des travaux de construction qu'il a su mener de façon moins coûteuse et plus rapide que prévu («under budget and ahead of schedule»). Sa réputation d'homme d'affaires économe joue pour lui, ou il en joue habilement.

Certains lui ont trouvé des airs de Mussolini. Indiscutablement c'est un tribun, à la voix sonore, mais cela ne suffit pas à faire un fasciste, loin s'en faut. S'il y a du fascisme dans cette campagne, il est plus certainement dans les harcèlements des groupes de gauchistes violents qui essaient d'interdire les meetings de Trump. Je crois que ce que la gauche et l'establishment lui reprochent surtout, dans le fond, c'est son talent à mettre les pieds dans le plat, sur bien des questions.

Je ne crois pas au racisme, dont on l'accuse, comme on en accuse fallacieusement tout citoyen qui s'inquiète des effets négatifs de

l'immigration incontrôlée. La question de la race est notoirement absente de ses discours, elle n'est pas sa préoccupation. Les gens qu'il invite à le rejoindre sur scène, et ceux qui lui accordent leur soutien, sont aussi bien des Blancs, des Noirs et des Latinos. Il obtient auprès de ces deux dernières catégories les meilleurs scores qu'un Républicain ait obtenus. La vague de criminalité imputable aux immigrants illégaux, le parasitisme de masse (de ceux qui viennent pour chômer, et des mères à «anchor babies»), et la concurrence des travailleurs étrangers sur les emplois et les salaires, affectent les Américains de toutes les couleurs. Les mesures de protectionnisme commercial et démographique qu'il préconise sont destinées à favoriser ses concitoyens sans distinction de couleur. Son observation, que sans frontière il n'y a pas de pays, tient du simple bon sens.

Vendredi 25 mars 2016. *Sud Ouest* hier p 7 : "Un homme vient de commettre huit nouvelles agressions alors qu'il était sous bracelet électronique." Quelle surprise !

A la Croix pour un grand week-end. Ce matin, en route vers le marché de Loulay, je pense un peu trop tard que j'aurais dû aller demander à Louis s'il n'avait besoin de rien. Je me doute que non, mais je voudrais qu'il sache que je ne l'oublie pas. Arrivé à la route d'en haut je fais demi-tour et je reviens au village. Louis est comme toujours assis dans sa cuisine. Non, il n'a besoin de rien. Je lui demande comment ça va. Ah, on s'en va du mauvais côté, me dit-il en souriant.

Au marché, mes courses de célibataire : six oeufs, cinq pommes, une endive, une saucisse de Francfort, une tranche de grillon charentais, une de jambon de Bayonne, trois cents grammes de vanets, un filet de maquereau au poivre. Je vais commencer par les vanets.

A la radio, j'écoute Zineb El Rhazoui, qui n'a pas la langue dans sa poche. Elle me remonte le moral.

Samedi 26 mars 2016. Dernièrement j'ai lu et bien aimé, puis relu et raimé, la nouvelle bande dessinée de Paco Roca, *La casa* (Astiberri Ediciones, 2015). La maison est celle qu'un prolo économe et industriel a réussi à construire lui-même, sur un petit terrain à la campagne. Il est devenu veuf puis est mort à son tour. Un an plus tard, ses deux fils et sa fille, avec leurs conjoints et leurs propres enfants, se réunissent dans la maison pour la rafraîchir avant de la mettre en vente. Ils s'entendent plus ou moins bien, se souviennent et discutent, hésitent à vendre ou pas. C'est amusant, c'est émouvant, et plein d'observations bien vues (la clé qui peine à ouvrir la vieille serrure puis à en ressortir, le frère qui a hérité des talents de bricoleur du père et l'autre non, la campagne où d'autres maisons ont poussé, le bruit du micro-ondes qui fait «rrrrrrrr-plinc», le garage qui sert à tout sauf à garer, le voisin retraité qui a le sens pratique...). Belles pages au format à l'italienne, belles couleurs, beaux cadrages. La dernière scène m'a serré la gorge.

J'ai eu l'occasion de feuilleter plusieurs des recueils de nouvelles pour lesquels l'excellent conteur Miguel Delibes (1920-2010) avait puisé à la source intarissable des histoires de chasse. Je me suis attardé en particulier sur le dernier chapitre de *Con la escopeta al hombro* (Avec le fusil sur l'épaule), intitulé «Sobre la crueldad de la caza» (Sur la cruauté de la chasse), mais il n'y dit pas grand chose que l'on n'ait entendu dans les infinies discussions sur le sujet. Sa grande formule est que la chasse n'est pas un sport cruel (l'adjectif est le même en espagnol) mais un sport «cruento», c'est à dire sanglant, ce qui ne fait pas beaucoup avancer le débat. Tout en admettant la rudesse de l'activité, il se présente comme un chasseur scrupuleux, non sadique, soucieux d'éviter au gibier la souffrance inutile, autant que possible. Je m'étonne qu'il ne parle pas du rôle de la chasse comme régulatrice des populations, ce qui est sans doute sa meilleure justification.

J'ai lu hâtivement la brochure de Tzvetan Todorov sur *Les abus de la mémoire* (2004), ouvrage mince mais intéressant, dans lequel on peut apprécier que l'auteur se risque à réprover la loi Gayssot, et à comparer Auschwitz et la Kolyma. Un passage, où il commente le zèle des dictatures à

tenir leurs crimes secrets et à en effacer les traces, m'a fait penser qu'avec le mouvement islamiste, au contraire, nous sommes en présence d'une tyrannie qui ne se lasse pas de divulguer ses atrocités.

J'ai découvert que Hubert-Félix Thiéfaine avait sorti en 2014 une chanson sur «Karaganda», dont le refrain dit «C'est la voix de Staline, c'est le rire de Béria / C'est la rime racoleuse d'Aragon et d'Elsa / C'est le cri des enfants morts à Karaganda». Je dois avouer que ni la forme des paroles, ni la musique, ne me font grande impression (j'avais mieux aimé, il y a quelques années, "La ruelle des morts", seule autre oeuvre de lui que je connaisse) mais je suis positivement surpris qu'un chanteur français de nos jours ait eu l'idée peu commune de consacrer une chanson à un bain communiste.

Lundi 28 mars 2016. Il y a de ça une huitaine, visitant avec ma directrice de conscience une vente miraculeuse à la Croix-Rouge de Cassy, je me suis procuré pour un euro une assez belle veste en coton vert foncé, et j'ai emporté une quinzaine de livres qui étaient vendus dix centimes l'unité. J'ai l'intention de revendre la plupart, et d'essayer d'abord d'en lire quelques uns, comme *La chute de Berlin* d'Antony Beevor, *La vie sexuelle de Catherine M*, ou un recueil d'articles littéraires de Jean Dutourd. Le seul que j'aie déjà lu entre temps est le bref *Ravel* de Jean Echenoz (Minuit, 2006), roman portant sur les dix dernières années (1927-1937) de la vie du musicien. C'est une fiction dans la mesure où la narration se concentre sur certains épisodes sans essayer d'être exhaustive, et où certains détails, certains gestes sont trop précis, quoique vraisemblables, pour ne pas avoir été inventés. J'ai bien aimé ce récit agréable et soigneux, érudit mais léger, amusant dans l'ensemble, un peu moins sur la fin où les derniers moments sont naturellement plus angoissants.

Il n'est pas rare que je tombe sur des phasmes, quand je taille mes arbustes à la Croix, mais pour la première fois avant-hier j'ai vu ce qui semblait être un bébé phasme vert clair, ne mesurant guère plus d'un centimètre, qui s'était posé sur mon sac à branchettes. Le petit animal était plaisant à voir, non seulement pour sa taille de miniature, mais aussi pour sa fermeté de caractère. J'aurais pu facilement l'écraser, mais quand j'approchais mon doigt, au lieu de s'enfuir, il se dressait en une posture de défi, comme s'il croyait m'impressionner.

Autre rencontre hier en début de matinée, alors que je nettoiais un coin du jardin, juste à côté du portail, j'ai découvert un petit serpent engourdi, long d'une vingtaine de centimètres. Au contraire de celui que j'avais trouvé l'été dernier (voir au 25 août), celui-ci était facile à identifier, il s'agissait clairement d'une jeune couleuvre à collier. J'en ai fait la même chose, je l'ai mise dans un seau, et je suis allé la relâcher dans les broussailles, cette fois-ci à la Rigeasse.

Mercredi 30 mars 2016. Pendant le long week-end dernier, dans mon hacienda, j'ai passé bien deux jours à maudire l'indélicat qui avait piqué la brosse de chiendent, qui se trouvait dans mon hangar. N'habitant pas sur place et n'étant plus tout jeune, j'ai parfois du mal à me rappeler au juste la nature ou l'emplacement de mes biens, mais je sais très exactement que je possédais deux brosses de ce type, à poils synthétiques durs, une à poils verts que je garde dans la salle d'eau, et celle à poils blancs que je laissais avec d'autres outils sans valeur dans cette dépendance. La disparition m'ennuyait au point que le premier soir, en y repensant, je suis retourné exprès dans le bâtiment avec une lampe électrique pour vérifier qu'en effet, la brosse avait disparu. Un vol est toujours blessant, même un vol sans gravité. Je me suis demandé qui pouvait être le coupable du larcin. Un rôdeur de passage dans le jardin, où il n'est pas bien difficile de pénétrer? Un voisin venu sous quelque prétexte, empruntant l'instrument dont il a besoin, et qu'il a peut-être l'intention de rapporter prochainement? J'avais cherché cette brosse pour nettoyer quelques pierres salies de terre et de mousse, que je voulais changer de place. Et puis je me suis souvenu que je m'en étais servi pour le même

usage, il y a peut-être deux mois, et qu'après avoir constaté qu'elle était fichue, car elle perdait ses poils, je l'avais jetée.

Vendredi 1 avril 2016. J'ai découvert et j'aime beaucoup le verbe Affouer ou Afouer, du français ancien ou régional, ayant le sens d'allumer, faire du feu. Le «fou» de ce mot est le feu, le Focus latin. J'afoue de tout bois.

Je peux dire que je fais feu de tout bois, au sens propre de l'expression, dans la mesure où je brûle du bois de toutes les essences et de toutes les qualités dont je viens à disposer. C'est un des points sur lesquels ma pratique diffère de celle des vrais ruraux, ou des grands consommateurs. Dans la maison de campagne, où je ne passe le plus souvent qu'un week-end par mois, je n'ai guère besoin que d'un à deux stères par an. Aussi je n'achète quasiment jamais, ni ne fais couper, ni ne coupe moi-même une grande quantité de bois d'un seul coup. Ma production de bûches et de fagot est celle d'un amateur, elle résulte de l'activité continuelle et largement récréative d'entretien de mon jardin et de mes parcelles forestières, à quoi s'ajoutent les bouts de bois perdus que je récupère volontiers quand il en traîne ailleurs. Aussi mes stocks ne sont jamais constitués purement de bois sérieux, genre chêne ou charme. Je conserve aussi bien le bois médiocre et invendable mais gratuit du figuier ou du sureau.

Je suis confronté au problème du bois vert, que j'entasse à ciel ouvert. Alors qu'un pro empilerait en une seule fois un grand tas de bois homogène, je l'accumule très lentement, et je dois prendre garde à ne pas en faire des piles trop larges, sans quoi il peut s'écouler des années entre les premières et les dernières bûches déposées. Un autre problème concerne le bois sec provenant des arbres morts sur pied. Alors qu'un animal ne peut être que mort ou vif, mais jamais les deux à la fois, un arbre peut mettre des années à mourir. Le processus commence par le bout des branches, pour remonter jusqu'au tronc et aux racines, et peut prendre si longtemps, que quand l'arbre est enfin sec jusqu'au pied, les extrémités sont déjà pourries et inutilisables. Un spécimen dans cet état donne donc des bûches de qualité inégale, et au moment de les entreposer, il vaut mieux mettre à part les plus légères, qu'il conviendra de brûler en premier. L'air de rien, ce n'est pas une mince affaire, que d'afouer de tout bois.

Mardi 5 avril 2016. Samedi après-midi, j'ai eu l'occasion de rencontrer pour la première fois Jean-Louis Costes, à l'Escalier B, à Bordeaux, et de bavarder un moment avec lui. Auparavant j'avais consulté mes archives pour y retrouver la trace de nos contacts, sporadiques mais remontant assez loin, probablement au milieu des années 80. J'ai remarqué qu'il ne faisait pas partie des gens qui avaient répondu à mon enquête sur les lectures, en 1993-94. Cela m'a intrigué, jusqu'au moment où j'ai retrouvé le Questionnaire de Proust, auquel je lui avais fait répondre dans ma *Lettre documentaire* 363, d'octobre 2006. A la question «Quels sont vos prosateurs préférés?», il répondait «Je ne lis pas». Alors tout s'explique, si le propos est véridique. En tout cas si cet homme lit, ce ne sont pas mes écrits. J'ai réalisé au cours de la conversation, du reste aimable, qu'il n'avait qu'une idée très vague de mon identité et de mes activités. Je devrais pourtant avoir l'habitude de considérer le peu que je représente pour autrui, mais je trouve encore des occasions de m'en étonner. Autre surprise, en évoquant l'épisode fâcheux de l'automne 2008, quand un ami avait envisagé d'organiser un récital de Costes à Bordeaux et m'avait chargé de contacter l'artiste, qui avait aimablement accepté, après quoi l'ami bordelais s'était ravisé et avait renoncé au projet, me mettant dans une situation délicate. Je me rappelle encore mon terrible embarras, mais Costes se souvient à peine de l'incident. C'est aussi bien ainsi.

En voiture, écoutant la radio, je suis tombé sur une émission de France Culture délicieusement incompréhensible, *La conversation scientifique* (cette fois-ci sur la découverte de la radioactivité). Après quoi, la station reprenant le cours normal de ses programmes qui

m'ennuient, je suis passé sur Radio Classique, où j'ai entendu le bel *Alleluia* d'une cantate de Buxtehude, très à mon goût. C'était une chance.

Mercredi 6 avril 2016. Aujourd'hui *Sud Ouest* rendait compte (Gironde, p 16) du jugement d'un ancien conseiller prud'homal de la CGT, qui arrondissait sa retraite en assistant "bénévolement" les salariés en conflit avec leur employeur, et en exigeant 10 % sur les sommes qu'ils gagnaient en procès. En trois ans, il avait ainsi palpé la bagatelle de 163.000 euros et quelques. Dans cette affaire le syndicat a manifesté envers l'escroc une solidarité digne de la pègre, en ne se portant pas partie civile, et même les camarades dont il avait contrefait la signature pour produire de faux documents ne se sont pas plaints. La justice, pas trop sévère, a condamné le fautif à une amende de 20.000 euros (ce qui lui en laisse quand même plus de 140.000 de bénéfice, si je comprends bien) et à 18 mois de prison avec sursis (c'est à dire, d'après mes calculs, zéro mois de prison réelle).

Jeudi 7 avril 2016. Drôle d'alexandrin aujourd'hui dans *Sud Ouest* : "Le lycée horticole est en piteux état."

Vendredi 8 avril 2016. Autant qu'il m'en souviennne, je n'avais jamais connu que de titre l'histoire de *La belle au bois dormant*. Je l'ai découverte l'autre jour dans une traduction française de la version des frères Grimm, qui tient sur deux pages et demie. Je dois avoir exactement l'âge mental qui convient, car vraiment je poussais des oh et des ah en lisant ce conte sublime, où tout me ravissait : la malédiction contredite, les interventions féeriques, la dormition des personnages, les buissons qui s'écartent et se referment au passage du jeune chevalier, le happy end... Là-dessus mon garde du corps, à qui je faisais part de ma vive émotion, m'a lu la version de Perrault, quelque peu différente et plus longue, qui était en sa possession. C'était un bon moment. En y réfléchissant, je me dis que j'aurais sans doute aimé le métier de prince charmant. Si c'était à refaire...

Lundi 11 avril 2016. Pour l'abolition des privilèges. Pour l'interdiction de la double nationalité.

Mardi 12 avril 2016. Autant j'avais été enthousiasmé, voilà quatre ans (> 17 I 2012), par la découverte du premier volume des *Inscriptions* de Louis Scutenaire, autant la lecture ces temps-ci de l'anthologie de ses textes publiée par Raoul Vaneigem chez Seghers (dans la collection Poètes d'aujourd'hui, 1991) m'a laissé froid. La longue préface de Raoul ne met pas bien en train : elle renseigne correctement sur la vie et les oeuvres de Louison, mais elle accable par le ton lugubre et sentencieux de curé marxiste. L'on y a toutefois des surprises, comme la longue citation p 24-26 où Scut évoque le souvenir de soldats allemands bienveillants envers les Belges pendant la Première guerre, dans son enfance, ou p 63 cette considération inhabituellement nuancée de Vaneigem : «Mieux vaut fréquenter un homme de coeur avec des idées de droite, qu'un homme de gauche qui a le coeur à droite. Arletty, dont le cul ne connaissait point de patrie, est à mon sens plus fréquentable qu'un Sartre, qui cautionne l'exécution de Brasillach après avoir intrigué sous l'occupation pour que ses pièces soient jouées.» Le choix des oeuvres de Scut, dont beaucoup d'extraits des *Inscriptions*, ne m'a pas non plus emballé. Beaucoup de platitudes, beaucoup d'âneries, beaucoup d'invectives anti-«riches» et anti-chrétiennes qui ne brillent ni par la profondeur, ni par la subtilité. Là aussi, on se console avec les rares passages des *Inscriptions II* où l'auteur semble s'arracher quelque peu au dogmatisme («Prolétaires de tous les pays, je n'ai pas de conseil à vous donner», 123) ou au manichéisme («Je reconnais que les idées de gauche et bien des hommes de droite ne me déplaisent pas comme les idées de droite et bien des hommes de gauche», 124). J'ai aimé la juste noirceur de «Il y a des Oradour partout où les hommes ont passé» (117). J'ai aimé quelques vers de sa jeunesse, comme l'évocation sensuelle d'«Estaminet»

(«Elvire guide sous ses jupons / Les deux mains d'Ernal Balé / Habituees à ce terrier / Pas étonnées de s'y trouver», 77) ou les deux quatrains de «L'Automne» («Le tarin se suspend aux aulnes effeuillés ...», 73. Il apparaît en d'autres points que le poète connaissait bien les oiseaux, ce qui est un trait aimable).

Dimanche 17 avril 2016. Un trait que j'aime bien chez Henry Kamen, c'est qu'il est un des rares historiens de renom, avec son collègue américain Stanley Payne, à avoir soutenu l'auteur controversé Pío Moa, que la communauté universitaire traite généralement comme un pestiféré. Je n'ai pas le temps, ni d'ailleurs besoin, d'étudier en détail le pavé de Kamen sur l'Inquisition, qui passait à ma portée (il s'agissait d'une traduction espagnole, parue en 2013, de la version révisée : *La Inquisición española, mito e historia*) mais j'ai voulu en lire deux chapitres.

Le chapitre 7, «El fin de la España morisca», m'intéressait car il traite d'une question que je regrette de ne pas mieux connaître, celle de la coexistence problématique et finalement l'expulsion, dans les années 1610, de la population arabo-musulmane, ou berbéro-musulmane, restée en Espagne après la fin de la Reconquête du pays par les chrétiens en 1492. L'auteur ne fait qu'esquisser le tableau sur une trentaine de pages, mais donne un aperçu assez nuancé des différents degrés d'intégration ou d'hostilité des Morisques, et des opinions très contrastées que s'en faisaient les puissants, et les intellectuels. A certains égards la cohabitation de «communautés» aux cultures différentes (religion, langue, moeurs vestimentaires et alimentaires, etc) n'est pas sans rappeler la situation de l'Europe d'aujourd'hui confrontée à l'immigration massive. Le pire conflit semble avoir été la révolte dite des Alpujarras, dans la province montagneuse et maritime de Grenade (1568-1571), dont l'auteur estime que «ce fut la guerre la plus brutale qui se déroula en Europe au cours de ce siècle». A la suite de quoi les autorités cherchèrent une solution dans ce que nous appellerions aujourd'hui la «mixité», en déportant quelque 80.000 Maures de Grenade vers la Castille, notamment vers des régions où les musulmans étaient jusqu'alors peu nombreux, mais où les nouveaux arrivants pressaient leurs coreligionnaires mieux intégrés de se radicaliser.

Le 15e et dernier chapitre, «Inventando la Inquisición», s'applique à distinguer ce que fut et fit réellement l'Inquisition, de la représentation exagérée qui en a été donnée au fil des siècles dans des oeuvres historiques et artistiques marquées par la propagande anti-catholique (notamment d'inspiration protestante) ou plus généralement anti-chrétienne. J'y apprends bien des choses, entre autres que le tableau de Goya intitulé *Tribunal de l'Inquisition* est une oeuvre de pure fantaisie, en aucun cas un témoignage. Kamen estime que le grand philologue et historien Marcelino Menéndez Pelayo a été «le seul défenseur compétent» de l'Inquisition (sans en être partisan, il va de soi). Cependant, pas dogmatique, Menéndez aurait aidé l'historien américain Henry Charles Lea à se documenter sur la question. Pour illustrer l'impact de la machine à fantasmes sur la mentalité populaire, Kamen cite le cas de Galiciens (habitant donc une province où l'Inquisition n'avait pas été le plus active) qui, sur la foi des «souvenirs» transmis par leurs ancêtres, affirmaient encore, en 1973, savoir que les inquisiteurs arrivaient de nuit dans des voitures spécialement pourvues de roues en caoutchouc pour ne pas faire de bruit, écoutaient aux portes et aux fenêtres des maisons ce que disaient les gens, et enlevaient les plus belles filles afin de les torturer. La documentation sur la réalité ne suffit pas toujours aux Monsieur Plus de la «Mémoire».

Mardi 19 avril 2016. Drôle de préfacier, que celui qui introduisait à un volume des *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, de Herder, en annonçant dès la première phrase que lesdites *Idées* «sont depuis longtemps périmées et n'ont plus qu'une valeur de document historique». Les *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* avaient d'abord paru vers la fin du XVIIIe siècle, et je me trouve par hasard propriétaire d'un exemplaire du recueil d'extraits choisis de cette oeuvre, publié en 1962

dans la collection bilingue des éditions Aubier-Montaigne, avec la préface décourageante citée plus haut. En feuilletant ce livre, que j'ai vraiment la flemme de lire, je vois qu'il est plein de considérations sur les caractéristiques culturelles et historiques de différents peuples, antiques et modernes. L'auteur a parfois le franc-parler de jadis, qui aujourd'hui nous amuse : «Les anciens Perses étaient un peuple laid des montagnes ...» Le préfacier, un certain Max Rouché, reproche à Herder son favoritisme : «A l'injustice criante envers la Chine s'oppose une indulgence excessive pour les Arabes», que lui-même juge avec sévérité : «la conquête de l'Algérie fut essentiellement la réduction d'un nid de pirates esclavagistes». Bon, je vais garder ce pavé dans un coin, pour un jour de disette.

Mercredi 20 avril 2016.

Dans un coin de bois,
occupé à ne rien faire,
un crapaud attend.

Dimanche 24 avril 2016. Un beau jour des flics humanistes-progressistes vont s'aviser qu'il n'est pas très utile, ni rationnel, de se dire des choses comme bonjour, s'il vous plaît, au revoir, ou merci, et ils mèneront campagne contre ces formules rituelles, héritées des temps obscurs. Pour stigmatiser les obscurantistes qui perpétuent ces coutumes obsolètes, ils créeront à leur encontre des injures particulières, de préférence des mots en -iste ou en -phobe. Ils mèneront le troupeau démocratique par les naseaux sur la question, et parviendront à rendre la pratique honteuse, puis illégale, et sévèrement condamnée. Un autre jour les mêmes flics, ou leurs neveux, s'aviseront qu'il n'est pas bien rationnel d'enterrer ou d'incinérer les morts, au lieu de s'en servir pour fabriquer des boulettes à chien, ou Dieu sait quoi d'autre, et ils mèneront campagne ... Ou bien c'est encore des idées que je me fais.

Lundi 25 avril 2016. J'ai longtemps aimé la belle vie des Eskimos telle que je l'ai connue, c'est à dire dans les livres et les films des explorateurs. Mais à la réflexion, le genre de subsistance qui implique par exemple de rester des heures à guetter près d'un trou dans la glace, pour défoncer la gueule du premier phoque qui aura enfin le malheur de s'y présenter, ne me fait pas trop rêver.

Mardi 26 avril 2016. A la caisse de Géant Casino, je contemple le jeune couple qui me précède. C'est surtout Madame que j'ai sous les yeux, car Monsieur ne tient pas en place et multiplie les excursions plus ou moins lointaines, à droite et à gauche, à grandes enjambées. Elle est petite, discrète, un peu enveloppée, sexy quand même, avec sa robe courte et ses collants noirs. Il la dépasse de deux têtes et me dépasse d'une, et parle aussi fort qu'il est grand, dans une langue inconnue. Les tourtereaux ont assez bonne mine, avec une touche d'exotisme que je ne saurais situer : Carpathes? Pont-Euxin? Lors d'un de ses retours d'expédition, Monsieur présente à Madame deux petits pistolets à fléchettes en plastique joliment emballés, et paraît lui demander son avis. Monsieur n'a pas l'air excessivement mature, mais je veux croire que ce n'est pas pour lui-même, qu'il envisage de les acquérir. Auraient-ils un fils, ou quelque neveu? Sans élever la voix, Madame le renvoie doucement ranger les joujoux, avec l'assurance tranquille des femmes qui, même jeunes, connaissent déjà si bien le métier de gouverner les hommes. Leur tour arrive de passer à la caisse quand, à certains jappements de Monsieur, je discerne soudain que ce parler étrange, ma foi, c'est tout simplement ... du français. Un français bizarre, drôlement sculpté, ou haché, mais du français sans doute. Comme quoi, hein.

Mercredi 27 avril 2016. A la Croix, où j'étais le week-end dernier pour un enterrement, mon internet-téléphone était en panne la moitié du temps. Et j'en suis reparti en oubliant le câble de rechargement de mon ordi, ce qui n'arrange pas mes affaires. Je vais passer quelque temps dans cet inconfort

supportable. J'en suis dédommagé par deux grands plaisirs de lecture, dans des genres très différents.

D'une part, les *Historias del barrio*, bandes dessinées par Bartolomé Seguí, où le scénariste Gabi Beltrán relate des scènes de son adolescence délinquante, à Palma de Majorque. Je les ai lues dans l'édition espagnole (Astiberri, 2011) mais elles avaient d'abord paru en catalan (*Historias del barri*) et ont été reprises depuis en français chez Gallimard (*Histoires du quartier*, 2013). Il y en a aussi un deuxième volume, sous-titré *Caminos* (2014, *Chemins*, 2015) aussi bon que le premier. Par coquetterie d'écrivain, l'auteur entrelarde les sept ou huit récits de chaque volume, de fragments d'un texte dans lequel il évoque un retour ultérieur à Palma et la mort de son père. Ce n'est pas sans intérêt, mais cela complique inutilement les livres, dont les épisodes dessinés se passeraient aisément de ce placage textuel. Un autre point douteux est que la voix off des images est souvent imprimée en noir sur fond marron ou gris, ce qui n'aide pas. Hormis ces réserves, j'ai beaucoup aimé ces histoires prenantes de bagarre et de vol, de shit et de putes, de rêverie aussi par moments. Il m'a plu de sentir la distance prise par l'auteur, maintenant tiré d'affaire, vieilli et assagi, vis-à-vis de ses errements de jeunesse dans un univers de crapulerie, dont il sentait confusément qu'il devait s'arracher. Le point de vue complaisant, selon lequel les agissements de l'individu sont déterminés par son milieu, y est régulièrement contredit par la conscience individuelle du mal accompli. Celui qui vole, agresse, croupit et trafique, le fait d'abord parce que son âme médiocre s'en accommode.

D'autre part *Contre les dégoûts de la vie*, un copieux recueil de critiques littéraires signé Jean Dutourd (Flammarion, 1986), dont je n'ai encore lu qu'une petite partie, mais qui me ravit toujours autant à chaque page que je tourne. Par sa finesse de jugement et sa justesse d'expression, Dutourd retient l'attention y compris en parlant de livres ou d'auteurs que nous n'avons pas lus, que nous ne lirons pas, ou qu'il n'essaie pas forcément de nous donner envie de lire. Il s'emploie très honnêtement à faire savoir ce qui lui plaît, sans cacher le cas échéant ce qui lui déplaît. C'est remarquable et je ne m'y ennuie pas un instant. L'évocation de Dutourd me rappelle cette anecdote, d'il y a quelques années. J'avais passé une note favorable, sur lui, dans Facebook. Là-dessus un de mes lecteurs de gauche se récrie, que Dutourd n'était qu'un gros con de droite, point à la ligne. J'imagine que mon lecteur n'avait pas passé beaucoup de temps à lire l'écrivain, et le condamnait sur sa réputation. Le détail piquant est que quelques jours auparavant, j'avais diffusé une pensée bien sentie de Dutourd, sans indiquer l'auteur. Or le même lecteur l'avait applaudie, sans se douter...

Jeudi 28 avril 2016. Cette nuit j'ai rêvé que je demandais le nom d'un chocolat exquis, auquel j'avais à peine pu goûter, et l'on me répondait : «le Chocolat des Aratières». Mon informateur disait cela en affichant un air perplexe, comme pour laisser entendre qu'il ne s'expliquait pas cette appellation étrange. Au contraire, elle me paraissait limpide : le chocolat provenait de Guyane, et les Aratières étaient les lieux où vivaient les Aras. Vérification faite au réveil, le terme Aratière est parfaitement inexistant. Il a dû se former dans mon esprit par analogie avec Héronnière, et parce que je sais que nos compatriotes de la Renaissance, parlant des grands perroquets sud-américains, écrivaient volontiers Arat, avec un T inutile, qui ne servait qu'à donner au mot un air français.

Dimanche 1 mai 2016. "J'ai toujours pensé que seuls des gens très inférieurs, mentalement, se faisaient une idée des individus en se basant d'abord sur la race, et seuls des cancaniers en se basant d'abord sur l'orientation sexuelle. Les gens normaux négligeaient ces deux détails, le premier trop évident, le second personnel et intime, et considéraient plutôt les qualités psychologiques, sociales et intellectuelles plus intéressantes et plus individuelles. Mais maintenant ce sont les personnes elles-mêmes qui font de la race ou des moeurs sexuelles une sorte d'identité, et les exhibent de prime abord comme des cartes de visite, en

rejetant leurs qualités plus individuelles vers un second plan effacé, voire méprisable. Le politiquement correct a rabaissé les relations humaines au niveau d'une impersonnalité collective quasiment animale." Olavo

Lundi 2 mai 2016. Ce que nous constatons régulièrement, en France, depuis des décennies, c'est que l'essentiel des émeutes, de la violence de foule, du pillage et du saccage des biens publics et privés, des attaques contre l'ordre républicain, est le fait de milices d'extrême gauche et de hordes de soi-disant "opprimés" des banlieues, qui agissent en toute impunité. Pourtant les "observateurs" ne cessent d'affirmer que le principal danger politique menaçant le pays est le "fascisme" de l'extrême droite. C'est marrant, quand même. Quels cris ne pousseraient-ils pas si "l'extrême droite" s'avisait de commettre ne serait-ce qu'un centième de ces violences?

Mardi 3 mai 2016. A l'époque où je regardais souvent la télévision, j'avais remarqué cet engrenage fatal : en fin de journée, quand on est défraîchi, on s'assoit devant le petit écran pour "dîner aux nouvelles", et une fois installé, on reste avachi toute la soirée devant la machine hypnotique, par pure flemme, même si les programmes sont médiocres. Je suis content de m'être affranchi de ce joug depuis longtemps, mais j'ai l'impression qu'internet présente le même danger d'ensorcellement, surtout depuis que je possède un petit ordi léger, si facile à emporter au lit avec soi.

Samedi 7 mai 2016. Rêverie légère, à propos d'un monde où les passions seraient moins graves : *Le jeu de la sympathie et du hasard, On ne badine pas avec la sympathie...*

Mardi 10 mai 2016. Pour moi, ces dernières années, la principale sirène en ligne a été Facebook. Je ne me sers pas souvent de ce réseau à des fins étroitement sociales, comme de signaler mes faits et gestes à mes proches. A vrai dire je n'ai pas beaucoup de proches, ni d'ailleurs de faits et gestes. Et ce club ne m'aide pas à améliorer ma vie relationnelle, je suis aussi médiocre communicant là qu'ailleurs. Par contre, un instrument comme Facebook est de toute évidence un des moyens les plus commodes de se promener sur le net. Pour peu que l'on choisisse bien les personnes que l'on admet dans son cercle, on dispose à volonté d'une quantité de sources d'information, de réflexion et de divertissement, qui présentent une incontestable force d'attraction : que de liens, que de pistes, que de lectures possibles. Certains s'y laissent prendre outre mesure, y compris des gens de bien, pour qui la fréquentation de Facebook semble être une sorte d'emploi à temps complet : les quarante heures hebdomadaires doivent y être consacrées, voire dépassées, et il n'y a là nul syndicat, qui s'avise de mettre le holà aux cadences infernales. Je m'en amuse, mais moi-même, aux moments de relâchement...

Mercredi 11 mai 2016. A Pessac ce matin, dans la salle de bain où je me rase, je constate que l'inscription, sur le néon du lavabo, forme un parfait alexandrin utilitaire : «Ne pas couvrir - Do not cover - IP 23», à condition de ne pas lire les chiffres en anglais.

Vendredi 13 mai 2016. Mes néologismes de ces derniers temps : annuhuler, Stalénine, sévéritable.

Diamnche 15 mai 2016. Une énigme peut-être insoluble, mais sans grande importance. Les deux premières oeuvres publiées par l'historien Henri Ternaux furent deux dissertations universitaires, toutes deux écrites en latin, et qui furent imprimées la même année, en 1826, à Göttingen où l'auteur était alors étudiant. Dans la bibliographie de Ternaux qu'il a établie en 1957, le collectionneur américain Henry R Wagner classe en premier (n° 1) l'ouvrage consacré à l'histoire de Marseille (*Historia reipublicae Massiliensium...*) et en second (n° 2) celui portant sur Jacques

Coeur (*Dissertatio de Jacobo Coeur...*). Dans un article sur Ternaux, en 2007, je me suis demandé si c'était au hasard ou pour quelque raison, que Wagner avait présenté dans cet ordre les deux textes, qu'il n'avait probablement pas eus en main. Un détail m'a fait penser que l'ordre réel pourrait être l'inverse. Il se trouve que Ternaux se prénomait Charles Henri, mais que rejetant son premier prénom, il a signé la quasi totalité de ses oeuvres (à une exception près) Henri Ternaux (puis Henri Ternaux-Compans, ajoutant à son patronyme celui de la dame qu'il avait épousée). Or les deux travaux sont signés d'une forme latinisée, qui est Henricus Ternaux pour l'*Historia*, et Carolus Henricus Ternaux (la seule exception) pour Jacques Coeur. Dans cette perspective, il paraîtrait logique que le Jacques Coeur ait été rédigé en premier, et que la décision définitive d'abandonner le premier prénom ait été prise entre les deux compositions. Une autre indication possible, mais incertaine, à l'appui de cette idée, est la longueur respective des deux ouvrages. Il est maintenant d'usage que la rédaction d'un mémoire de maîtrise relativement bref précède celle d'une thèse de doctorat plus volumineuse. Les deux ouvrages de Ternaux sont certes plus courts que les travaux d'aujourd'hui, mais s'ils ont été conçus selon le même genre de processus, il faudrait alors que le Jacques Coeur (22 pages) ait précédé, et non suivi l'*Historia* (111 pages). Dans mon article de 2007, je me disais que les deux opus portaient peut-être un achevé d'imprimer, qui indique les dates avec assez de précision pour les situer, en donnant par exemple le mois (et dans un mouvement de rêverie optimiste, j'envisageais le voyage de Göttingen à seule fin de vérifier ce détail sur pièces). En repensant à ce problème cet hiver, j'ai d'abord considéré qu'une première démarche à faire serait d'aller vérifier dans l'ancien *Catalogue général des livres imprimés* de la Bibliothèque nationale, si cette précision n'y figurait pas. Je croyais pouvoir retrouver cet ouvrage de référence dans une bibliothèque universitaire de ma connaissance, où il trônait jadis dans une salle accessible au public, mais que l'on avait par la suite relégué en magasin. Hélas, je devais apprendre que depuis lors, par une décision plus radicale, le vieux répertoire avait été tout simplement envoyé au pilon, au prétexte que ses données étaient maintenant intégrées au catalogue numérisé de la BnF, accessible en ligne, lequel ne mentionne pas d'achevé d'imprimer. Eh bien, me dis-je, peut-être pourrais-je tenter de contacter par mail la bibliothèque de Göttingen, qui est à la fois celle de la ville et celle de l'université, et demander là-bas si l'on aurait la bienveillance de vérifier pour moi ces détails. Comme je ne connais pas assez bien l'allemand pour m'adresser aux gens dans cette langue, et comme je redoutais de ne pas être compris si je leur écrivais en français, j'optai pour un mail en anglais, que j'expédiai avec autant d'assurance qu'une bouteille à la mer. Or c'était une bonne piste, car dès le lendemain j'avais une réponse de la bibliothèque allemande, qui ne m'apportait pas le renseignement désiré, mais me signalait que les deux ouvrages étaient consultables sur son site, sous forme de fac-similés numérisés. Hélas encore, je fus incapable d'ouvrir les deux liens joints au message, requérant des conditions d'accès auxquelles je ne comprenais rien. Mais voilà que faisant part de mon désarroi à ma directrice de conscience, celle-ci eut la bonne idée de vérifier si les textes en question n'étaient pas tout bonnement accessibles par une simple recherche en ligne. C'était le cas. Je touchais au but. Amère déception : il n'y avait aucun achevé d'imprimer. Je ne connaîtrai sans doute jamais la solution de cette énigme, qui se trouve peut-être dans les archives de Ternaux, si ses héritiers les ont conservées, mais ma passion du classement ne me poussera pas jusqu'à chercher si loin.

Mardi 17 mai 2016. Ecrivain de génie, mais assez chiant, Perec m'est tombé des mains chaque fois que j'ai essayé de le lire.

Mercredi 18 mai 2016. J'ai la mauvaise impression que de plus en plus de bibliothèques, y compris universitaires, se retrouvent entre les mains de bibliothécaires, quand ce n'est de "conservateurs", pour qui un bon livre

ne saurait être qu'un livre tout neuf, avec une jolie couverture en couleurs.

Jeudi 19 mai 2016. En feuilletant à l'université une déjà vieille et usée réédition (1961) du journal *A soi-même* d'Odilon Redon, dans la marge en bas d'une page de la partie «Confidences d'artistes», auprès d'une phrase où le peintre évoque ce qu'il doit à sa formation d'architecte, je remarque une mention écrite à la main, entre parenthèses : «(sic!)». En considérant ce mot qu'il prisait, tracé d'une petite écriture appliquée, au stylo bille bleu, dans le livre d'un Bordelais, je me demande s'il se peut que ce soit Michel Ohl qui ait porté cette inscription, jadis. En tout cas, cela m'a fait penser à lui. J'avais déjà une citation de Redon dans chacune de mes deux collections jumelles de citations (collection de phrases mentionnant Bordeaux, et de phrases comprenant l'expression Je suis né), mais je parcourais cet ouvrage à tout hasard, comme l'occasion se présentait, pour y chercher de meilleures options, et j'en ai trouvé pour les deux cas. Pour Bordeaux, au lieu de me contenter selon mon usage habituel d'une phrase unique, la configuration m'a contraint à retenir un fragment s'étendant sur deux phrases : «C'était au printemps. Cette saison, à Bordeaux, a des douceurs délicieuses : l'atmosphère y est humide et chaude sous un ciel clair, la lumière limpide.» J'ai visité distraitemment ces pages paisibles, écrites comme à voix basse. Ici et là un propos m'accrochait. J'aimerais citer par exemple cette brève note de 1913 : «J'aperçois dans une vitrine un livre avec ce titre, *L'Art social*. C'est répugnant. Je l'ouvre néanmoins et je vois : Socialisation de la beauté, et je le ferme.»

Vendredi 20 mai 2016. Un beau jour du début de ce mois, séjournant près du Bassin, chez mon aide de camp, j'ai vu passer dans le ciel un vol d'une dizaine de grands oiseaux, des échassiers dont la silhouette ne m'était pas familière. Le détail surprenant était leur long bec élargi au bout : ce ne pouvaient être que des spatules. Je pensais qu'il ne s'en trouvait qu'à l'extrême Sud et à l'extrême Sud-Est du continent, mais j'ai eu confirmation qu'il en vient en effet par ici maintenant.

Sous un des bûchers, entre le mur de planches et une gerbe de branches qui y était suspendue à un clou, des merles ont trouvé moyen de faire un nid. Quand nous l'avons découvert, il était encore vide. Il y eut bientôt deux oeufs bleus. J'ai lu que les pontes peuvent en compter jusqu'à six, nous avons donc affaire à un ménage modeste. Du coup nous n'osions plus trop passer dans le coin, ou alors sur la pointe des pieds, par peur de déranger. La merlette s'en accommodait, nous regardant sans broncher, elle avait dû comprendre que nous n'étions pas hostiles. Un seul oeuf a éclos, il n'y eut qu'un merleau, grossissant à vue d'oeil. Puis il a quitté le nid. Je l'ai d'abord retrouvé à quelques décimètres de là, planqué parmi les branchettes de fagot. Puis plus rien. Espérons que tout va bien.

Samedi 21 mai 2016. Il faudrait un prix réservé aux journalistes capables d'écrire un article entier sur Marseille, sans nous bassiner avec la "cité phocéenne".

Mardi 24 mai 2016. L'explorateur français Jean Mocquet a publié en 1617 un épais volume, contenant le récit de ses six *Voyages en Afrique, Asie, Indes Orientales et Occidentales*. Le livre a été réédité deux fois au XVIIe siècle, et une fois encore au XIXe. A la fin du XXe siècle, un éditeur de Paris a repris le texte du quatrième récit, celui du *Voyage à Mozambique et Goa*.

Pour ma part, je me suis intéressé à la deuxième expédition de Mocquet, la seule qui l'ait conduit dans le Nouveau Monde. Parti de Cancale, l'auteur aborde au Rio de Oro et aux îles du Cap Vert, puis gagne l'Amérique du Sud, où il séjourne quelques semaines dans ce qui est l'actuelle Guyane (à l'embouchure de l'Oyapock et à la «rivière de Cayenne»), enfin parcourt les Caraïbes (Tobago, Trinidad, Testigos, Margarita, îles Vierges, Porto Rico) avant de rentrer en Europe.

J'aime beaucoup cette brève relation, qui n'est peut-être pas un texte capital, mais ne manque ni de charme, ni d'intérêt. Mocquet rapporte sans façons, sur un ton léger et sincère, ses souvenirs, ses anecdotes. Avec le franc parler de l'honnête homme de son temps, il admire ce qui lui paraît admirable et déplore ce qui lui paraît déplorable, dans le comportement des Indiens qu'il a fréquentés, comme dans celui des Européens. Il a des notations précises, et transcrit par exemple plusieurs mots du vocabulaire caribe, dont on peut aujourd'hui vérifier l'exactitude. Il a de belles trouvailles de langage : ainsi, c'est la première fois que je vois un chroniqueur utiliser le terme judicieux de «halle», pour désigner les grandes huttes collectives des indigènes. Il y a dans son histoire quelques passages amusants, d'autres dramatiques, enfin différents traits qui me l'ont rendu attachant.

J'ai cherché un éditeur pour ce bon document, et j'ai failli en trouver, mais enfin comme la quête s'annonce longue et incertaine, j'ai décidé, en attendant mieux, de faire imprimer à mes frais une centaine d'exemplaires de ce *Voyage aux Indes Occidentales (Guyane et Caraïbes) en 1604*. L'objet se présente comme un livret de 64 pages de format A5 (14,5 x 21 cm). Le texte est illustré des huit gravures originales, et publié dans une version à peine modernisée (orthographe, quelques tournures) à seule fin d'en faciliter la lecture. Je l'ai complété d'une introduction, de notes, de deux index (noms de personnes et de lieux) et d'une chronologie.

Vendredi 27 mai 2016. Brûler des pneus est un délit vraiment nuisible et stupide. Celui qui se le permet est un barbare fou furieux. Je ne peux croire un instant qu'il éprouve le moindre intérêt pour le bien commun.

Samedi 28 mai 2016. Un des bons côtés de l'enfer capitaliste français, c'est que je ne suis pas mal servi en matière de congés. Ne travaillant que quatre jours par semaine, du lundi au jeudi, il me suffit de poser quatre jours de congé pour être dix jours en vacances, avec les deux week-ends. Je suis donc au vert à la Croix, pour quelque temps.

Comme tous les ans, le printemps m'accable. Quelle exubérance, quelle énergie, quel désordre. Surtout dans un jardin à la terre argileuse hyper-fertile, où je n'avais pas mis les pieds depuis trois semaines. Il y a des moments où, si j'en avais les moyens, mes outils de jardinage préférés seraient le bulldozer, la bétonneuse, le lance-flammes, et le rouleau compresseur.

J'avais emporté avec moi le *Diario de 360°*, de Luis Goytisolo (le cadet des trois frères écrivains humanistes). C'est soi-disant un roman, en fait pour l'essentiel une série de fragments d'essais, avec quelques vagues passages de fiction, l'ensemble étant présenté comme les notes quotidiennes d'un journal tenu pendant un an, de mars à mars. Je pensais que ça m'intéresserait, au moins par endroits, mais j'ai eu beau feuilleter, tout m'ennuie là-dedans. Je suis incapable d'en lire une page entière.

Contrairement à son habitude, la Poste vend en ce moment une série de timbres pas idiots, ni laids, le carnet de douze Coqs de France, paru à l'occasion du Salon de l'Agriculture. Je n'en avais pas vraiment besoin, mais je l'ai acheté pour le fun. Le nom des douze races est déjà un régal : Barbezieux, Bourbonnais, Gaulois, Gournay, Coucou de Rennes, Faverolles, Alsace, Bresse, Meusien, Marans, Gâtinais, La Flèche. Mais surtout les jolis dessins colorés, sur fond blanc, font plaisir à voir. Ni le carnet, ni le site de la Poste ne se donne la peine de nommer l'artiste. Il faut regarder les timbres au compte-fils, pour voir qu'ils sont signés par l'illustrateur (Henri) Galeron.

(«Bien sûr, nous sommes résolument cosmopolites. Bien sûr, tout ce qui est terroir, béret, bourrées, binious, bref, "franchouillard" ou cocardier, nous est étranger, voire odieux.» Bernard-Henri Lévy, revue *Globe*, 1985).

Dimanche 29 mai 2016. Une devise potentielle, pour la Maison Fun, je veux dire la Maison Funéraire : Funérarium, Sweet Home!

Lundi 30 mai 2016. *La vie sexuelle de Catherine M*, parue voilà quinze ans, mais que je viens seulement de découvrir dans une édition de poche d'occasion, peut étonner à plus d'un titre. D'abord parce qu'il n'est pas commun de consacrer tout un livre à ce genre de confession, c'est un bel exercice de franchise. Ensuite parce que de telles confidences sont plus inattendues, venant de la directrice d'une revue aussi peu folichonne qu'*Art Press*. Enfin parce que la vie sexuelle en question n'est pas banale, mais il est vrai que si l'on en fait le sujet d'un volume entier, c'est qu'on a de la matière. Quelle vitalité! Catherine Millet a pratiquement tout essayé, tout pratiqué, tout accepté, à tout moment, dans tous les coins, dans toutes les positions et «avec plein de monde» (page 69) : des amants innombrables, successifs ou simultanés, dont pas mal d'inconnus rencontrés lors de vastes orgies, ou de séances d'abattage anonyme en série. Voilà un ouvrage divertissant à lire, hormis quelques passages théoriques assez opaques, auxquels je préfère de brèves réflexions comme cette remarque en passant, à propos de ses masturbations d'adolescente, que «Même lorsqu'on ne vous a rien dit, vous savez d'instinct quelles activités doivent être cachées» (132). Le livre est écrit avec un vocabulaire franc mais varié, dans un style qui me donne la même impression de beauté froide que le corps de l'auteur, en photo sur la couverture, un style sans faute mais pas toujours sans fadeur. Je trouve une certaine grâce à quelques passages, comme le souvenir de la première fois où elle a sucé une bite («c'est peut-être dès ce moment-là que j'ai appris à me sortir de l'embarras en plongeant le visage vers l'entrejambe et en prenant la queue dans ma bouche», 12) ou la scène amusante où elle copule à l'improviste avec deux partenaires, dans la remise d'un musée (172 sq). J'ai quelques points d'accord avec Catherine, par exemple elle aime être prise comme j'aime prendre, en levrette j'avoue (89). Mais si le livre se lit dans l'ensemble sans ennui, je dois dire que le genre de vie qu'il présente me laisse perplexe et ne me fait guère envie. Le libertinage, par exemple : c'est à mes yeux une option tout à fait légitime, mais je pense qu'il faut choisir, vivre en libertin ou vivre en couple, pas les deux à la fois. Comment elle et son mari supportent-ils cette promiscuité, cette volagerie incessante? Elle laisse entendre que ça ne va pas toujours sans mal, et l'on peut s'en douter. Pour ma part je suis bien aise de n'avoir pas à endurer ce genre d'inconfort affectif, sans compter l'aspect hygiénique : coucher à droite et à gauche ne va pas sans risque, mais cette dame ne s'en alarme pas plus que ça et se résigne à constater que la chaude-pisse est «la fatalité partagée de ceux qui baisent beaucoup» (18). Quelle perspective! L'amour à plusieurs, aussi : depuis longtemps il m'est avis qu'en la matière, dès qu'on est trois, on est trop, mais l'auteur au contraire s'en accommode assez volontiers. Et puis il y a chez elle un goût de la souillure, peut-être hérité de la mythologie georges-bataillesque et de l'idéologie soixante-huitarde, qui m'est totalement incompréhensible. Cette joie de la pisser, cette capacité à lécher le cul d'hommes crasseux, etc, avec la conviction de «s'élever au-dessus des préjugés» (161), non, non, non, par pitié. Je n'aurai qu'un mot : pouah! Mais enfin, tant que ces fantaisies se déroulent entre adultes que cela amuse, après tout... Quoiqu'il en soit, il est certain que ce livre, entre ce qu'il peut avoir de pittoresque et de repoussant, ne laisse pas indifférent.

Mardi 31 mai 2016. J'ai rêvé qu'une voiture était immatriculée CHIR-PA-35. Je voyais distinctement la plaque. 35, c'est Rennes, me disais-je. En me renseignant ce matin, j'apprends que Chirpa est le nom d'un personnage de cinéma fantastique, dont je n'avais jamais entendu parler, et qui ne me donne pas envie d'en savoir plus.

Je fais une cure de Jean Lebrun, en écoutant des podcasts de sa *Marche de l'histoire* pendant mes repas. Il a des côtés politicorrects un peu agaçants, mais sans cela il ne pourrait certainement pas officier sur France Inter, et son émission est assez instructive et variée : la Révolution culturelle, Jean Yanne, Port-Royal, Axel de Fersen, Walesa, Alain Decaux, Jean Genet...

Dimanche 5 juin 2016. C'est toujours pour moi un grand sujet de satisfaction, quand j'arrive à démarrer mon feu avec une seule allumette.

Vendredi 10 juin 2016. L'approche de mon soixantième anniversaire, qui était lundi dernier, m'a déprimé pendant plusieurs semaines, moi qui n'ai déjà pas besoin de ça. Je redoutais l'échéance, et finalement ce fut un non-événement à peu près parfait, tout à fait surmontable. Un dîner en tête à tête avec mon coach, les hommages d'une vingtaine de correspondants, et le tour était joué, il n'est pas si difficile de survivre.

Une bonne chose, pour m'aider à surmonter l'épreuve, a été que j'ai enfin réussi, dans les jours précédents, à publier le *Voyage* de Jean Mocquet, que j'attendais depuis longtemps. Il a fallu me battre pendant bien cinq mois contre le destin, qui ne levait pas le petit doigt, car pendant tout ce temps, du côté de l'imprimerie, l'on était malade, puis sourd-muet, puis en déménagement, et je finissais par désespérer (contrairement à ce qui est indiqué dans l'ouvrage, il n'a pas été imprimé en avril, mais à la mi-mai) mais enfin nous y sommes arrivés. La livrette me plaît assez, et elle éveille quelque intérêt dans le public, ce dont je me félicite d'autant plus que, comme d'habitude, je ne bénéficie d'aucune publicité, d'aucun lancement, bref d'aucun appui.

La campagne d'annonces par mail que j'ai menée a été l'occasion de revisiter mes messageries et de faire du ménage dans mon carnet d'adresses. Comme il y avait longtemps que je ne m'en étais pas occupé, j'ai été amené plus d'une fois à me demander ce que je devais faire des adresses des disparus. J'ai pris l'option d'effacer seulement leur numéro de téléphone et leur e-mail, mais de conserver leur nom et ce qui fut leur adresse physique, en souvenir.

Je suis maintenant curieux de savoir ce que l'on aura pensé du petit livre. En le relisant une énième fois, j'y repère deux demi-erreurs que je corrigerais, s'il y a un jour un deuxième tirage. D'une part, dans une parenthèse de la page 5, j'aurais dû me référer aux pages 25-26 (de la présente édition), et non aux pages 102-103 (de l'édition originale). D'autre part, j'aurais pu intituler plus simplement *Calendrier*, et non *Chronologie*, la liste des dates du voyage mentionnées explicitement dans le texte (p 63). J'ai laissé en l'état quelques obscurités du récit, comme cette tournure de la page 7, quand, après que le bateau a fait demi-tour pour essayer de retrouver un homme tombé à la mer, l'auteur dit «mais en arrivant au lieu où il était tombé, nous ne trouvâmes que son haut de chausse, parce qu'il venait de dessus le bord». Qu'est-ce à dire, au juste? Sur ce point comme sur d'autres, quelqu'un m'apportera peut-être de nouveaux éclairages.

Lundi 13 juin 2016. «Parler littérature est le plus charmant entretien que puisse procurer la civilisation.» C'est là une des phrases les plus aimables du recueil de Jean Dutourd, *Contre les dégoûts de la vie* (Flammarion, 1986, page 24). Une des plus acides est celle où il approuve «cette force exaspérante qu'est le bon sens, contre quoi l'on ne peut rien, sinon dire des injures ou monter des machines de guerre» (p 214). En évoquant dans une même note, voilà quelque temps (le 27 avril), ce livre et les *Historias del barrio* de Gabi Beltrán, j'avais le sentiment de rapprocher ainsi deux personnalités bien différentes. Cela d'autant que l'académicien, en certain point de son ouvrage, ne cache pas son peu d'estime pour la bande dessinée. Il y a pourtant un trait commun aux deux auteurs, la confiance récurrente de leur nostalgie pour une activité solitaire et secrète de leur enfance : la lecture. J'aime bien chez Dutourd son goût répété pour ce que le style peut avoir de «moelleux», et sa façon vieillotte de s'exclamer : Dame!

Mercredi 15 juin 2016. Contre les excès du féminisme fanatique, organiser une Guy Pride?

Vendredi 17 juin 2016. La guérilla c'est la guerrille, la guerrette, la petite guerre, la guerre petite, celle en effet où rien n'est grand.

Samedi 18 juin 2016. Bien que n'ayant encore jamais lu ni vu de pièces de Jean Anouilh, j'étais curieux de connaître ce qui semble être la seule oeuvre autobiographique publiée par ce natif de Bordeaux, *La vicomtesse d'Eristal n'a pas reçu son balai mécanique*, sous-titrée *Souvenirs d'un jeune homme* (La Table Ronde, 1987 (année de sa mort)), que l'on m'a aimablement offerte. La formule bizarre du titre est l'énoncé d'un message reçu alors que le jeune homme était préposé aux réclamations dans un grand magasin. L'auteur raconte là ses premiers emplois, ses débuts de dramaturge, ses années de guerre, et quelques autres souvenirs de théâtre. J'ai l'impression que l'intention principale d'Anouilh est de répondre, tardivement, aux accusations qui ont été portées contre lui à la Libération. Sans être un franc collabo (ni plus ni moins qu'un Sartre, mais celui-ci avait le grand avantage d'être communiste), il n'a pas non plus été un grand admirateur de la Résistance, et moins encore de l'Épuration. Ce livre badin n'a rien d'extraordinaire, mais il est agréable et intéressant.

Dimanche 19 juin 2016. Il vaut mieux tailler les feuillus caducs en hiver, quand ils n'ont plus de feuilles : parce qu'on voit mieux quelles branches couper, parce que la masse de déchets est moindre, et parce que les branchettes seront plus faciles à utiliser si l'on veut en faire du fagot. Pour les persistants (houx, laurier, arbousier etc), qui ont toujours autant de feuilles, il peut sembler que la saison importe peu, mais il faut songer qu'en été ils sont bourrés d'insectes.

Mardi 21 juin 2016. En cherchant des renseignements sur Bordeaux, je suis tombé sur la liste de ses maires. On en compte maintenant quelque 240, depuis 1208. Le plus durable aura sans doute été Chaban, qui a occupé le poste pendant presque cinquante ans (1947-1995). En épluchant la liste, je me suis aperçu que bien des noms, qui jusqu'alors n'étaient pour moi que des noms de rues, étaient en fait ceux de maires, surtout du XIXe siècle (Lafaurie de Montbadon, Gourgue, David Johnston, Duffour-Dubergier, Antoine Gautier...). Mais c'est parmi ceux du XIIIe siècle que j'ai trouvé les plus curieux : Jean de Lalinde, Thomas de Sandwich, Vital Pansa...

Par ailleurs je m'interroge sur le nom d'une des deux rivières sur l'embouchure desquelles la ville a été fondée : la Devèze, qui coule depuis Mérignac (l'autre étant le Peugue, venant de Pessac). Elle donne son nom à la rue de la Devise. J'avais entendu dire et je voulais bien croire que ce nom, comme celui d'autres cours d'eau, venait de ce qu'elle avait servi à diviser, c'est à dire à marquer la limite entre des territoires (la Devise est ce qui distingue). Mais je lis dans Wiki que Devèze dériverait du latin *Defensum*, qui «se disait autrefois d'un bois et plus souvent d'un pâturage communal dont l'utilisation était interdite et règlementée» (l'explication n'est pas sourcée). Voilà qui change tout, et je ne sais qu'en penser.

Vendredi 24 juin 2016. L'adjectif «nu» est si bref et abrupt, qu'il répugne au diminutif : on n'est jamais nuet, ou nuette.

Lundi 27 juin 2016. La poignée de main est un geste parfait, qu'aucune simagrée ne saurait remplacer.

Jeudi 30 juin 2016. J'ai passé un bon moment à me promener dans le recueil d'articles *Mirar desde arriba* («regarder d'en haut») qu'avait fait paraître à Buenos Aires, en 1930, un certain Martín Gil, essayiste, météorologue et astronome. Il y fait le point et donne son avis sur diverses questions, par exemple pourquoi les icebergs se mettent-ils à dériver certaines années, pourquoi la lune nous présente-elle toujours la même face (c'est qu'elle est animée d'une rotation orbitale, et non axiale) ou que faire en cas d'orage (selon lui, autant il est dangereux de se réfugier sous un arbre isolé, autant on ne risque rien en pleine forêt). J'y ai appris au fil des pages des choses que j'aurais aussi pu trouver ailleurs, mais qui se présentaient très bien là, entre autres que les hispanophones nomment les

étoiles filantes «estrellas fugaces», ou que le Pôle Sud, deux fois plus froid que le Nord, comprend des montagnes et des volcans se dressant jusqu'à 4000 mètres. L'auteur pratique la vulgarisation, mais une vulgarisation distinguée, s'élevant graduellement à des altitudes où j'avais du mal à le suivre, et j'ai abandonné plus d'une piste, n'étant que d'humeur à flâner. Gil dévoile à l'occasion les points de vue philosophiques où le conduisent ses observations scientifiques. Par exemple, je traduis, «L'égalité dans la nature, comme en tout, est un cas particulier, un accident, quelque chose de passager (il songe au fait qu'il n'y a que deux fois par an, où la longueur du jour égale celle de la nuit). Au contraire la loi du contraste, de l'inégalité, est celle qui règne, celle à quoi est due toute la grande harmonie de l'univers, du monde, de la vie» (p 49). Il voit dans les Etats-Unis une «nation-école», auprès de qui des pays comme l'Argentine auraient à prendre des leçons «de discipline, d'organisation et d'ordre, de travail, de justice...» (p 142). Pas comme le nôtre, qui n'a besoin de rien...

Vendredi 1 juillet 2016. Je ne connais que ces deux phrases, du poète portugais António Sardinha (1887-1925) : «Nous ne sommes pas patriotes parce que nous sommes monarchistes. Nous sommes plutôt monarchistes parce que nous sommes patriotes.»

Lundi 4 juillet 2016. En feuilletant un "roman autobiographique" de Theodor Fontane (*Meine Kinderjahre*, 1894, *Mes années d'enfance*) j'ai découvert une phrase citant Bordeaux, dont la teneur m'intrigue. C'est dans un passage du chapitre VI, où l'auteur évoque le vieil aristocrate Flemming, qui était une des principales personnalités de la ville portuaire de Swinemünde, sur la Baltique. «Toutes les tables s'en tenaient strictement au vin rouge de Stettin, mais le vieux Flemming faisait venir le sien directement de Bordeaux, ce qui lui coûtait cher et ne lui valait guère de gratitude.» (Je mêle dans cette phrase les deux traductions françaises que j'ai trouvées). Je ne comprends pas ce que peut être ce «vin rouge de Stettin» (aujourd'hui Szczecin, en Pologne), ville elle-même située non loin de Swinemünde et de la Baltique, c'est à dire sous des latitudes peu favorables à la production de vin, rouge qui plus est. Un ami polonais, contacté avec difficulté, a pu me dire qu'«il s'agit plutôt du chêne de Stettin, dont on faisait des barriques pour le vin de Bordeaux. Le port de ma ville natale était grand importateur du vin d'ici.» Qu'est-ce à dire, au juste? Je n'en sais pas plus. Est-ce que l'on buvait plus communément du bordeaux moins cher, que la ville importait en vrac, alors que Flemming se faisait livrer des bouteilles? (PS. S Bret m'apprend que la région était en effet viticole à l'époque).

Samedi 9 juillet 2016. La moins convaincante, mais non la seule des manies bizarres de ceux qui cultivent le judéo-espagnol, est ce besoin de remplacer les C et les Qu de l'espagnol normal par des K : karo, kada, kedar, porke? N'est-ce pas tirer l'orthographe par les cheveux pour donner à bon compte à ce dialecte un air plus exotique qu'il ne l'est réellement? Il n'a pas besoin de telles coquetteries pour avoir son petit charme, et je trouve plutôt qu'elles lui en ôtent.

Dimanche 10 juillet 2016. Je n'ai pas beaucoup le temps de m'amuser avec les réseaux sociaux, parmi lesquels ma préférence va à la déesse Facebook, mais j'ai quand même trouvé moyen, ces dernières années, de m'inscrire dans deux autres, Twitter et Tumblr.

J'avais pris un compte Twitter par curiosité, et j'ai bientôt failli y renoncer : cela ressemble à Facebook mais en moins confortable, en plus austère, et cela fait en grande partie double emploi (je me demande quelle politique suivent au juste ceux qui pratiquent à la fois Fb et Tw, comment ils se répartissent l'usage de chaque). C'est l'ami Lucien Suel qui m'a soufflé l'idée de m'en servir pour y publier mes notes les plus brèves, celles qui peuvent tenir dans ce gabarit. Hélas je n'ai pas le temps de suivre tout ce que mes suiveurs ou mes suivis twittent à longueur de temps.

Pour ma part j'utilise simplement ce cadre comme un album où conserver mes brièvetés (qui sont aussi reproduites dans mon blog). Je me suis pris au jeu : rien n'est plus addictif que d'avoir au départ une phrase un peu trop longue, et de la menuiser patiemment pour la faire entrer dans le cadre étroit des 140 caractères.

Quant à Tumblr, qui est également un site de micro-blogage, mais se prête mieux aux images, je m'en suis aussi servi comme d'un album, où j'ai présenté un assortiment de mes collages. J'en parle au passé car j'ai perdu la clé, je n'arrive plus à y accéder pour y intervenir ou pour m'en défaire, mais cette petite exposition virtuelle reste pour l'instant visible.

Lundi 11 juillet 2016. haïku protectionniste

Produit du terroir,
Mis en bouteille au château,
Fabriqué en France.

Jeudi 14 juillet 2016. Hier matin j'ai trouvé, entre les pages d'un recueil de poésies imprimé à Buenos Aires en 1889, une mouche aplatie et sèche, écrasée là depuis longtemps. Je me suis demandé si elle aussi venait d'Amérique, et datait du dix-neuvième siècle. Puis je me suis levé de mon bureau et j'ai défenestré le corps de l'insecte, qui sera mieux à sa place dans le gazon du campus. Denn alles Fleisch, es ist wie Grass.

En milieu de journée, j'ai enfin pu appareiller vers le Septentrion, pour prendre mes quartiers d'été dans mon hacienda. Comme souvent, le départ en vacances, et surtout l'arrivée sur les lieux, ne me procure guère d'euphorie, ou de soulagement, mais plutôt l'accablement de songer aux problèmes que je vais encore devoir régler avant de pouvoir souffler. Le premier étant de trouver l'énergie de ranger toute la paperasse, la livrasse, la fringuerie, enfin tout l'équipement que j'ai trimballé avec moi, lequel est d'autant plus abondant que, mon sur-locataire s'étant définitivement fixé Outre-mer, et devant rendre l'appartement qu'il me sous-louait à Pessac ces dernières années, il m'a fallu enlever de là tous mes biens (et il me faut songer à la perspective encourageante de chercher une nouvelle crèche à la rentrée). Parmi les réjouissances au programme, en attendant : la visite semestrielle à mon médecin, l'offrande annuelle à mon garagiste pour faire vidanger ma voiture, et l'approche rituelle de mon maçon, pour le prier de bien vouloir s'occuper de ma toiture, qui n'en finira jamais d'avoir besoin d'être reprise.

Un grand défi, devant lequel je me débine depuis des lustres, serait de repeindre mes chambres à coucher. Au moins une des deux. Au moins certains pans. J'ai l'idée d'évoquer publiquement cette perspective, pour moi effrayante, parce que j'espère qu'ainsi la honte de ne rien faire sera plus forte que la flemme de m'y mettre. On verra ce que cela donne.

Comme je m'étais absenté cette dernière fois plus longtemps que d'habitude, pas moins d'un mois et demi, les objets que j'ai retrouvés moisissés sont un peu plus nombreux, et le courrier un peu plus abondant, parmi lequel trois lettres qui m'ennuient. D'abord une facture d'eau, peu élevée, mais qui était à payer avant le 29 juin, j'espère que le retard ne me vaudra pas d'ennuis. Ensuite des écologistes du Périgord, assez bien subventionnés, si j'en juge aux décorations polychromes des quatre pages qu'ils m'adressent pour me prier de leur envoyer des sommes, afin qu'ils entretiennent les rives de mon bois de Sansou. Je les trouve intrusifs mais peu persuasifs. Enfin le pompon, la Poste Bancale, je veux dire la Banque Postale, qui répond à ma récente demande d'un nouveau chéquier, en venant d'abord s'assurer que, «sauf erreur» de sa part, je ne dispose pas «actuellement de 81 chèques», alors qu'il m'en reste 7 (sept). Retenez-moi. Il y a aussi une carte mystérieuse, à la signature illisible, mais je crois deviner qui est la personne, me remerciant du Voyage de Mocquet, et s'interrogeant sur la part du nègre Bergeron dans la rédaction du texte, donnée pour moi nouvelle et intéressante.

Est-ce par l'effet des soucis, ou du temps austère, ou de leur conjonction, je me suis réveillé sur les trois heures du matin avec ce qui

ressemblait à un début d'angine, en tout cas c'était bien imité, mais grâce à Dieu j'ai pu le conjurer en m'emmitouflant de lainages, en avalant un thé brûlant, et en suçant des pastilles.

Enfin il y a deux bonnes nouvelles : j'ai retrouvé la lampe électrique que j'avais égarée la dernière fois, et la première ministre anglaise a embauché Boris Johnson comme diplomate en chef.

Samedi 16 juillet 2016. Avant-hier soir un chauffeur tunisien a tué au moins 84 promeneurs à Nice (Alpes Maritimes), en leur fonçant délibérément dessus avec son camion. Ce nouvel attentat me désole, naturellement, mais je ne peux pas dire qu'il m'étonne. On n'est plus surpris que par les détails (le moment, l'emplacement, la façon d'opérer) mais pour le reste, on commence à avoir l'habitude. La France est en train de devenir un pays arabo-musulman comme les autres, et va de plus en plus mener la vie normale de ces pays, où le massacre est chose banale. Et ce n'est pas en dessinant des coeurs, en allumant des bougies, ou en se mettant une plume au cul, que l'on va y changer quelque chose. Les controverses qui font suite à la tuerie n'ont rien d'inattendu, elles non plus, et m'inspirent plus de perplexité que de certitude. En l'occurrence, un seul point me paraît indéniable : si cet étranger indélicat, et bourré de haine, avait été foutu dehors dès le premier méfait dont il s'était rendu coupable sur le territoire, il n'aurait pas été là l'autre soir pour accomplir ses exploits.

Dimanche 17 juillet 2016. En feuilletant les nouvelles, ce matin : l'Eté menace de devenir estival et le Gros Blond serait prêt à cogner comme un Sourd. Au Pakistamboul, la starlette Qandeel Baloch a été étranglée par son frère parce que celui-ci n'aimait pas les selfies de sa soeur. C'est ce qui s'appelle un «crime d'honneur», chez les cultures différentes. Je n'invente rien. En Amérique du Sud, ce nouvel indice des succès du socialisme : la frontière du Venezuela ayant été entrouverte après un an de fermeture, des dizaines de milliers de Vénézuéliens se sont rués en Colombie pour se procurer de la nourriture et des médicaments. Google News n'annoncera pas la mort subite hier soir du doyen de mon bassin, un poisson qui se distinguait du reste du banc par sa plus grande taille, entre 15 et 20 centimètres, et parce qu'il était le seul de couleur jaune. Je l'avais pourtant vu encore en pleine forme dans la journée. J'étais au jardin à la tombée du jour quand j'ai entendu des bruits d'éclaboussure. En m'approchant, j'ai vu que c'était lui qui se débattait, couché sur le flanc parmi les herbes aquatiques. Et bientôt il n'a plus bougé. Je ne sais s'il lui est arrivé quelque chose de particulier, ou si simplement l'heure était venue. Mis à part ce triste épisode, j'ai passé comme la veille une excellente soirée, jusque vers minuit, dans le jardin éclairé par la lune, à ranger tranquillement ma collection de pierres et de dalles. Dans l'après-midi, j'étais allé faire des courses à Saint-Jean. D'abord à Noz, où entre autres bizarreries exotiques, je me suis procuré un paquet de «bites», comme annonce l'emballage (il faut prendre le mot au sens anglais, en fait ce sont des Bruschette, des croûtons à l'ail bulgares, mais «Italian style»). Ensuite à Brico, où j'ai pris un pot de peinture blanche, comme si je me sentais capable de m'en servir. Enfin à Inter, où j'ai acheté des vivres, parmi lesquels une dizaine d'amandes de mer, que j'ai fait ouvrir sur la braise hier soir, et un filet de merlan, que je ferai frire ce midi, si Dieu le veut.

Lundi 18 juillet 2016. En avisant l'autre jour dans Wikipédia un portrait de Philippe le Beau (1478-1506) par le Maître de la légende de Madeleine, j'ai été frappé de sa ressemblance avec un de mes «amis» de Facebook, à qui aussitôt j'ai fait part de ma découverte. Je trouvais au prince plutôt bonne mine malgré son air boudeur, et j'aurais jugé la comparaison flatteuse, mais mon correspondant n'en paraissait pas enchanté, et je n'ai pas insisté. Malgré tout, après la découverte en août 1997 d'un portrait de Bob Dylan par Rembrandt (cf Ld 240), puis celle en février 2010 d'un portrait de Serge Gainsbourg par Zurbarán, je crois bien que j'avais sous

les yeux un troisième cas de ce que le savant Michel Ohl a défini comme peinture «préfigurative». A part ça, je poursuis mes travaux de réinstallation, je range peu à peu mon fichu bataclan. J'ai effacé du répondeur les 69 «nouveaux appels en absence». Mon noyer paresseux, qui pousse et m'encombre depuis plus de quinze ans sans donner pratiquement rien, produit cette année une avalanche de noix, qui tombent hélas prématurément. J'en ai ramassé environ soixante-dix, qui traînaient dans l'herbe, vertes, noires, et inutiles. Cet arbre pourrait bien finir en bûches, si ça continue.

Mardi 19 juillet 2016. Durant l'hiver 1501-1502, un couple princier, l'archiduc Philippe de Habsbourg (qui devait par la suite régner brièvement sur la Castille en tant que Philippe Ier le Beau) et sa femme Jeanne (plus tard dite la Folle) dut quitter sa résidence de Bruxelles pour se rendre à Tolède, afin d'y assister à une prestation de serment. Après avoir envisagé de gagner l'Espagne par bateau, ils optèrent finalement pour un voyage par voie de terre, devant ainsi traverser tout le territoire français. Le roi de France Louis XII avait donné des ordres pour que les archiducs soient bien accueillis partout où ils passeraient. Monseigneur voyageait à dos de cheval et Madame en voiture. Ils étaient accompagnés d'autres nobles, de serviteurs, et d'une escorte de quelque quatre cents lanciers, si bien que le tout formait un convoi d'une certaine importance. Le voyage dura 185 jours (du 3 novembre au 7 mai). Il en existe paraît-il au moins trois relations, dont une, anonyme, dite *Chronique de Vienne* (où le manuscrit est conservé) a été publiée l'an dernier par une universitaire, María Concepción Porrás Gil, dans un volume présentant parallèlement le texte original, rédigé dans un français pas toujours bien clair à nos yeux, et en regard une traduction en espagnol d'aujourd'hui (*De Bruselas a Toledo : El viaje de los archiduques Felipe y Juana*, Ediciones Doce Calles). Pour l'établissement du texte, l'historienne dit s'être basée sur une transcription qui en avait été faite au XIXe siècle, et avoir ponctuellement consulté le codex lui-même, pour éclaircir les passages douteux.

Un mystère de ce document est son anonymat. Madame Porrás observe dans son introduction que l'auteur ne faisait probablement pas partie des nobles de haut rang, dont il parle avec distance. Il était cependant très proche du prince, qu'il ne quittait pas, comme en attestent les détails qu'il fournit sur ses faits et gestes, ses repas, son hébergement, etc. Comme il ne manque pas de s'intéresser à l'habillement des personnages et à la décoration des maisons, elle en déduit que c'était peut-être un aposentador, un maître d'hôtel. Un autre mystère est que le récit s'interrompt brusquement au 9 mai, deux jours seulement après l'arrivée des voyageurs à destination, alors que l'importante cérémonie qui avait motivé le déplacement n'a pas encore eu lieu. Une hypothèse est que la fin du texte soit perdue, définitivement ou temporairement. Comme il est écrit sur deux cahiers, il se peut qu'un troisième ait été détruit, ou seulement égaré, auquel cas il pourrait ressurgir un de ces jours. Cependant, la dernière feuille du deuxième cahier étant restée vierge, il semble que le rédacteur ait réellement interrompu son activité, et comme on ne voit pas quelle raison il aurait eue de s'arrêter volontairement, on se demande s'il n'est pas tout simplement mort à ce moment là, suite à quelque maladie, accident, ou autre mauvais coup du sort.

J'ai lu quelques passages de ce curieux mémoire, et je me suis intéressé en particulier à la période où les voyageurs ont traversé les régions qui me sont familières, c'est à dire les Charentes et le Bordelais. J'indique ci-dessous le calendrier des étapes (avec entre parenthèses les graphies originales) :

Le 23 décembre 1501 : Poitiers - Ménigoute («Menigoutte»).

Le 24 décembre : Ménigoute - Melle.

Le 27 décembre : Melle - Aulnay («Onay»).

Le 28 décembre : Aulnay - Beauvais (aujourd'hui Beauvais sur Matha).

Le 29 décembre : Beauvais - Cognac («Coingnac»).

Le 3 janvier 1502 : Cognac - Barbezieux («Barbezins?»).

Le 4 janvier : Barbezieux - Montlieu («Monlieu», aujourd'hui Montlieu la Garde)

Le 5 janvier : Montlieu - Guîtres («Ghystres»).

Le 7 janvier : Guîtres - Castillon («Chastillon», aujourd'hui Castillon la Bataille).

Le 8 janvier : Castillon - Cadillac («Cadilya»).

Le 10 janvier : Cadillac - Langon («Largion?»).

Le 13 janvier : Langon - Captieux («Capsien?»). Etc.

On voit sur ce calendrier que la troupe ne voyage pas tous les jours, mais reste parfois se reposer sur place un jour ou deux, et le prince en profite pour aller chasser, et voir ses fauconniers faire voler leurs oiseaux. A chaque jour de déplacement, le chroniqueur termine rituellement son compte rendu par une estimation de la distance parcourue : «L'on compte de (la ville de départ) à (la ville d'arrivée) x lieues (en moyenne cinq). Comme il dit qu'il y a 5 lieues de Melle à Aulnay, et comme le trajet s'est probablement fait sur la même route en ligne droite qui relie encore les deux villes, distantes d'un peu plus de 25 kilomètres, on peut considérer que l'auteur compte en lieues de 5 kilomètres. Et les jours où l'on reste sur place, il conclut par «Ainsi se passa cette journée».

Le rédacteur du mémoire ne cache pas toujours ses sentiments sur les lieux visités. Melle est «assez petite» et «point belle», Beauvais un «beau gros village», Saint-Emilion (qu'ils traversent, entre Guîtres et Castillon) une «bonne villette», Langon est «assez belle et petite».

Je ne sais que penser du rendu des toponymes. Il est vrai que jadis on avait souvent une orthographe relâchée, et qu'il n'est pas rare de trouver dans les textes de cette époque le même nom, y compris un nom commun, écrit deux fois différemment dans une même page. Mais en l'occurrence, je me demande quelle peut être la part d'erreur de l'érudit autrichien qui a transcrit le manuscrit dans les années 1840, et qui connaissait sans doute le français, mais pouvait ne pas être familier de la toponymie du Sud-Ouest. Ainsi le nom de Captieux, que le rédacteur de 1502 aurait écrit Capsien, ce dont je doute. N'a-t-il pas écrit tout simplement Capsieu, et le transcrit, ignorant ce toponyme, a pris le u final pour un n, comme il arrive souvent que les deux lettres se ressemblent dans l'écriture manuscrite. De même pour le nom de Langon, que l'anonyme aurait écrit Largion, ce que j'ai du mal à croire. Etc. A ces incertitudes, et probables inexactitudes, s'ajoutent les bizarreries de la version en espagnol moderne. Dans son ouvrage, l'historienne maintient dans le texte français les toponymes tels qu'ils sont censés apparaître dans le manuscrit, et les remplace dans sa traduction par les noms actuels des villes et villages (Cognac, Barbezieux, Langon etc) mais dans certains cas elle ne s'en donne pas la peine, et maintient les graphies du texte original (Monlieu sans t, Ghystres, Chastillon...), on ne sait pourquoi. Le cas le plus étrange est celui d'Onay, que l'emplacement et la prononciation permettent d'identifier sans aucun doute : il s'agit d'Aulnay, dit aujourd'hui Aulnay de Saintonge. Or l'éditrice croit pouvoir y lire Anais. C'est en effet le nom de deux communes de la région, mais situées l'une à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Surgères, l'autre à la même distance au nord d'Angoulême, soit bien en dehors du trajet des archiducs.

En suivant leur itinéraire sur une carte routière d'aujourd'hui, on constate qu'il est assez logique et rectiligne dans l'ensemble, allant en direction de Bayonne, mais il s'écarte parfois de ce qui nous semblerait le plus droit chemin. On s'attendrait ainsi à ce que l'étape entre Poitiers et Melle soit le bourg de Lusignan, et non l'obscur Ménégoût. De même, il paraîtrait naturel que l'étape suivant Aulnay soit Saint-Jean d'Angély ou Matha, plutôt que ledit Beauvais, en quoi l'on reconnaît l'actuel village de Beauvais sur Matha, bien à l'écart des grands axes. Je ne saurais dire si cela tient à la différence du tracé des routes ou de l'importance relative des agglomérations, il y a de cela cinq siècles, ou bien à des obligations ou des recommandations particulières, de se rendre dans tel ou tel endroit. Un détour bien expliqué, par contre, est l'évitement de la ville de Bordeaux, via Guîtres, Castillon, Cadillac : c'est qu'alors sévissait dans Bordeaux une «mortalité», c'est à dire la peste.

Je reviendrai à l'occasion sur les mystères de ce livre.

Mercredi 20 juillet 2016. J'écoutais distraitemment la radio, tout en faisant du ménage, quand une voix a annoncé la rubrique «France-Info, Tout Eco». Un instant j'ai bien cru que j'avais entendu «France-Info, tout est faux», et sur le moment je trouvais la formule à peine surprenante.

Hélas, amis lecteurs, voici que je vais devoir vous quitter quelque temps, car je m'apprête à courir les routes, au péril de ma vie, pour rejoindre le port de Noia, tout au fond de la Galice, en seule compagnie de mon aide de camp. Et quand je songe que «vamos para Noia», je n'en mène pas large, pour tout dire. Priez pour moi, si c'est possible. Et si Dieu le veut, à bientôt.

Jeudi 21 juillet 2016. SURVIVRE EN ESPAGNE. Nous partîmes de bonne heure et fîmes bonne route, à part un bref embouteillage au péage de Biriadou. Il faisait un temps idéal pour rouler, gris mais sans pluie, ni chaud ni froid. Le réseau espagnol est maintenant organisé de telle manière que l'on peut aller jusqu'en Galice sans quitter l'autoroute, ce qui est un avantage. D'autant que l'autoroute en question était généralement en bon état, peu fréquentée, gratuite sauf quelques portions au Pays basque, et traversait un paysage assez agréable à regarder (campagne, montagnes, forêts d'eucalyptus, quelques aperçus du bord de mer). Un inconvénient est que l'Espagne n'a visiblement pas la «culture» française des stations-service et des aires de repos, de sorte que si l'on veut s'arrêter, ne serait-ce qu'une minute pour consulter la carte, il faut d'abord quitter l'autoroute. Très faible présence policière, c'est tout juste si nous avons croisé deux ou trois voitures de police dans toute la journée. J'ai remarqué que le panneau routier avertissant de possibles intrusions d'animaux sur la chaussée, figure comme en France un cerf de profil, bondissant de droite à gauche, mais dans un dessin légèrement différent, la silhouette de l'animal étant un peu plus trapue, ou plus épaisse, et la posture peut-être un peu plus verticale. Et quelquefois c'était le modèle français qui apparaissait, mystérieusement. Ce jour-là nous vîmes un seul de ces panneaux de publicité pour le brandy Osborne, représentant une grande silhouette noire de taureau, qui sont maintenant classés dans le patrimoine culturel du pays.

Nous avions prévu de n'accomplir le premier jour que les deux tiers du trajet, environ six cents kilomètres sur neuf cents et quelques. Nous avions pour cela réservé une chambre dans une pension de Cudillero, village situé peu après le grand trio urbain Gijón-Oviedo-Avilés. Le choix de ce petit port de pêche dans les Asturies, tenait à ce que c'était une des premières localités côtières figurant près du bord droit de la carte Michelin du Noroeste de l'Espagne, plus précise (1 cm pour 4 km) et plus récente (2014) que l'atlas routier européen de 2003 qui nous avait servi jusque là. Cudillero ne manque pas de charme, avec son ambiance portuaire et ses vieilles maisons étagées en amphithéâtre. Les points faibles sont les quartiers périphériques peu reluisants (comme partout), les rues en pente forte, et la criasserie omniprésente et incessante, y compris la nuit, des goélands. Pour la réservation j'avais traité par mail avec une dame au nom bien espagnol, mais nous avons été accueillis et n'avons eu à faire qu'à un jeune homme anglais, David, très serviable.

En me promenant le soir j'ai trouvé un magasin où acheter un carnet de notes, car le mien avait besoin d'un remplaçant. Le nouveau est parfait, assez petit pour entrer facilement dans la poche si besoin, 80 pages à très petits carreaux (4 mm), une couverture rigide noire et grise, et une reliure à ressort sur le petit côté. Au bar El Remo, comme nous buvions une bouteille de cidre, nous avons commandé deux rations de chipirones frits. Leur faible prix (8 euros) nous avait fait penser qu'il s'agirait de simples amuse-gueule, mais on nous en a servi deux pleines assiettes, dont nous avons fait notre dîner. Le cidre «authentique» m'a paru fadasse, mais les calmars étaient succulents.

Vendredi 22 juillet 2016. Ce jour-là poursuivant notre route, nous fîmes une halte pour déjeuner, déjà en Galice, dans le village désert de Goiriz, à l'écart de l'autoroute. Nous nous installâmes dans le préau de l'église où, bien qu'abrités du vent, nous avions froid. Il y avait tout près un étrange cimetière ancien, tout construit de petits bâtiments hérissés, comme nous allions en revoir ici et là. Il y avait tout autour, et un peu partout au bord de la route, des croix et des calvaires omniprésents, ne laissant aucun doute sur la religion du pays. Il y eut un instant magique où, tout en saucissonnant, j'aperçus que se trouvait sur une corniche, à portée de main, un pétard bien roulé, déposé en évidence, peut-être comme une offrande destinée au réconfort de quelque pèlerin. Ma directrice de conscience fut d'avis que je n'y touche pas. Malgré quoi je l'enfouis discrètement dans ma poche, et je verrai bien si je trouve à en faire bon usage.

Arrivés à destination trop tôt pour l'heure convenue, nous poursuivîmes notre route au-delà de Noia, jusqu'à Porto do Son, où il faisait aussi froid. Nous fîmes quelques courses en chemin. S'il y a quelque chose que j'ai plus encore plaisir à visiter qu'un supermarché, c'est un supermarché étranger. J'achetai entre autres quelques boîtes d'allumettes Tres Estrellas, d'aspect banal mais suffisant à garantir la touche d'exotisme bon marché que j'aime trouver dans mon austère cuisine de La Croix.

En fin d'après-midi nous rencontrâmes la logeuse, qui nous remit les clés de l'appartement à Noia. Il est situé à un deuxième étage de la rúa de Galicia, lumineux quoique tourné vers le Nord-Ouest, et donne agréablement sur un jardin public (la place des Angoisses) et un ensemble architectural comprenant l'église (igreja) de San Francisco et les bâtiments annexes d'un ancien monastère abritant maintenant la mairie. Il était prévu qu'il n'y ait pas d'accès internet, et j'envisageais de faire une cure de désintoxication, mais en fait on est bel et bien connecté, et je peux bloguer le journal de mon séjour, en m'accordant toutefois un léger différé. Quand nous eûmes passé un moment à nous promener dans les rues du quartier, je remarquai que nous n'avions vu nulle part de cartes postales à vendre. Je demandai alors à une dame, qui tenait un kiosque, si elle n'en avait pas. Este año no, pas cette année, me répondit-elle étrangement, d'un air gêné, et nous en conclûmes que nous faisons du tourisme dans un endroit peu touristique. Nous dînâmes ce soir-là au Baixa-Mar, que nous avait recommandé Esperanza, et qui propose en effet un bon rapport qualité-prix avec son menu à neuf euros comprenant entrée (en l'occurrence de succulents couteaux à la plancha), plat (excellents filets de merlu avec des frites), dessert (un flan moins à mon goût) et une boisson (sans hésiter la bière locale Estrella Galicia).

Samedi 23 juillet 2016. Nous passâmes la matinée à glander dans le quartier pour faire connaissance. Il y a Avenida da Corunha probablement le plus grand pied de troène que j'aie jamais vu, il doit faire pas loin de dix mètres de haut. Le cabanon d'information touristique restant résolument fermé, nous sommes allés nous renseigner dans le seul bureau ouvert de la mairie-monastère voisine, où il y avait en effet une pile de plans de la ville posée sur un coin de placard. L'employée nous en a donné, avec un curieux mélange de sécheresse et d'amabilité. Dans la rue ou dans les commerces, beaucoup de Galiciens présentent un air sérieux, limite maussade, pas du tout méditerranéen, qui me plaît assez. Les villes abritent généralement deux grandes populations d'oiseaux urbains, moineaux et pigeons, mais il y a ici en outre une population de goélands de belle taille, peut-être un mètre d'envergure, et assez sonores, moins toutefois que ceux de Cudillero. Nous consacrámes l'après-midi à parcourir la péninsule située au Sud de Noia, jusqu'à la ville de Ribeira, laquelle nous parut si problématique et encombrée que nous en prîmes la fuite sans y avoir posé le pied. Toutefois chemin faisant entre l'aller et le retour, nous nous arrêtàmes pour regarder divers bâtiments remarquables : le pont médiéval de Xuño, le dolmen d'Axeito, le phare de Corrubedo, construit au dix-neuvième siècle, et le castro néolithique de Baruña. Les deux premiers

sont installés dans des bois paisibles, les deux autres au bord de la mer, sur d'énormes éperons rocheux battus par les flots et le vent qui décoiffe. Les indications chronologiques les plus sommaires suffirent à apaiser ma curiosité, je n'ai ni besoin ni envie d'étudier ces bâtiments, j'entends juste exercer mon droit au tourisme et profiter de ce que je suis dans le coin pour contempler ce qu'il a de mieux à montrer. J'ai remarqué, parmi les maisons visibles depuis la route, la mode assez répandue par ici de construire des toitures dans lesquelles, au lieu que les deux pans se rejoignent au faitage, l'un des deux s'élève au-dessus de l'autre et le dépasse d'un demi-mètre. Le soir, après avoir envisagé de lui être infidèles, nous retournâmes dîner au Baixa-Mar. Cette fois-ci, pour ma part, croquettes maisons et escalope milanaise, correctes, quoique sans comparaison avec le menu de la veille. Dans la rue, en rentrant, nous croisâmes un homme qui venait de sonner à la porte d'un immeuble. Comme nous passions, nous entendîmes une voix féminine demander dans l'interphone : Amigo o enemigo? A quoi l'homme répondit sans hésiter : Gente de bien...

Dimanche 24 juillet 2016. Journée en stand-by, repos et petites affaires. Le matin j'ai acheté dans le bazar d'à côté un autre carnet, que j'aurai d'avance, et surtout de jolies boîtes d'allumettes Golondrina, version espagnole de la marque hollandaise De Zwaluw. Elles ont quand même une autre allure que les Tres Estrellas. Il y avait près du fleuve grand marché, d'aliments et de vêtements, ceux-ci de plus ou moins bon goût. Pour blaguer j'évoquai la possibilité de m'acheter un de ces pantalons de survêtement qu'affectionnent les opprimés, avec jambes larges et molles comme un pyjama, et bandes fluo sur le côté, mais mon coach ne trouvait pas ça drôle. Nous achetâmes du pain fort dense et lourd, à un marchand si généreux que nous fîmes deux repas avec le seul morceau qu'il nous offrit en échantillon supplémentaire. En rentrant du marché nous eûmes la surprise de tomber enfin sur une boutique qui vendait quelques cartes postales. Peu de modèles, et la plupart datant de plus ou moins longtemps, dont une probablement des années 70, au vu des petites voitures blanches stationnées le long d'une plage. Il y avait même deux cartes de petit format ancien, en noir et blanc, remontant sûrement au franquisme, figurant des vues assez indistinctes de l'Avenida de José Calvo Sotelo et de la Calle de José Antonio Primo de Rivera, dont j'ignore les appellations actuelles. Sur les documents de l'époque le nom de Noia, que le régionalement correct n'avait pas encore galicianisé, s'écrivait à la castillane : Noya. J'achetai quelques unes de ces cartes pour les envoyer aux copains, espérant les amuser, ou les intriguer. Je fus visiter la belle église San Francisco qui campe sous nos fenêtres, mais j'y fis maigre pêche. Les églises que je rencontre au cours de ce voyage se divisent en trois catégories : églises fermées, églises ouvertes mais sans vitraux, et églises avec des vitraux mais peu nombreux et non légendés, ni signés, ni datés, ou à inscription illisible. Dans l'après-midi nous avançâmes jusqu'à un vieux pont situé à quelque distance du centre. J'ai du mal à m'orienter dans cette petite ville, dont la carte Michelin ne me permet pas de connaître la disposition, et le petit plan offert par la mairie, qui n'indique pas l'orientation, aide à peine (PS : en effet, vérification faite, le Nord est à la gauche du plan et non en haut). Il m'a fallu trouver sur un plan mural, dans la rue, le nom des deux rivières, Traba et Tallara, au confluent desquelles est sise Noia, au fond d'une baie. L'on voit dans les eaux de cette ría et de ces ríos, comme dans celles du port de Cudillero, des bancs d'énormes muges, qui ne seraient sans doute pas difficiles à prendre, mais ils ne doivent pas être recherchés, car on n'en voit pas à vendre. La ría est un type de baie qui se distingue du fjord en ce que celui-ci est doté de rivages plus abrupts. Quant à la température de l'eau, la différence est sans doute moindre, si j'en juge par le bain glacial que j'ai pris en fin d'après-midi, sur la plage de Testal, non loin de Noia. La température de l'air, qui depuis hier est très chaude, passant trente degrés, n'affecte en rien celle de l'eau. J'ai eu le plus grand mal à m'y plonger, et je n'ai pu m'y maintenir que brièvement. En revanche j'ai ressenti que cette immersion douloureuse m'apportait un notable bien-être, une fois ressorti. Le soir,

comme pour nous punir d'être infidèles au Baixa-Mar, nous nous fîmes arnaquer dans un bar à tapas où une horrible sorcière nous servit des charcuteries moyennes, du fromage sans goût et un vin fruité minable, avec en outre surprises du chef à l'addition. En considérant plusieurs paramètres, dont l'absence d'étrangers, la rareté des cartes postales, l'eau imbaignable et les rues désertes, mon coach en vint à se demander si nous n'avions pas choisi de prendre nos vacances dans la ville la moins touristique d'Espagne. Ce n'est pas impossible, qui sait. Mais Noya a ses petits charmes. Le soir, avant de me coucher, je contemple la silhouette massive de l'église San Francisco, dont le flanc abrite une statue de Nuestra Señora de las Dádivas y del Buen Parto (Notre Dame des Dons et du Bon Accouchement?) à la tête auréolée d'étoiles électriques rouges.

Lundi 25 juillet 2016. Journée portugaise. Traversant la Galice vers le Sud, en direction de la frontière Tui-Valença, le passage le plus spectaculaire, vu de l'autoroute, est le franchissement de la baie de Vigo, qui s'étale gigantesque sous nos yeux. Dans les villes et les jardins de Galice on voit un peu partout différentes sortes de palmiers, et souvent une espèce d'araucaria, qui n'est pas l'espèce chilienne type, dite Désespoir des singes (*Araucaria araucana*) plus souvent présente en France, mais l'*Araucaria heterophylla*, dite Pin de Norfolk, du nom de son île d'origine, située entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Ces arbres bien droits ont fière allure, avec leurs branches tendues comme des bras. Je le signale car d'ordinaire je trouve rarement la mondialisation sympathique. Curieusement, si la physique du paysage ne change pas, le passage de la Galice au Portugal se remarque aussitôt à certains signes, dont la langue des inscriptions, naturellement, et le goût très prononcé pour les bâtiments, en particulier les églises, aux pierres d'angles nues et aux murs blancs de chaux. Ayant fait halte à Caminha, devers l'embouchure du fleuve frontalier le Minho, nous découvrîmes providentiellement le petit restaurant modeste et calme de M et Mme Barbosa, où nous déjeunerâmes d'une excellente assiette de morue (je le recommande à tout hasard, il est rua da Corredoura, sur la droite en montant depuis la place). Notre but était d'aller visiter Viana do Castelo, Vienne du Château, ville assez belle et propre. Sur l'idée de mon aide de camp, nous prîmes le funiculaire pour nous rendre à la basilique de Santa Luzia (sainte Lucie) située au sommet d'une montagne d'où la vue porte loin, dominant la ville et l'embouchure du rio Lima. Les Portos ont construit là, il y a moins de cent ans, une églisasse énorme, grandiose, quoique plus impressionnante vue du dehors que de l'intérieur. Assis sur un banc dans le parc, où contrairement à mes habitudes je mangeais un sorbet (une horreur chimique au vague goût de citron) j'ai pu observer quelques instants un grimpeur, qu'un chat aux aguets a vainement tenté d'attraper. Chaque fois que j'en vois un, je me dis que je ne maîtriserai probablement jamais l'art subtil de distinguer les deux espèces, le grimpeur des bois et celui des jardins, toutes deux présentes aussi bien dans les bois que dans les jardins, malgré l'appellation. Au retour comme je voulais me baigner, nous nous arrêtâmes à une plage de hasard, qui fut celle de Paçô, dans la commune de Carreço, plage élégante, semée de quelques rochers, et bien aménagée, mais là encore l'eau était si froide que j'eus du mal à y entrer, et ne pus y tenir qu'une à deux minutes, expérience rude mais tonifiante. J'ai remarqué que peu de gens se baignaient, la plupart viennent à la plage pour bronzer au soleil, ce que je ne fais jamais. Je prends bien assez le soleil comme ça, sans le faire exprès, j'ai encore perdu mon joli teint d'ivoire. De retour, le soir, malgré la fatigue, je m'acquittai d'une mission à laquelle je songeais depuis plusieurs jours, m'étant aperçu que cinq pieds de rhododendron, plantés à intervalles dans le trottoir en face de notre logement, ne sont pas arrosés et souffrent du soleil, trois d'entre eux paraissant d'ailleurs moribonds. Je pris un bidon de cinq litres d'eau minérale vide, qui se trouvait dans l'appartement, et fus le remplir cinq fois à la fontaine voisine, pour abreuver les plantes. De ne l'avoir pas fait, je m'en serais voulu.

Mardi 26 juillet 2016. Ce jour-là nous commençâmes par apprendre le nouveau forfait islamiste commis en France, cette fois l'égorgement d'un prêtre dans une église de la banlieue de Rouen. On est atterré par le caractère minable de l'acte, militairement et moralement. Là aussi c'est le nivellement par le bas, ou par la bassesse, l'ubérisation du terrorisme.

Dans l'après-midi nous fîmes une excursion vers le Nord, jusqu'au cap Finisterre (Fisterra en galicien), que je voulais connaître au moins pour la satisfaction d'avoir sous les yeux un lieu que j'avais souvent vu cité dans les textes (entre autres dans le voyage de Mocquet) mais il vaut la visite, pour la beauté du paysage de grandes pentes rocheuses, et le plaisir de se faire rudoyer par le vent (quand on voit ce qui souffle un jour de beau temps, on imagine ce que ça peut donner un jour de tempête). Il y a sur la route quelques curiosités, dont le grenier géant de Carnota, datant du XVIIIe siècle, qui serait le plus grand du pays (plus de trente mètres de long, quand ils n'en font en moyenne que trois ou quatre). Ces greniers à maïs, autrefois construits en granit, maintenant en ciment ou en bois, sont nombreux en Galice, on en voit partout, par endroits il y en a dans tous les jardins, et même les abribus sont conçus à leur image. Nous nous sommes demandé s'ils sont tous utilitaires ou si certains sont seulement décoratifs, mais il est vrai qu'ici le maïs n'est pas cultivé que sur de grandes surfaces comme en France, on en voit souvent aussi dans les jardins de petites plantations d'à peine quelques mètres carrés. Avec ma manie étymologique, je supposais un rapport entre le nom espagnol du grenier, hórreo, et le verbe ahorrar, épargner, mais il semble qu'il n'y en ait pas. Il y a des endroits qui vous font dire qu'il faudrait voyager deux fois, dont la première uniquement pour repérer les lieux où il conviendrait de rester le plus longtemps, comme à Ezaro, moins peut-être pour la cascade géante qui tombe de la montagne, que pour le charme de ce petit fjord sinueux et limpide, flanqué de rochers énormes, et peuplé de quelques barques et maisons multicolores. Faute de quoi on se contente d'y béer un moment d'admiration, mais c'est déjà ça.

Le soir la radio nous apprend de nouveaux détails sur l'attentat du jour. L'un des assassins était sous bracelet électronique. Ainsi se confirme une fois de plus la foutaise énorme de ce dispositif. Il n'y a pourtant pas besoin d'être un génie pour se douter, et moins encore pour constater, qu'aucun bracelet n'empêchera jamais aucun malfaiteur de nuire. Après quoi le premier ministre a encore le culot de nous mettre en garde contre la «surenchère sécuritaire». T'as raison, n'en faisons surtout pas trop.

Mercredi 27 juillet 2016. Ce jour-là, visite inévitable, nous fîmes en bus à Saint-Jacques de Compostelle, dont notre résidence n'était distante que d'une trentaine de kilomètres, et nous passâmes quelques heures à déambuler dans les rues de la vieille ville. Il y a là, comme on imagine, une grande concentration d'édifices religieux, dont beaucoup datent du XVIIIe siècle, ainsi que les grandes tours de la cathédrale. Celle-ci n'est décorée que d'un seul vitrail, représentant naturellement le patron (de l'église et du pays), en pèlerin. Il y avait dans les rues beaucoup de touristes, beaucoup de policiers et pas mal de mendiants. Dès notre arrivée deux jeunes Gitanes vinrent me demander de signer un papier pour aider les sourdes, et elles manifestaient leur infirmité supposée en montrant leurs oreilles avec leurs doigts. Elles comptaient probablement s'attirer autre chose que mon autographe, mais comme je leur fis aussitôt comprendre qu'il ne fallait rien attendre de moi, elles s'éloignèrent en jacassant, ne cachant plus qu'elles n'étaient nullement sourdes. Nous avions la flemme de pratiquer le tourisme culturel appliqué, et nous nous contentâmes de nous promener en examinant au passage les bâtiments et les sculptures que nous découvriions au hasard des rues. J'ai vu aux feux rouges de Santiago un dispositif ingénieux, que je ne connaissais pas, un compteur à rebours indiquant aux passants combien il leur reste de secondes pour traverser. Les magasins ne présentaient que des cartes postales assez moches, et je me suis contenté d'en acheter une presque belle, représentant la façade de la cathédrale.

Jeudi 28 juillet 2016. Ce dernier jour sur place nous ne fîmes rien de spécial, qu'acheter quelques bouteilles et quelques aliments, et nous promener encore un peu dans la ville que nous allions quitter. Un moment nous remontâmes la rive droite de la Traba, en partant du centre-ville. A quelque distance en amont, il y a une zone où la rivière est joliment encombrée de rochers, et tapissée de galets. Au-delà de cette zone les muges du port ne s'aventurent pas. Nous y vîmes une truite, stationnée dans l'eau limpide, et une grenouille verte posée sur de la mousse. De retour au port, nous remarquâmes dans un banc de muges un poisson différent, de belle taille, dans les quarante centimètres, tacheté de points noirs sur un fond de robe beige comme du sable. Au contraire des muges qui sans cesse virevoltent lentement, il se tenait droit et immobile, la gueule tournée vers l'amont. Je regrette de n'avoir aucune idée de ce que c'était. Je pris à Testal un bain très agréable, légèrement moins glacial que les deux précédents. Le soir, revenant dîner de couteaux et de merluza au Baixa-Mar, je demandai au serveur José comment il appelait ces muges, dans la rivière qui passe le long de sa terrasse. Pour ma part je leur connaissais le nom espagnol de lizas. Selon lui c'étaient des múgeles (pluriel de múgel). C'est peut-être là une forme galicienne, pour le synonyme de liza que les dictionnaires de castillan enregistrent comme mújol ou múgil (ce dernier étant identique au nom latin de ces poissons, muġil). Je demandai aussi pourquoi les gens semblaient ne pas faire cas de ces poissons nombreux, et il me répondit que c'étaient les "depuradores (épurateurs) naturelles" du lieu. J'avais déjà entendu dire qu'en effet cette espèce fréquente volontiers les endroits où débouchent les égouts, pour se nourrir. Avant de dormir j'étudiai le chemin du retour sur la carte, qui commençait de se déchirer aux pliures. Voyager c'est aussi ça, c'est abîmer une carte.

Vendredi 29 juillet 2016. Voyage de retour, d'une traite : 940 kilomètres. Au total, aller, retour et trajets sur place, environ 2500 km.
Viaje a Noya.
Circulé con precaución,
Con mi edecán.

Mardi 2 août 2016. Pour éviter les embarras de l'autoroute, je suis rentré à La Croix de nuit, entre samedi et dimanche. Particularités de la saison, ici : avalanche de noix, hélas prématurée, rareté de la prune, absence d'escargots à cause du temps sec, et beaucoup de raisin, mais pas encore mûr. Chaque soir je vais aux bois avant la tombée du jour. Dans la bordure ensoleillée, c'est un déluge de dorure, luxueux à sa façon.

J'ai ouvert en plusieurs endroits le pavé d'Antony Beevor sur *La chute de Berlin*, que je ne lirai pas entier. Cela raconte plus généralement la dernière année de guerre, en Allemagne, avec beaucoup de détails et de témoignages. Au hasard des pages, je suis tombé plusieurs fois sur des anecdotes à propos du viol quasi systématique des femmes allemandes par les «libérateurs» russes. Dans une maternité-orphelinat de province, «Religieuses, jeunes filles, vieilles femmes, femmes enceintes et mères venant juste d'accoucher furent violées sans pitié». Ailleurs, une dame sentant venir le danger tente de s'attirer les bonnes grâces et la protection d'un soldat, pour ne pas être violée par tout le groupe. Une autre se plaint de ne même pas avoir disposé d'eau, pour se nettoyer après l'assaut. Les collabos communistes eux-mêmes sont fort mal payés de leur engagement. «A Wedding, qui avait été un bastion de l'extrême gauche jusqu'en 1933, des habitants ... vinrent trouver les officiers soviétiques devenus responsables de leur secteur, en brandissant les cartes du Parti qu'ils avaient dissimulées durant douze ans. Ils proposèrent leurs femmes et leurs filles pour faire la lessive et la cuisine des vainqueurs, mais selon un prisonnier de guerre français, toutes furent violées le soir même.»

Mercredi 3 août 2016. Dans son angle sud-est, ma maison est prolongée d'un petit bâtiment carré d'environ deux mètres sur deux, que je n'ai jamais bien su désigner. Je ne me rappelle pas si mes grands-parents lui donnaient

un nom particulier. Pour moi ce fut longtemps le «poulailler», parce qu'il y eut au moins une période, peut-être brève, durant laquelle ils y élevaient des poules. J'ai des souvenirs très vagues mais très chaleureux d'y être allé, enfant, fouiller les nids de paille à la recherche d'oeufs. Bien plus tard, mon expérience de promeneur à la campagne m'a conduit à supposer qu'il s'agissait plus sûrement d'une étable à cochon, une soue. Je le nommai dès lors la «cochonnerie», sans être bien sûr que l'appellation soit plus explicite pour mes interlocuteurs (parents, voisins, visiteurs, artisans...). Le maçon qui a réparé cet édicule l'appelait le «toit à cochon», me semble-t-il. Moi-même, depuis que je suis propriétaire, je ne m'en suis servi que pour stocker du fagot, pendant plus de quinze ans. Mais enfin dernièrement, comme j'avais considéré plus d'une fois que ce local insuffisamment ventilé n'était pas bien fait pour cet usage, et comme par ailleurs je cherchais un endroit où ranger un tas de vieilles tuiles, qui encombraient la terrasse voisine, j'ai décidé de débarrasser ce qui restait là de fagot, et de faire de cette dépendance ma «tuilerie». J'ai donc passé quelques jours, au début de l'été, à manipuler et à trier non seulement toutes ces tuiles, mais aussi d'autres qui traînaient dans différents coins du jardin, et que j'ai rassemblées. Je peux maintenant dire que je possède, dans ma tuilerie, une centaine de tuiles modernes, et sept cents et quelques tuiles anciennes. Les modernes comprennent pour un quart des très modernes, crantées, du XXI^e siècle, et pour le reste de simples tuiles bien droites, du XX^e siècle. L'exercice le plus intéressant pour moi a été d'examiner une à une toutes les tuiles anciennes, et de me confronter au mystère de leur histoire. De quand datent-elles, quelles sont les plus vieilles, se peut-il que certaines remontent jusqu'au XVIII^e siècle, je vais continuer de l'ignorer, faute de disposer d'une typologie. Toutes sont de forme plus ou moins irrégulière, parce qu'elles sont de facture artisanale et non industrielle. Je crois savoir maintenant mieux distinguer celles de dessous, les courants, plus plates, et au dos cambré, destinées à reposer sur le plancher du toit par les deux bouts, et celles de dessus, les chapeaux, plus rondes, et au dos bombé, reposant sur les courants par les quatre coins. Pour le reste, leur variété de taille, d'épaisseur et de couleur, demeure à mes yeux une intrigue.

Jeudi 4 août 2016. A notre époque de bons sentiments, où il n'est plus permis de parler de l'Autre qu'en termes positifs, et si possible élogieux, rien n'est plus drôle que de lire un de ces romans du temps où l'on n'était pas si embarrassé, comme les *Fiançailles à Saint-Domingue*, de Heinrich von Kleist (à vrai dire une nouvelle de soixante pages, *Die Verlobung in St Domingo*, 1811, dont l'intrigue se déroule «à l'orée de ce siècle où les Noirs massacraient les Blancs»). Les premières pages surtout sont réjouissantes, où l'auteur présente l'horrible personnage d'un ancien esclave noir, cruel et ingrat, qui, à la faveur de la révolte, n'hésite pas à assassiner son bon maître, alors que celui-ci, en reconnaissance d'un grand service, lui avait auparavant rendu la liberté, et l'avait couvert de bienfaits. Peu de narrateurs s'aventureraient aujourd'hui à mettre en scène un tel protagoniste. Pour le reste, cette histoire romantique, larmoyante et pleine d'invéraisemblances, ne m'a pas fait grande impression. C'est dommage, il y aurait matière à exploiter dans cette situation intéressante, d'un petit groupe de Blancs traversant un pays plongé dans l'anarchie, et risquant de se faire massacrer à tout instant.

Vendredi 5 août 2016. Je m'étais trouvé comme on dit une «idée-cadeau», quelques semaines avant Noël, en apprenant qu'on vendait par correspondance les pamphlets de Céline, et je me suis offert *Les beaux draps*, que je n'avais pas relus depuis fort longtemps. On connaît le sujet, je ne résume pas, c'est la deuxième suite aux *Bagatelles*, en un peu moins volcanique peut-être. Dans ces pages on ne trouve guère de propos conciliant, ou relativisant, du type «Y a des petits juifs bien sympathiques, et des Français des vaches finies»... Au contraire le ressentiment de l'auteur est absolu, pour lui le juif ne peut être qu'un communiste ou un banquier, un Trotsky ou un Rothschild, dans tous les cas un emmerdeur hostile, à qui il

ne pardonne pas «sa haine pour nous, son mépris». Qu'aurait-il pensé d'un juif patriote, comme Eric Zemmour? Pas grand chose, sans doute. En lisant ces diatribes je repensais à Caraco, qui jugeait que les gens comme Céline ou Bloy «nous voient mieux que nous ne nous voyons nous-mêmes, on doit se pencher sur leurs livres, on doit les méditer...» A part cela que remarqué-je au fil des pages? L'emploi du verbe raller, que je tenais jusqu'alors pour une trouvaille ohlienne, pour aller de nouveau, et qui donne au futur je rirai, on rira... Des considérations intéressantes, mi-ironiques mi-sérieuses, sur le «communisme Labiche», c'est à dire le droit à la petite propriété. Cette évocation de la poésie, qu'il se garde bien de nommer, mais définit comme «des choses qui ne s'achètent pas, qu'on fait soi-même avec des ondes»...

Samedi 6 août 2016. Mes lectures au lit.

Ces derniers jours, j'ai passé une après-midi à essayer de reconstituer sur les pages de mon atlas routier européen, que je n'ai pas encore rangé, l'itinéraire du voyage de Montaigne en Italie, en 1580-81. En me servant d'un marqueur fluo rose, j'ai marqué toutes les villes que je pouvais retrouver, en suivant le calendrier du voyage qui se trouve avant le texte, dans l'édition de la Pléiade. Ce n'était pas facile, parce que certaines localités ne figurent pas dans l'atlas, et parce que le trajet est compliqué. Montaigne et ses compagnons se rendent d'abord au Nord-Est de Paris, puis effectuent tout un circuit à travers l'Est de la France, la Suisse, le Sud de l'Allemagne, le Tyrol, avant de descendre jusqu'à Rome. De plus ils font volontiers des excursions et repassent quelquefois dans des villes déjà visitées. Voilà quelque temps je me suis plongé dans la lecture de ce récit de voyage pas très long, dans les deux cents pages, mais c'est une lecture récréative qui me prendra des semaines, si j'arrive au bout. Il me semblait l'avoir déjà lu, et j'en avais si bien perdu tout souvenir que j'en doutais, mais j'ai retrouvé des phrases soulignées, preuve que j'étais déjà passé par là. J'en suis encore dans la partie rédigée par le secrétaire de Montaigne, qui ne prend lui-même la plume qu'à un certain moment. Ce n'est pas folichon, mais c'est une honnête curiosité. J'aime beaucoup les noms très évidents, très datés, des établissements où les voyageurs font halte : Au Brochet, A la Couronne, A l'Etoile, Au Tilleul. J'aime bien aussi les comparaisons faites avec des lieux de Guyenne : le Rhin à tel endroit est large «comme notre Garonne devant Blaye», et Kempten est «une ville grande comme Sainte-Foy».

J'ai passé une autre après-midi et une soirée à feuilleter en entier le *Dictionnaire des mots d'origine étrangère*, de Henriette et Gérard Walter, que je connaissais déjà, mais je voulais le passer en revue pour tâcher d'y repérer tous les mots français d'origine tupi, qu'ont relevés ces lexicographes. Ceci pour un projet d'article sur le sujet, auquel je songe depuis longtemps, et pour lequel je dois déjà disposer d'une documentation assez complète. Mais c'est là le genre de vérification pesante, que je n'ai pas le temps ou le courage d'effectuer dans le cours habituel de ma vie laborieuse. Ce dictionnaire est un peu incommode, du fait qu'il est constitué de deux parties essentielles, d'une part un Trésor dans lequel les mots sont commentés et leur origine bien précisée, d'autre part un Complément où les mots sont simplement listés sans explication, et avec une indication d'origine moins précise, en l'occurrence AM pour Langues Amérindiennes, comprenant indistinctement les mots provenant du tupi mais aussi bien de l'esquimo, de l'algonquin, du nahuatl, de l'arawak ou du quechua.

Et aujourd'hui j'ai passé la plus grande partie de la journée au lit, en la délicieuse compagnie d'une ébauche de traduction qui traîne dans mes papiers depuis des années, et dont je reprends connaissance avec le plus grand intérêt. Il s'agit d'une lettre d'une grosse quarantaine de pages, adressée au siège de la Compagnie de Jésus, à Rome, en 1565, par le missionnaire et linguiste José de Anchieta, qui rendait compte de ses activités auprès des Indiens de la côte brésilienne. Dans ce rapport, il raconte la mission dangereuse qu'il a accomplie pour aider les autorités à conclure la paix avec une tribu hostile. Pendant que des chefs indiens

partent négocier avec les chrétiens à Rio de Janeiro, Anchieta et son supérieur Manuel da Nóbrega séjournent comme otages chez les anthropophages, ce qui donne lieu à des scènes hautes en couleur. Mon dossier se compose de deux versions du document très légèrement différentes, que j'avais photocopiées jadis, et d'un cahier de brouillon où j'avais traduit au stylo le premier tiers du texte, que je saisis maintenant sur ordi. J'aimerais beaucoup parvenir à conclure cette traduction, un de ces jours. Mais ce n'est pas demain que j'y travaillerai.

Demain je bosse, j'ai brocante.

Dimanche 7 août 2016. Je ne me doutais pas que j'allais connaître aujourd'hui l'une des pires, peut-être la pire brocante de ma carrière. C'était à Villefollet, où l'on offre gratuitement l'emplacement de cinq mètres, ce qui me convient. J'envisageais de me présenter au moment de l'ouverture officielle, sur les sept heures. Ce fut malheureusement l'heure où j'ouvris l'oeil. Je déjeunai hâtivement, oubliant deux tranches dans le grille-pain, et je m'en fus dès que possible. Hélas le vide-grenier de ce village se tient maintenant dans un stade, qui était à mon arrivée déjà plein comme un oeuf, et fermé. Les organisateurs avaient prévu une solution pour les quelques retardataires, consistant à les parquer au fin fond d'un pré voisin, jusqu'où ne venait quasiment personne. C'était la cata. Le pire fut le moment où, pour animer mon désœuvrement, j'eus la bonne idée d'ouvrir toutes les lames de mon beau couteau Swiss made Victorinox, pour me rappeler à quoi elles ressemblent. Naturellement, j'en profitai pour m'entailler un doigt. Il y a des jours comme ça. Le majeur gauche, bien au bout, là où la plaie se rouvre chaque fois qu'on attrape un objet sans réfléchir. J'avais pour voisins une pittoresque famille de cas sociaux, un couple avec un grand dadais, aimables mais vociférants, et ne se lassant pas d'afficher mille preuves qu'ils n'étaient pas très fins. Il y eut un moment où le jeune homme, qui m'avait témoigné plusieurs fois de sa sympathie, vint me demander si je pouvais lui expliquer comment on joue avec un diabolo. C'est ainsi, pour certains de mes congénères, je dois avoir la tête d'un homme à qui l'on peut poser ce genre de question. Je passai donc là quelques heures, au cours desquelles j'épuisai entièrement la ration de survie que j'avais emportée, consistant en un magnum d'eau de source et un paquet de biscottes. Je ne sais comment, dans ces circonstances extrêmes, je réussis tout de même à arracher la misère de trente-six euros. Le Seigneur veille à nous administrer de temps en temps la petite leçon d'humilité, dont nous avons grand besoin. Je pris la fuite sur les quinze heures. Au retour chez moi, dans un accès de bonne volonté, au lieu de me jeter sur une boîte de conserve froide, j'eus le courage de faire chauffer une casserole de riz, que j'agrémentai d'oeufs mollets, d'une échalote, de raisins secs, et de maquereau au poivre. Je méritais bien ça.

Mardi 9 août 2016. Voltaire aurait affirmé que «L'esprit d'une nation réside toujours dans le petit nombre qui fait travailler le grand, est nourri par lui, et le gouverne.» J'ai copié cette phrase il y a des mois, peut-être plus d'un an, dans un de ces moments où Voltaire devient bizarrement populaire, et je ne sais qu'en faire. Je la considère comme une vérité désagréable, et d'autant plus inconfortable qu'elle est incontestable. On ne voit pas qu'aucun régime révolutionnaire, si républicain, démocratique ou communiste soit-il, ait jamais changé cette donne, ni qu'aucun à venir le puisse, sauf à sombrer dans les rêveries les plus naïves. Il faut s'arranger avec ça.

Mercredi 10 août 2016. A défaut de vraiment l'étudier, j'observe du coin de l'oeil mon penchant cyclothymique, sans espoir d'y changer grand chose. Tantôt l'euphorie, puis les gémissements. Ainsi hier j'ai passé une bonne partie de la journée à accomplir une tâche à laquelle je songeais depuis longtemps, en adressant une publicité pour mon blog à une série de personnes, dont j'avais collecté les e-mails pendant l'année, et à mesure que j'avançais dans la besogne, j'étais de plus en plus convaincu de

l'inutilité de mes efforts. Dans la soirée, comme j'étais passablement déprimé, je tombai par hasard, en feuilletant Facebook, sur la photo de belles oeuvres d'art dont la forme, les couleurs notamment, me faisaient penser à celles d'un sculpteur hérétique de ma connaissance, dont j'admire les oeuvres, et dont je regrette d'autant plus qu'il se soit montré si avare de chaleur, lors de nos rares contacts. Malgré quoi je lui transmis la photo, mais un moment après il me répondit, affirmant que Yes, nice, m'indiquant que lui-même retransmettait l'image, et me remerciant. Cette amabilité improbable m'apportait soudain un tel réconfort, que je me dis que j'avais en effet grand besoin d'aide. Après quoi je cherchai refuge dans les bras de Morphée.

Je me suis réveillé ce matin à l'issue d'un long rêve, qui m'a fait penser à des propos entendus cette année me semble-t-il à la radio, et dont j'ignore l'auteur, affirmant qu'il est illusoire de croire que les rêves peuvent être des sortes d'histoires, mais qu'ils ne sont que des visions instantanées et sans connexion. Je n'arrive pas à admettre cette conception des choses. Il me semble que mon rêve de ce matin, et d'autres dont j'ai le souvenir assez net, sont indiscutablement des séries de scènes, avec un lien logique entre elles, des actes avec leurs conséquences, etc. Par contre je veux bien croire que chacune de ces scènes soit plus brève en réalité qu'elle ne semble dans le souvenir que l'on en garde, et se réduise en effet à une vision fugitive. Et il est vrai aussi que la narration d'un rêve, avec les descriptions qu'elle implique, est nécessairement plus longue, parfois beaucoup plus longue que le rêve lui-même.

Chaque matin Facebook me propose, avec son application On this day, de revisiter, et si je le souhaite de repasser, des choses que j'ai publiées le même jour dans les années passées. Une utilité inattendue de ce service est qu'il m'a permis, en revoyant des liens vers mon blog, de retrouver les dates auxquelles j'avais changé de titre. Il semble que j'avais rebaptisé mon *Journal documentaire* «*Le Nouvel Obscurantiste*» pendant quelques années jusqu'en 2010, et «*L'Ennemi du Peuple*» vers 2011. Ces titres provocants ne manquaient pas d'allure, malgré quoi j'ai finalement préféré revenir à la formule plus sobre de «*Journal documentaire*». On ne me demande jamais pourquoi j'ai recouru à cet adjectif pour caractériser ma série de *Lettres documentaires*, puis mon *Journal documentaire* (mon pauvre ami, mais que crois-tu!). C'est tant mieux, car j'aurais sans doute la flemme de donner des explications. Je serais tenté de déclarer que c'est au moins de la documentation sur mon âme, cela suffirait bien.

Samedi 13 août 2016. Mes néomots ces derniers temps : Ouestionie, offriture, dreyfusible. Hier soir j'ai fait de l'art en fumant de la drogue. Neuf collages, dont huit portraits et une scène de genre. En écoutant des oeuvres de Brian Eno sur YouTube, j'ai découvert son saisissant *I dormienti*, de 1999 (39 mn). Je rapporte un peu de bois de mes bois. Il faut marcher en recherchant les arbres secs, tout en regardant par terre pour s'assurer de ne pas mettre le pied sur un serpent. Ni hache, ni machette, les plus utiles sont le banal sécateur de jardin et la petite scie d'élagueur, pour ce que j'ai à faire. Quand j'y pense, elle mieux que lui serait une arme par destination en cas de mauvaise rencontre, homme ou bête. Comme on capte mal ici en voiture je me contente des radios d'Etat, France-Patati, France-Patata. J'aime bien leurs efforts de pluralisme, dans tous ces débats de société réunissant des experts de gauche, d'extrême gauche, de centre gauche, d'ultra-gauche, et des divers gauche, ça nous aide à nous faire une idée. Madame Sauvage va rester en taule, malgré son absorption médiatique. Les journalistes sont furieux que les juges ne suivent pas les jugements des journalistes. Je suis pétrifié à l'idée de repeindre mes murs. J'ai songé, puis renoncé à chercher de l'aide sur AlloVoisins.com, finalement c'est un copain disponible, qui devrait venir officier d'ici une dizaine de jours.

Dimanche 14 août 2016. Tous les hommes sont égaux, mais il y en a qui ont besoin d'encadrement.

Mardi 16 août 2016. N'étant pas particulièrement fan d'art monumental, je ne me suis pas déplacé, en 2003, pour aller voir les onze oeuvres énormes du sculpteur catalan Jaume Plensa, qui furent installées dans Bordeaux de juin à octobre cette année-là. Je ne me souviens pas d'en avoir aperçu d'autre que la seule qui resta ensuite sur place, et que j'aime bien. Il s'agit d'une grande tête féminine en fonte, haute de sept mètres, aux yeux fermés, aux traits vaguement négroïdes ou exoticoïdes, et couleur de rouille. Elle trône joliment près du Grand Théâtre, à la jonction des cours de l'Intendance et du Chapeau Rouge, et s'intitule Sanna, ce qui semble être une abréviation du prénom Susanna. En me renseignant sur l'auteur, je n'ai pas trouvé beaucoup d'oeuvres de lui qui soient à mon goût, et aucune qui me plaise comme celle-ci. Une souscription publique fut lancée à l'époque pour conserver sur place la sculpture, d'une valeur estimée à 4 ou 500 000 euros, mais n'a pas recueilli assez de fonds, après quoi un mécène anonyme aurait avancé en 2014 une somme suffisante pour l'acquérir, et elle devrait rester encore quelques années là où elle est. J'ai entendu de nouveau parler de Jaume Plensa à l'automne dernier en lisant des articles américains à propos d'une statue de lui intitulée Spillover II («Débordement II») installée depuis 2010 au bord du lac Michigan, à Shorewood, localité voisine de Milwaukee, dans le Wisconsin. Elle représente un homme accroupi dont le corps transparent est figuré par un assemblage de lettres de l'alphabet en acier, disposées aléatoirement, et soudées entre elles. Vers le début de novembre 2015, un blogueur et photographe juif du New Jersey, Matt Sweetwood, venu voir sa fille à Milwaukee, visita les environs, où il eut l'occasion de photographier et d'examiner ladite statue. C'est alors qu'il crut distinguer que certaines des lettres n'étaient pas placées au hasard mais formaient des inscriptions «antisémites» : il y a en effet quelque part dans ce corps trois lettres mal alignées qui peuvent former le mot JEW, et autour d'autres encore moins bien alignées dans lesquelles il faudrait lire les énoncés FRY BAD JEW (frire un mauvais juif), DEAD JEW (juif mort) et CHEAP JEW (juif bon marché). Il rapporta ses observations dans son blog, publiant des photos, dont certaines avec les lettres en question colorées artificiellement pour mieux faire ressortir les propos supposés, et exigeant de la commune qu'elle retire la sculpture aux phrases «haineuses». Au passage le blogueur traitait Plensa de lâche (coward) et un de ses lecteurs jugera que le sculpteur est un «antisémite dégénéré». Ces accusations déclenchèrent un scandale. Embarrassés, l'artiste et ses représentants dénoncèrent une interprétation abusive, mais s'empressèrent de retirer la sculpture pour en modifier le lettrage, à leurs frais. Elle fut réinstallée en janvier 2016. Les reproches de Sweetwood me laissent perplexe. D'abord, sa vision des phrases me semble tirée par les cheveux, surtout dans une langue à tendance monosyllabique, où l'on a vite fait de former un mot avec trois lettres mal ajustées. Mais comme ont observé certains, les hallucinés peuvent aussi bien distinguer une apparition de la Vierge Marie dans une tranche de pain grillé. Le caractère peu évident des insinuations se trouve confirmé du fait que la statue était déjà sous les yeux du public depuis cinq ans, sans que nul jusqu'alors ne se soit avisé du prétendu problème. Enfin il serait extravagant que Plensa, dont on pense ce qu'on veut, mais dont toute l'oeuvre se nourrit des thèmes de l'humanisme, de l'universalisme et de la diversité, ait attendu d'être dans la cinquantaine bien engagée pour manifester soudain un antisémitisme que nul n'avait encore remarqué. J'ai l'impression que le haineux des deux n'est pas ce pauvre Jaume mais le triste Matt, haineux et délirant, et que sa crise d'hystérie n'a guère fait progresser la concorde parmi les hommes. Il devrait s'excuser.

Mercredi 17 août 2016. Les inégalités sont des acquis sociaux.

Jeudi 18 août 2016. Il y a ces jours-ci en France une polémique à propos du «burkini», une tenue de bain très couverte, et probablement très inconfortable, dont s'affublent des musulmanes, et dont quelques municipalités veulent interdire le port. Je pense qu'une telle mesure est excessive et inutile,

et qu'il ne faut interdire que les emmitouflages intégraux, qui nuisent à la sécurité publique en empêchant l'identification. Pour le reste, les différents accoutrements, féminins et masculins, qui ne laissent guère de doute quant aux convictions de leurs porteurs, ils relèvent de la liberté individuelle. Tout comme il relève de la liberté des citoyens d'en penser ce qu'ils veulent et de le dire. Mon avis est que certain(e)s, au lieu de suivre la maxime «A Rome, fais comme les Romains», proclament au contraire «Nous sommes venus nous incruste ici uniquement pour les avantages, mais à part ça nous ne pouvons pas vous sentir, vous et vos manières, et nous tenons à vous le faire savoir de toutes les façons possibles».

Vendredi 19 août 2016. Tu m'ennuies, tourterelle, avec ton cri stupide.

Dimanche 21 août 2016. J'ai rêvé que je faisais à quelqu'un cette confidence : «Plus j'ai été de droite, plus j'ai passé de temps à étudier. Et plus j'ai étudié, plus j'ai été de droite. » Cela m'amuse, quoique ce ne soit pas tout à fait vrai : je n'étais pas moins studieux, du temps que j'étais de gauche.

Comme chaque dimanche, j'ai reçu un communiqué au sujet des publications de Renaud Camus, et cette fois-ci j'en ai profité pour lire deux pages gratuites dans son Journal de ce mois. Le 7, il pose cette question judicieuse : «Si les attentats n'ont rien à voir avec l'islam, pourquoi vouloir réformer l'islam (...) ? » Le 10, il présente un programme en 63 points pour l'élection présidentielle de l'an prochain, dont le ton rigoureux mais nuancé me plaît assez dans l'ensemble. Il faudrait que je le relise, pour en juger plus assurément, mais j'ai relevé au passage le point 25, auquel je suis particulièrement sensible : «Il sera créé un droit au silence.»

Je ne suis pas en grande forme. A un rhumatisme, qui me gêne l'épaule gauche par intermittences depuis cet hiver, et à une tendinite, qui m'affecte le coude droit depuis le printemps, se sont ajoutées cet été des douleurs sporadiques dans les reins, probablement consécutives au zèle que j'ai mis à ranger ma collection de pierres, de tuiles, de parpaings et de barres de ciment. J'allais encore assez bien lundi soir lorsque l'ami Talmont, de passage dans la contrée, fit halte pour dîner, et nous avons pu tranquillement discuter de bloguerie, de Belles-Lettres, et de la vie rurale. Le mal a pris un tour brutal à mon réveil, mardi matin sur les six heures. J'avais soudain le dos en si mauvais état, qu'un moment j'ai douté si j'allais seulement être capable de sortir du lit. Les tâches les plus simples, comme d'aller ouvrir mes fenêtres, ou tomber de l'eau, prenaient les proportions de pénibles exploits à l'issue incertaine. Par chance mon aide de camp, qui voulait passer quelques jours à la campagne, devait arriver en fin de matinée. Mais comme il paraissait sans cesse plus évident que sa seule assistance ne suffirait pas à me tirer d'affaire, je fis appel à un médecin, qui accepta de se déplacer, diagnostiqua le lumbago, et me prescrivit des médicaments. Ce n'était pas une petite lumbaguette, car j'avais non seulement la station debout intenable mais également la station assise, de sorte que j'ai passé trois journées complètes, de mardi à jeudi, en station vautrée, cherchant péniblement, parfois au centimètre près, quelle position donner à mon tronc et à mes jambes pour arrêter la douleur, ou seulement pour l'amoinrir. Cela va un peu mieux depuis avant-hier, mais je ne peux pas dire que je caracole. Espérons que le pire est passé.

Jeudi 25 août 2016. J'ai rencontré l'homme idéal, en tout cas celui qui a été capable de venir affronter ma chambre d'amis crasseuse et délabrée, pour lui donner un air non seulement présentable, mais tout à fait agréable. Il a passé quasi trois jours à nettoyer, à retaper, à enduire, à peindre et à repeindre. J'avais imaginé de simplement tout reblanchir, mais pour un coloriste comme Hubert-Isidore, c'est difficile à envisager. Il n'a peint en blanc que le plafond et la moitié Nord des murs, en rose la moitié Sud, et il a réservé un petit bleu grec pour le coffrage de la poutre et le tour de la fenêtre. Ce bleu-blanc-rose m'a convaincu. Dans la foulée, il a aussi refait toute mon entrée, dans laquelle il a associé des pans blancs

et jaunes, un peu comme sur le drapeau du Vatican (un jaune Ensor pour le plafond, un jaune Vélasquez, plus clair, pour la partie du fond et le tour de la porte). C'est un grand progrès. Merci, Hubert, merci.

Samedi 27 août 2016. Il nous manque une thèse qui évaluerait dans quelle mesure, au cours de l'Histoire et jusqu'à présent, la promotion sociale par la coucherie a bénéficié plus souvent aux pauvres femmes opprimées ou aux vilains hommes oppresseurs.

Dimanche 28 août 2016. Quand on n'offre au dessert que deux boules de glace, mon choix est simple : rhum-raisin et rhum-raisin.

Mercredi 31 août 2016. J'ai appris cet été que les noms français des points cardinaux (Nord, Sud, Est, Ouest) proviendraient de l'anglais. Les dictionnaires font remonter les premières traces de cet emprunt au Moyen Age, ce qui ne dit pas quand les quatre mots sont devenus usuels. J'ai remarqué que, dans des documents plus récents, encore même au dix-neuvième siècle, le français utilisait plus volontiers des termes traditionnels, comme Orient ou Levant pour Est, Couchant ou Ponant pour Ouest, et Midi pour Sud, mais je ne vois pas quel a pu être le mot banal pour Nord. Je ne lui trouve comme synonyme que le romain Septentrion, les «sept boeufs», par allusion aux sept étoiles de la Grande Ourse, paraît-il (ce pourrait aussi bien être celles de la Petite Ourse, moins visible mais plus exactement polaire). Belle image, mais le paysan ou le marin médiéval ou antique se servait-il vraiment d'une telle appellation?

Jeudi 1 septembre 2016. La France, pays de veaux. Calfland.

Vendredi 2 septembre 2016. Plusieurs fois dans mes insomnies de cette semaine, vers cinq six heures du matin, j'ai revu Orion paradant au-dessus de l'horizon sud-est. C'est vraiment une des plus belles constellations, et sans doute la plus géométrique. Je me dis que son charme tient aux trois axes formés chacun de trois étoiles équidistantes, un petit axe (Alnitak-Alnilam-Mintaka) et deux grands (Bételgeuse-Alnilam-Rigel, Saiph-Alnilam-Bellatrix) qui semblent se croiser tous trois au même point central (Alnilam, donc). J'ai souvent contemplé Orion, mais la disposition quasiment parfaite de ces sept étoiles ne m'apparaît que maintenant, peut-être parce que j'étais jusqu'à présent influencé par les représentations traditionnelles, qui ne la mettent pas en valeur, préférant au contraire dessiner un tracé périphérique. L'étoile cruciale, Alnilam, est l'épsilon d'Orion, soit l'étoile de cinquième magnitude apparente dans la constellation. En me renseignant à son sujet, je lis qu'on l'estime entre 275.000 et 537.000 fois plus lumineuse que le soleil. L'astronomie, c'est aussi le vertige des chiffres.

Lundi 5 septembre 2016. Un ancien architecte en chef de la ville de Bordeaux, Jacques d'Welles (1883-1970), aujourd'hui bien oublié de la mémoire médiatique (la mémé), a écrit quelques livres, dont une évocation de *Monsieur le marquis de Tourny, intendant de Guyenne à Bordeaux, et son époque, 1743-1757* (Imprimerie Bière, 1963), que j'étais curieux de lire. Comme la seule bibliothèque universitaire du pays à en posséder un exemplaire était celle de Nantes, j'ai demandé à celle de Bordeaux si elle pourrait envisager d'en acquérir un autre, et elle a bien voulu accepter ma suggestion. J'ai donc pris connaissance de ce mince volume, qui n'est pas un ouvrage de recherche historique, mais de vulgarisation élégante, peu critique mais bien renseignée. Il est plutôt bref, à peine une centaine de pages de texte, comparé aux plus de mille pages de l'une de ses sources, le *Tourny* que Michel L'Héritier avait publié en 1920. L'intendant Tourny était normand, d'une famille prospère, semble-t-il arrivée à la noblesse par l'argent, ce qui n'est pas forcément sans mérite. Ce gestionnaire énergique n'a passé que quatorze ans à Bordeaux, mais a transformé la ville et l'a ouverte vers l'extérieur en abattant les vieilles murailles devenues inutiles, qui l'enserraient. On lui doit entre autres la belle esplanade

portant son nom (les allées de Tourny), qui de son temps n'était bordée de maisons que d'un côté, j'aurais aimé voir ça, et la création du Jardin public. Finalement ce sont des détails secondaires qui m'ont le plus touché dans ce livre, concernant par exemple l'excellence de la formation de l'intendant et son habileté d'administrateur, ou encore sa postérité sans grand éclat par rapport au sien. Son unique fille alla se perdre dans un couvent où elle mourut avant lui. Des trois fils l'aîné, lui succédant à Bordeaux, était un dévot qui mourut la même année que son père, des mauvais traitements que lui-même s'infligeait. Un autre, abbé de cour immoral, fut embastillé. Le troisième s'en tira mieux, maréchal sans enfant, préférant la vie pastorale aux champs de bataille. Je trouve à ce livre un parfum léger des années 60, peut-être à cause du ton enjoué de l'auteur, ou de la sage typographie de la couverture, imprimée en rouge et noir sur fond blanc.

Mercredi 7 septembre 2016. Les militants de Droit au Parasitisme et ceux de Parasites Sans Frontières organisent un défilé unitaire et festif de la Parasite Pride.

Jeudi 8 septembre 2016. Reste-t-il une vie en dehors d'internet?

Vendredi 9 septembre 2016. Les amis de nos ennemis ne sont pas forcément nos ennemis. C'est ce que je me dis chaque fois que je pense à... Oh, il y aurait le choix...

Samedi 10 septembre 2016. Hier en fin de matinée je me suis retrouvé avec mon aide de camp au sud-est de l'île de Ré, dans des circonstances assez favorables : plage quasi déserte, grand beau temps, marée haute, mer étale, eau pas trop froide. Et quand nous fûmes saoulés de barboter, nous allâmes prospecter les endroits où le sable est jonché de coquilles et de petits galets. J'y ai retrouvé une sorte d'objet que j'aime bien : le bout de verre poli par l'érosion et qui garde sa transparence magique, sans la menace du tranchant.

Dimanche 11 septembre 2016. Chaque été, depuis la fin du siècle dernier, je capture au moins cent, parfois deux ou trois cents escargots, que mon aide de camp cuisine à l'automne. Une seule fois, il y a quatre ans, n'en ayant pris que trois ou quatre dizaines à cause de la sécheresse, je les avais relâchés. Cette année 2016 fut la pire de toutes : à la fin du mois d'août, je n'avais en tout et pour tout que sept prisonniers. Naturellement, je les ai graciés, en ôtant la grille de leur geôle. De passage à la Croix ce week-end, quinze jours après la Libération, je constate sans surprise qu'aucun d'eux n'a encore bougé. Leur petite âme n'a sans doute même pas idée qu'ils ont été retenus captifs pendant des semaines.

Lundi 12 septembre 2016. La revue barcelonaise *Los cuadernos de la Gaya Ciencia* avait publié, dans son numéro III, en mars 1976, sous le titre «El escepticismo y la sabiduría», deux articles de Cioran, consacrés l'un au scepticisme, l'autre à la sagesse (p 33-40). L'éditeur précisait que ces deux textes avaient été rédigés par l'auteur à l'intention d'un dictionnaire philosophique, qui finalement n'avait jamais vu le jour, et que les deux articles restaient inédits en français. Je viens de vérifier qu'ils ne figurent pas dans les deux copieuses éditions des *Oeuvres* de Cioran, parues chez Gallimard en Quarto et en Pléiade. Je signale cette curiosité aux connaisseurs, qui savent peut-être si les deux textes sont lisibles ailleurs. J'illustre cette note d'une photo peut-être inédite, montrant Louis Nucéra et Emil Cioran dans une rue (quelqu'un la reconnaît-il?) de Saint-Germain des Prés à la fin des années 70. Elle m'avait été offerte par le regretté Michel Ohl, qui lui-même devait la tenir de Louis ou de sa veuve, je suppose. (PS. Voir la solution au 27 novembre)

Mardi 13 septembre 2016. Je ne saurais dire depuis combien de temps je n'ai pas regardé un film. Trois, quatre, cinq mois? Cela ne me manque pas. Mon

goût du suspense est largement comblé par le feuilleton de l'élection américaine.

Mercredi 14 septembre 2016. Les trucs qui passent aussi bien chez les facebookers de gauche et de droite : nécrologies de vedettes de la chanson et du cinéma, photos vintage d'Indiens d'Amérique, vidéos ethniques musicales...

Jeudi 15 septembre 2016. Il y a de cela quelques nuits j'ai fait un rêve, dont dès le lendemain j'avais tout oublié sauf ce détail, que j'y avais vu inscrit le mot «sly». Par la suite j'ai appris que c'était l'adjectif anglais pour «sournois», ce qui était une révélation bien chétive.

Vendredi 16 septembre 2016. Je feuillette un énorme *Dictionnaire critique (!) du marxisme*, paru aux Presses Universitaires de France au milieu des années 80. Le pavé monumental, refondu et augmenté, 1240 pages, relié toile. On aurait pu le croire bien renseigné, et pourtant, entre Gliederung et Gramscisme : rien.

Dimanche 18 septembre 2016. Lettre documentaire 502.

25 CHOSES QUE JE N'AIME PAS.

Je n'aime pas qu'on me prenne mon manteau quand j'arrive.

Je n'aime pas qu'on m'aide à passer mon manteau quand je repars.

Je n'aime pas tellement les couleurs autres que le blanc ou le noir, pour les voitures.

Je n'aime pas qu'on laisse traîner par terre la laisse d'un chien.

Je n'aime pas les livres en deux volumes.

Je n'aime pas non plus les livres trop gros.

Je n'aime pas les préfaces intitulées «En guise de préface».

Je n'aime pas les crayons à papier qui écrivent gris clair.

Je n'aime pas l'expression absurde «pour ne pas le nommer».

Je n'aime pas les guillemets de forme autre qu'en chevrons.

Je n'aime pas les gloussements infatigables des tourterelles.

Je n'aime pas le Messie de Haendel, trop bruyant à mon goût.

Je n'aime pas non plus le Sacre du printemps, pour les mêmes raisons.

Je n'ai jamais aimé aucune chanson de Bowie.

Je n'aime pas les fours à micro-ondes.

Je n'ai jamais aimé lire aux chiottes. Quand j'y suis, j'ai autre chose à faire, et en général ça ne traîne pas.

Je n'aime pas les muralistes mexicains, prétentieux et grandiloquents, surtout l'horrible Siqueiros, Rivera étant le moins pire.

Je n'aime pas me coucher dans l'herbe, ou seulement m'y asseoir.

Je n'aime pas que dans les guides d'histoire naturelle l'index des noms latins et celui des noms communs soient séparés et non fondus en un seul.

Je n'aime pas écouter la radio le samedi soir.

Je n'aime pas me servir d'un parapluie.

Je n'aime pas boire au robinet.

Je n'aime pas les bruits de mastication.

Je n'aime pas pisser dans le jardin.

Je n'aime pas être obligé de mouiller mes doigts pour tourner une page.

Mardi 20 septembre 2016. Il y a ce geste horrible de brandir le majeur, que je vois de plus en plus souvent pratiqué, comme s'il gagnait en popularité, ce qui n'aurait rien d'étonnant, tant il a tout pour plaire : haineux, injurieux, ordurier, obscène. A ce que j'en aperçois sur le net, cette édition de poche du bras d'honneur semble prise surtout à gauche, mais elle doit bien avoir aussi des adeptes en face, il y a des finauds de tous bords. Le plus épouvantable est peut-être moins la gravité du geste lui-même, physiquement inoffensif, que ce qu'il révèle de l'auteur. Cela proclame en somme Oui, je suis con comme une bûche, laid comme un pou et bas comme un trou du cul, mais en plus j'en suis fier et je l'affiche. On sait au moins à quoi s'en tenir.

Mercredi 21 septembre 2016. Une amie hispanophone, que je n'avais pas vue depuis des mois, passe donner des nouvelles. Elle parle bien français mais garde une pointe d'accent. Elle entend s'inscrire à une nouvelle formation en «langues bibantes» et sans tarder, car dans quelques jours il sera trop tard. «Il faut que je fasse bite», explique-t-elle.

Vendredi 23 septembre 2016. D'avoir vérifié quelque chose dans les écrits de Cioran, l'autre jour, m'a donné un peu envie de le lire. Pour ce faire, je me demande si j'opterais pour acquérir ses *Oeuvres* dans la collection Quarto ou dans celle de la Pléiade, toutes deux consultées dans des biblis publiques. Les deux comprennent la totalité des livres que Cioran a écrits en français. La Pléiade leur adjoint quelques Appendices, dont j'ignore l'intérêt (je n'y ai pas regardé). Le Quarto comporte, outre les livres français, la traduction des cinq premiers de l'auteur, d'abord écrits en roumain, mais ceux-ci ne m'inspirent pas car en les parcourant, je les ai trouvés au mieux lugubres, au pire incompréhensibles. Le Quarto donne aussi des cahiers de photos, plus ou moins intéressantes (le côté dandy poseur ne m'attire pas beaucoup) et, en fin de volume, un Glossaire de quarante pages, constitué de citations extraites d'entretiens et de lettres, et présentées dans l'ordre alphabétique des sujets abordés. J'ai bien aimé les propos daviliens que l'on y trouve par exemple à l'entrée Fragment, qu'Emil définit comme le «seul genre compatible avec mes humeurs ... Un ouvrage de longue haleine, soumis aux exigences d'une construction, faussé par l'obsession de la continuité, est trop cohérent pour être vrai.» Je partage aussi le goût exprimé à l'entrée Mémorialistes par celui qui se dit «incapable de lire des romans ... Je lis de préférence des Journaux intimes, des Mémoires, des Lettres ... n'importe quels Souvenirs m'attirent, un écrivain quelconque a souvent une vie plus captivante qu'un génie.» Il y a là de quoi entamer les négociations.

Samedi 24 septembre 2016. J'ai une très belle maison aztèque, vraiment futuriste, séduisante, mystérieuse.

Lundi 26 septembre 2016. Comme on me pose des questions sur ma santé mentale, je précise que ma note d'avant-hier ("sport cérébral") était juste un exercice consistant à essayer de composer une phrase avec des mots dont chacun compte une lettre de plus que le précédent. (PS. Damien de Sable m'apprend que C'est ce que l'Oulipo appelle une phrase boule de neige).

Mardi 27 septembre 2016. Il y a dans l'athéisme un fort courant, qui a vite fait d'emporter les âmes dans l'imbécillité, si l'on n'y prend garde. C'est le gros écueil.

Jeudi 29 septembre 2016. Haïku ovale.
Les oeufs bon marché
se vendent moins d'un doublon
la demi-douzaine.

Vendredi 30 septembre 2016. Les doigts d'eau.
Les fleuves de France
Chacun dans sa direction
Les doigts de la main.
Si le pouce était la Garonne,
La Loire serait l'index,
Le majeur serait la Seine,
Et le Rhône l'annulaire,
Et le petit doigt le Rhin.

Samedi 1 octobre 2016. Parmi les mots trop simples, que l'éloquence contemporaine se sent obligée de remplacer par des périphrases, je note que l'on ne parle plus des «pauvres», mais des «plus démunis». «Les plus démunis» est une des formules gnangnan les plus prisées par les plus démunis en talent oratoire.

Dimanche 2 octobre 2016. Finalement, il ne m'aura fallu qu'environ deux mois pour venir à bout des 228 pages que couvre le *Journal de voyage* de Montaigne en Italie, par la Suisse et l'Allemagne, dans l'édition de la Pléiade (j'en ai dit un mot le 6 août), dans mes rares moments de loisir, pendant lesquels je fréquentais aussi d'autres livres. Ce Journal comprend deux parties, dont la première (104 pages, soit près de la moitié de l'ensemble) a été rédigée, ou seulement écrite sous la dictée, par un secrétaire, dont j'ignore quel était le degré d'autonomie. On y parle de Montaigne à la troisième personne. Vient ensuite une seconde partie, écrite par Montaigne lui-même. Au début, il donne une explication incomplète : «Ayant donné congé à celui de mes gens qui conduisait cette belle besogne, et la voyant si avancée, quelque incommodité que ce me soit, il faut que je la continue moi-même.» Cela ne dit ni qui était la personne, ni le motif du congé, peut-être demandé par le scribe lui-même, pour quelque raison. (PS. I Krapo dit avoir lu un livre, dans lequel l'ambassadeur de France à Venise part avec le secrétaire de Montaigne, dont il est tombé amoureux). Cette seconde partie peut à son tour être divisée en trois : Montaigne en écrit d'abord une petite moitié (53 p) en français, puis une grosse moitié (65 p) en italien (un italien à sa façon, car de son propre aveu il ne connaissait pas bien la langue), et enfin, la frontière étant repassée, il revient au français dans les six dernières pages. La partie écrite en italien est la plus fluide, la plus facile à lire aujourd'hui, car dans cette édition elle est traduite en un français très semblable à la langue actuelle, même si le traducteur lui a donné un air d'époque, par exemple en terminant les imparfaits en oi.

J'ai remarqué, au moment où les voyageurs passent à Munich, une curieuse réflexion à propos des «plus belles écuries que j'aie jamais vues en France ni Italie», Italie où ils ne sont pas encore arrivés. Est-ce à dire que le texte a été repris par la suite, ou s'agit-il d'une réflexion personnelle du secrétaire, qui aurait déjà visité ce pays ?

La lecture achevée, je maintiens ma première impression d'un texte pas passionnant, mais d'une honnête curiosité. Montaigne ne destinait pas à la publication ce journal, qui à bien des égards semble en effet n'être qu'un aide-mémoire personnel, où sont consignés des détails sur sa santé (ses urines, ses ventosités) et sur les établissements de bain où il est passé. Une des principales motivations du voyage, outre de voir du pays, était de prendre les eaux partout où c'était possible, pour essayer de soigner ses coliques néphrétiques. Plusieurs fois il m'a fait penser à mon père, qui a souffert du même mal, quoique moins gravement. A part ça les deux hommes n'avaient guère de points communs, hors la coïncidence de dates, car ils étaient tous deux nés en l'an 33, à quatre siècles de distance. Mais en 81 l'un s'éteignait, quand l'autre avait encore l'énergie de se promener dans Rome.

Dans le trajet à cheval entre deux étapes, Montaigne ne manque pas de décrire le paysage traversé, ni d'indiquer si lui et ses compagnons suivent un cours d'eau, et sur quelle rive. Il signale régulièrement les endroits où ils franchissent les rivières, sans doute parce qu'à cette époque un pont était encore une aubaine, alors qu'aujourd'hui c'est un objet banal. Il ne dit jamais «à droite», ou «à gauche», mais toujours «à main droite», ou «à main gauche». Il me semble avoir entendu cela en Dordogne, plus souvent qu'en Charente.

J'ai essayé de noter les noms des auberges où les voyageurs se sont arrêtés, qui me plaisent par leur simplicité : au Brochet, à la Couronne, à l'Etoile, au Tilleul, à la Rose, à la Rose encore, à l'Ange, à la Couronne encore, à l'Ours, au Vase d'Or, au Faucon. J'aimerais voir leurs enseignes. Je me suis aussi amusé à relever les comparaisons entre les villes et autres lieux de l'étranger, avec ceux de France, du Sud-Ouest en particulier. Comme cela forme une belle page, j'en ferai à part une *Lettre documentaire* (n° 503).

Montaigne quitte avec regret l'Allemagne, et semble l'avoir préférée à l'Italie, à laquelle toutefois il a trouvé du charme, et où il serait

resté plus longtemps, s'il n'avait été rappelé en France, car c'est pendant son séjour qu'il a appris son élection à la mairie de Bordeaux.

Quand il dit que Trante (Trente, p 1173) est une «ville un peu plus grande que Aagen», l'éditeur indique en note qu'Aagen serait Auer (aujourd'hui Ora), mais je pense qu'il s'agit plus simplement d'Agen.

Il voit au moins deux fois chez les Italiens des «arbres rangés par ordre où pendent leurs vignes» (1188), des «arbres bien rangés, et ces arbres couverts et rattachés de vigne de l'un à l'autre» (1262). J'avais entendu dire que les Romains faisaient ainsi monter leur vigne aux arbres, mais je ne sais pas si cela présente une commodité particulière, ou si c'est tout simplement parce qu'on ne disposait pas encore de fil de fer. J'aimerais aussi savoir s'il y avait pour cela une espèce d'arbre préférée, mais Montaigne n'en dit rien.

Dans un parc, il voit «une très belle et grande volière», où sont de «petits oiseaux, comme chardonnerets, qui ont à la queue deux longues plumes» (1194). Peut-il s'agir de Mésanges à longue queue? Ou alors une espèce exotique.

J'ai été surpris que quelques scènes horribles (des exécutions publiques, 1210-1211, une circoncision chez les Juifs, 1214-1216) soient décrites sur un ton neutre, sans indignation exprimée, ni aucun commentaire. Je me suis demandé si c'était par indifférence, ou par prudence.

Il ne plaisante pas souvent, mais se moque de lui-même quand il constate, sur un manuscrit de saint Thomas d'Aquin, que celui-ci «écrivait mal, une petite lettre pire que la mienne» (1222).

Il y a un fâcheux incident, un jour où il gifle son voiturier. Il ne dit pas pourquoi il a fait ça, mais signale que c'est «un grand excès selon l'usage du pays» (1246), laissant entendre que ce n'en était pas un pour lui. Voilà qui donne à notre humaniste un air plus sombre qu'on ne se le représente d'ordinaire.

Au sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, il fait accrocher un tableau figurant son portrait, selon la coutume, et il y en a déjà tant d'autres, qu'il a du mal à trouver une place pour le sien (1248). On aimerait le voir, plus d'un curieux a dû rechercher s'il y était encore.

J'hésite à comprendre ce qu'il veut dire, quand il indique qu'au Bain della Villa, il y a certaine eau que l'on peut boire au lit, avec pour recommandation de se «tenir l'estomac et les pieds chauds, et ne se branler» (1268).

Il semble apprécier une certaine égalité de condition, qu'il observe dans les campagnes italiennes. «Ici les paysans et leurs femmes sont habillés comme les gentilshommes», note-t-il un jour (1275), et un peu plus loin : «On ne voit pas chez les nations libres la même distinction de rangs, de personnes, que chez les autres peuples. Ici les plus petits ont je ne sais quoi de seigneurial à leur manière» (1289).

A l'occasion il participe à des bals, et en donne lui-même un ou deux. Et il ne manque pas de remarquer la beauté des femmes, ou leur laideur, ni de visiter les quartiers de Rome où des courtisanes se tiennent à leur fenêtre, ou dans la rue. Il y en a qui n'ont pas dû prendre la poussière.

A Pise, il entend parler des cultures différentes : «Le 22, au point du jour, trois corsaires turcs abordèrent au rivage voisin, et emmenèrent prisonniers quinze ou vingt pêcheurs et pauvres bergers» (1303).

Il ne peut pas se plaindre de l'accueil des Italiens, chez qui il a été en général «agréablement logé» (1306). «Je dormais, j'étudiais quand je voulais.» Heureux homme, que ne puis-je en dire autant.

J'ai noté quelques curiosités du langage de Montaigne, sans toujours être sûr de ce qui tient au parler de l'époque, ou de ce qui est plus proprement montaigneux. Il dit labouré, au sens d'ouvragé, parlant d'un objet artisanal. Il écrit abres, pour arbres. Lisible. Oriunde, pour originaire, ce qui rappelle l'oriundo espagnol ou italien. Il appelle la région de Plaisance (Piacenza) le Plaisantin. Il dit le dernier octobre, là où nous dirions le dernier jour d'octobre, même si nous disons aussi simplement le premier octobre.

Je conclurai ces notes en citant une des phrases que j'ai le mieux aimé, écrite dans un endroit où il était bien installé : «De ma chambre j'avais toute la nuit bien doucement le bruit de cette rivière» (1264).

Mercredi 5 octobre 2016. J'ai appris la mort subite, ces jours derniers, de Jacques Noël, qui tenait à Paris la librairie Un Regard moderne. C'était depuis des décennies la Mecque des fanzineux de toute sorte, notamment des graphistes «underground». Je n'ai pas bien connu l'homme ni son local. J'y suis allé au moins une fois, peut-être deux, il y a très longtemps. Il achetait les livrettes ferme, au lieu de les prendre seulement en dépôt, ce qui était un grand avantage. Je lui en ai vendu encore quelquefois par l'intermédiaire de copains qui passaient là-bas, ou par correspondance. Mon dernier souvenir date encore du siècle dernier, je crois. On m'a rapporté que quelqu'un lui avait présenté de mes nouveautés, et il en aurait dit que ce genre de publication serait recherché dans cinquante ans. Cette réflexion invérifiable m'avait à la fois flatté et démoralisé. (PS. D Baudouin précise que "c'était la *Correspondance passive*. Il avait dit aussi que c'était bien qu'il y ait encore des gens comme toi".) Là s'arrêtent mes souvenirs de ce personnage estimable. Paix à son âme.

Vendredi 7 octobre 2016. J'ai l'impression que de plus en plus de bibliothécaires ont tendance maintenant à considérer le livre en papier comme un ennemi qu'il convient de traiter sans ménagement, et dont il faut se débarrasser dès que possible et sous tous les prétextes. Surtout s'il ne s'agit pas d'un bon livre, c'est à dire d'un livre tout neuf, avec une jolie couverture en couleurs.

Dimanche 9 octobre 2016. A La Croix, week-end riche en non-événements.

La transition climatique est rude. Arrivant du Bordelais en polo, j'ai trouvé ici une température à pull et à casquette. Il faisait 16 dans la maison, j'ai tout de suite affoué. C'est l'automne, pardi.

Décidément peu de fruits cette année. J'ai tout juste ramassé une demi-dizaine de pommes mangeables, et autant de noix.

Les branches de figuier dépassant de chez mes voisins anglais donnent essentiellement des figues pas encore mûres, et d'autres déjà pourries, tombées par terre. Ils sont absents, et du coup la chatte Minnie, soumise à l'économie de guerre, a les crocs qui rayent le plancher. She's got the fangs scratching the floor. J'assure l'intendance.

J'ai reçu un choc en trouvant dans le courrier, pour la première fois, un prospectus de la commune m'invitant : au Repas Annuel du Troisième Age. Voilà ce que c'est que d'arriver à soixante ans. La date du repas est passée, c'était la semaine dernière, mais je n'y serais pas allé, je trouve ça déprimant. Et au désagrément de se voir ainsi rappeler qu'on ne rajeunit pas, s'ajoute l'impression de fliquage. Pourquoi et comment le conseil municipal sait-il si bien mon âge?

Comme j'avais besoin de timbres à 70 centimes, j'ai voulu racheter de ces belles images de coqs, que j'avais trouvées il y a quelques mois. Mais c'est fini, il n'y en a plus. Le guichetier m'a montré les deux séries en vente actuellement, des horreurs plus dans l'esthétique habituelle de la Poste. «Celles-là, elles sont pas mal...» Euh, eh bien, merci, mais je vais plutôt me contenter des petites vignettes normales à l'effigie de la République.

Au marché, un type charriait l'écailler en lui disant que ses moules n'étaient pas écrabées. Le marchand protestait, qu'on ne trouverait pas trois crabes sur cent moules. Pour ma part, je ne vois pas de problème à ce qu'il y ait des «chancs» : si on fait attention, au lieu de bouffer comme un goinfre, on peut très bien repérer les crabes et les mettre à part. Je suis intervenu pour dire que j'aimais bien les donner à la chatte, que ça lui fait des petits fruits de mer, mais ces messieurs m'ont regardé avec des yeux de merlan frit.

A la caisse du Leclerc de Saint-Jean, j'avais devant moi un jeune homme qui transportait une seule marchandise dans son caddie : un énorme bidon de pétrole à chauffage. Au moment de payer, panique, il n'avait pas

assez. Il pensait avoir perdu un billet de dix euros et il est allé voir autour des caisses voisines s'il ne traînait pas par terre. Il avait l'air sincère et me faisait pitié. J'ai demandé combien il lui manquait. 1 euro 90, la belle affaire. J'ai donné la somme à la caissière mais le type était très gêné, il voulait absolument me rembourser. Je lui ai dit que ce n'était rien, qu'il ne se tracasse pas. Mais pendant que je passais moi-même à la caisse, il restait là et téléphonait à sa mère, qui l'attendait dans une voiture sur le parking. Il m'a suivi tout éperdu jusqu'à la sortie du magasin, et là j'ai pris congé plus fermement, en l'assurant qu'il ne me devait rien, puis je suis allé charger mes courses dans ma voiture et je suis parti. Mais je n'étais pas sorti du parking, qu'il m'avait rattrapé, et frappait à la vitre pour me tendre une poignée de monnaie, toute en piécettes de 5 et 10 centimes. Je l'ai prise et je l'ai remercié. Durant cet incident j'ai tout de suite senti que j'avais l'impression de racheter en partie la honte que j'ai toujours eue d'une fois où je me trouvais aux Halles Lagrue, quand j'habitais Bordeaux. A deux ou trois caisses de celle où je passais, j'ai compris qu'un homme, un Arabe me semble-t-il, n'avait pas assez pour payer un paquet de couches pour bébé, et j'aurais voulu le secourir, mais par gêne je me suis abstenu, personne d'autre n'est intervenu, et le gars est parti les mains vides. Je m'en suis toujours voulu, de ce ratage. C'est ce que j'aurais dû expliquer au jeune homme : ne t'en fais pas, petit, je te dois cet argent, tu me permets de m'arranger avec mes chimères, vois-tu, cela n'a pas de prix.

Mardi 11 octobre 2016. On n'est jamais bien certain que ces photos de Haïti dévastée aient été prises juste après ou juste avant le passage du dernier cyclone.

Vendredi 14 octobre 2016. Le terrorisme comme type de guerre, dans lequel les actes de guerre sont systématiquement des crimes de guerre.

Samedi 15 octobre 2016. Quelle chance, quand nos insomnies tombent à des moments, où sortant prendre le frais, nous trouvons le monde immobilisé sous le clair de lune. Cela m'est arrivé deux fois cette semaine. Pas un souffle de vent, pas un bruit, sauf par instants celui d'une automobile passant au loin, ou les cris d'une chouette. Cela doit correspondre à ce qu'un poète de ma connaissance appelait «l'impression du monde suspendu». Il semble tout à coup que le gros doigt de Dieu vient d'appuyer sur Pause.

Dimanche 16 octobre 2016. En relisant mon journal de l'année dernière, je constate que je n'ai rien dit de certain rendez-vous, que j'avais eu le mercredi premier avril. (Et je suppose que c'est sans doute le caractère exceptionnel de ce rendez-vous, qui m'avait incité à publier le lendemain une note amère, quant à la médiocrité de ma vie socio-artistique.) Ce mercredi-là, j'avais rendez-vous rue Sainte-Catherine dans l'atelier de Charlie Devier (merci Charlie) avec une artiste qui m'avait contacté via Margot Sokolowska (merci Margot). Cette artiste-peintre, Joëlle Viaud, menait alors une entreprise d'envergure : elle a rencontré chaque jour de l'année 2015 un artiste différent, avec lequel elle a créé chaque fois une oeuvre en commun, sur un carton entoilé de 40 x 50 cm. Etant pour ma part collagiste et assez incapable de peindre, j'avais proposé à cette dame de réaliser pour l'occasion la version picturale d'un de mes collages, et choisi pour cela un de mes «lettrages» quadrillés, figurant le nom de REM / BRA / NDT. Ce qui fut fait. A vrai dire, si je me rappelle bien, le fond seul a été peint par Joëlle, et j'ai tracé l'inscription avec ses craies. J'ai ensuite oublié cette affaire au long cours, dont je me disais que j'aurais bien des nouvelles quand il le faudrait. Or voilà quelques jours, réalisant que je n'en avais toujours pas, et cherchant à m'en procurer, quelle ne fut pas ma surprise, d'apprendre que l'ensemble des 365 oeuvres avait été exposé dans Bordeaux même, le mois dernier, sans que j'en sois avisé. Pas de chance : on avait oublié de me prévenir. Il y a dans cette déception comme un symbole fatal de ma vie sociale à peu près inexistante. Mais enfin, j'espère qu'il y aura une autre occasion.

Vendredi 21 octobre 2016. Il y a dans Pessac, rue des Résédas, une fresque marxiste chilienne, devant laquelle je passais chaque jour, du temps que j'habitais le quartier de Saige. Elle s'étale sur plusieurs décamètres, et dans son genre elle est assez réussie par endroits, par d'autres plus laborieuse. Ma partie préférée est le beau portrait de Salvador Allende, dans les tons de gris, qui figure tout à gauche. Mais je n'ai jamais bien pigé la citation ésotérique du président, qui se trouve inscrite juste à côté : «Comme le veut l'histoire je paierai de ma vie la loyauté du peuple... L'histoire nous appartient et ce sont les peuples qui la font...» Je comprends tous les mots séparément, mais ainsi mis ensemble, leur sens me paraît incertain.

Dimanche 23 octobre 2016. CHOSES QUI AIDENT A AFFOUER.

Brindilles bien sèches.

Aiguilles de pin que le vent a fait tomber sur la pelouse.

Vieilles pommes de pin bien ouvertes.

Vieilles branchettes de rosier.

Allumettes usées.

Petites boîtes en carton ou en bois, d'allumettes, de fromage, etc.

Boîtes d'oeufs en carton-pâte.

Bobines en carton de papier hygiénique ou absorbant.

Coquilles de noix, de noisettes, de cacahuètes, de pistache.

Bâtonnets de sorbets.

Eclats, lambeaux de bois récupérés en préparant des bûches.

Cure-dents, petites piques alimentaires en bois.

Morceaux d'une vieille souche qui se désagrège.

Certaines oeuvres d'art de petite taille.

Mercredi 26 octobre 2016. Il y a dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire un amusant Catéchisme du jardinier, qui est un dialogue en prose, dans lequel j'ai relevé cet alexandrin de hasard, adressé par le pacha au jardinier grec : «Tu es un raisonneur : tu as donc des principes?» J'ai passé un bon moment à feuilleter ce livre, que je n'ai pas l'intention d'étudier plus en détail, malgré le charme du style. On comprend que pour l'auteur, la philosophie consiste principalement à dire du mal de la religion, et d'abord de la religion chrétienne, mais il est vrai qu'il ne se prive pas non plus d'assaisonner la juive, la mahométane, et les autres. Il leur reproche entre autres choses de susciter le fanatisme, et je veux bien croire qu'il en connaissait de beaux exemples. Mais il lui a manqué de fréquenter nos époques laïques, pour observer que l'athéisme peut tout à fait nourrir un fanatisme pas moins massacrant.

Jeudi 27 octobre 2016. Si des migrants ont foutu le feu à leurs taudis en quittant le bidonville de Calais, c'est, selon la préfète du Pas de Calais, en raison d'une «tradition de la population migrante de détruire leur habitat avant de partir». J'imagine que cette information ethnologique est particulièrement rassurante pour les communes qui vont devoir accueillir les loustics.

Vendredi 28 octobre 2016. Tombant sur une pile de livres démodés, j'ai voulu voir si j'en trouvais à mon goût et j'ai commencé par un recueil de *Contes pervers* de Régine Deforges (1980). A vrai dire l'affaire s'annonçait mal, la quatrième de couverture parlant d'une «sensualité libre et débridée», ce qui n'est jamais bon signe. En outre, dans la préface d'une demi-page, l'auteur s'avoue «conscient(e) des imperfections et des maladresses de l'ouvrage», ce qui n'est pas encourageant. J'ai commencé la première histoire, où une belle femme surendettée s'avère incapable de s'arracher à la fascination du tripot. J'ai souvent ce problème avec les fictions, de très vite constater que je n'ai rien à foutre de ce qui s'y passe, et guère envie d'aller voir plus loin. En l'occurrence j'ai réussi à lire jusqu'à la page 20 (le texte commence à la page 15). Bon, restons-en là et passons à autre chose. Voici un petit livre encore plus mince, *Quand*

tu vas chez les femmes, de Christiane Rochefort (1982). Hou là. (Tu cherches les ennuis, me direz-vous.) L'écriture est incontestablement plus ouvragée, plus artistique que chez Régine, mais l'ambiance pas moins pesante. D'entrée, un type arrive dans une maison spécialisée pour se faire fouetter le cul, avec les injures assorties. Là, j'ai tenu trois pages. Allez, on continuera plus tard d'explorer la pile.

Samedi 29 octobre 2016. Plus bas dans la même pile, deux humoristes. De Pierre Desproges, *Les étrangers sont nuls*, illustré par Edika (1992). C'est un bon titre, appréciable à notre époque de xénomanie fanatique. On sourit quelquefois, à cet humour qui ne dépasse pas le stade de la potacherie. L'auteur était un pionnier de ces professionnels, passés experts dans l'art de manier l'insolence tout en la maintenant dans des limites prudentes. De Wolinski, *Les Pensées* (1981) écrites et illustrées par lui-même. Le titre est abusif, ou ironique, car il n'y a là rien que de très inconsistant. Il me semble avoir déjà trouvé mieux, sous la même plume. Là, je n'ai pas eu la patience de tout lire. Je citerai quand même cette maxime équitaine, quoique discutable : «Les gens de droite ne croient qu'aux conneries qu'on leur a apprises. Les gens de gauche ne croient qu'aux conneries qu'ils ont découvertes.»

Dimanche 30 octobre 2016. Satisfaction de décorner une page, qui peut-être avait été pliée peu après la parution du livre, il y a plus de cent ans.

Mardi 1 novembre 2016. Mes néomots de ces derniers temps : historsion, sabotte, Hamletty.

Mercredi 2 novembre 2016. Le souvenir m'est revenu subitement d'une chanson que j'entendais dans mon enfance, le *Pilou Pilou hé* de Gilbert Bécaud (1959). Je n'avais pas réécouté, je n'avais pas seulement repensé depuis des décennies, je crois, à cette oeuvre assurément démodée. Je ne m'en rappelais que les premières lignes : Pilou, Pilou, Pilou hé / Moi j'attends le jour où j'irai / Au pays qu'a un joli nom... J'apprends maintenant que le parolier était un certain Louis Amade, haut fonctionnaire de police, comme quoi tout existe. Il y a une sorte de gaité naïve propre à l'époque dans ce rythme jazzy, et dans la simplicité du texte. Je ne sais ce que veut dire Pilou, qui semble être le nom du destinataire. Il est bien que le «joli nom» du pays ne soit pas précisé, qu'il reste dans le flou du non-dit.

Jeudi 3 novembre 2016. En considérant une carte, je me suis avisé de l'étrange ressemblance entre les noms des trois principales villes portuaires de mon département natal, dotés de la même première syllabe : du nord au sud, La Rochelle, Rochefort, Royan. Ce Ro-Ro-Ro me fait penser à la collection de livres de poche allemands "rororo", ainsi nommée par abréviation de la formule Rowohlt Rotations Romane (un germaniste de mes lecteurs saurait-il dire au juste comment traduire cela : Romans imprimés de chez Rowohlt?). Voilà un trait commun inattendu entre la Charente-Maritime et le Schleswig-Holstein. Ca n'est pas très facile à caser dans une conversation, mais qui sait.

Vendredi 4 novembre 2016. Je ne serais pas allé le chercher, mais je suis tombé sur un exemplaire du fameux *Indignez-vous!* de Stéphane Hessel, qui avait fait tant de bruit à sa parution, en 2010. Ce n'est pas vraiment un livre, à peine une livrette : si l'on enlève les pages d'emballage, les notes et la postface, il reste un article de quatorze pages. C'est un petit précis d'humanisme moderne à la portée des écoliers, cette espèce de christianisme laïcisé qui sert aujourd'hui de catéchisme politiquement correct. On y trouve un condensé de platitudes («L'intérêt général doit primer sur l'intérêt particulier» (ceux qui ne sont pas d'accord, levez la main!)) et de prêchi-prêcha socialiste. Il faut nous indigner, explique Stéphane (quelle bonne idée : on n'y aurait jamais pensé!), par exemple du «traitement fait aux immigrés, aux sans-papiers, aux Roms», mais surtout pas des problèmes créés par eux. Il pense que la cause du fascisme a été

que «les possédants, avec leur égoïsme, ont eu terriblement peur de la révolution», mais semble ignorer que les «possédants» n'ont pas été les seuls à avoir peur, ni à déguster la tyrannie abjecte exercée par la nouvelle classe de possédants mise en place par ladite révolution. Son grand maître à penser a été Sartre, le «philosophe» de la liberté, qui a bien mollement mis en pratique sa théorie de l'engagement quand l'occupant nazi était là, et qui a ensuite été un parfait collabo de la terreur communiste. Hessel s'attarde spécialement sur le triste sort des Palestiniens, et c'est une indignation que je partage avec lui, on ne peut pas être en désaccord sur tout. Mais je n'avais pas non plus besoin de lui pour y penser.

Mercredi 9 novembre 2016. Dieu a dû entendre mes prières, et celles de quelques autres, car enfin mon candidat favori est élu président des Etats-Unis d'Amérique, au moment où j'y croyais de moins en moins fermement. J'ai beau savoir que le métier des journalistes consiste principalement à mentir, je m'étais laissé bourrer le mou dernièrement et je finissais par croire à la sondagerie, qui s'est avérée une fois de plus être l'anti-baromètre parfait, annonçant avec assurance l'inverse de ce qui va se produire. J'espère que Donald ne me décevra pas, mais je n'ai pour l'instant aucune raison de douter de lui. En tout cas ce jour d'élection m'apporte déjà la grande satisfaction de voir la tronche démoralisée des journalistes. Il faut dire que cette fois-ci, ils se sont bien plantés. Je me disais l'autre jour que ceux de RTL, que j'écoute assez souvent, ont tous été à 100 % contre Trump, depuis un an et demi que dure la campagne, ce qui n'est pas très équitable, ni déontologique. Eux et le reste de la médiaterie se prennent maintenant un grand coup de réalité dans la gueule, et ça ne leur fait pas de mal...

Vendredi 11 novembre 2016. J'ai entendu des experts expliquer cette imperfection du système électoral américain, que s'agissant d'un suffrage indirect, dans lequel l'électorat général n'élit que de grands électeurs, qui désignent à leur tour le président, il peut se produire une distorsion de la volonté populaire, telle que le gagnant soit élu par la majorité des grands électeurs, tout en étant minoritaire dans les voix de la base. Cela fait penser à ce qui se passe en pire dans les élections législatives françaises, où par le jeu des alliances, un parti minoritaire peut obtenir beaucoup plus de députés qu'un autre parti minoritaire, tout en ayant obtenu beaucoup moins de voix. Voir aussi ce qui arrive quand les «représentants» du peuple adoptent des lois, qui seraient refusées par la majorité du peuple s'il était consulté par référendum. Ces experts estimaient vraisemblable que Donald Trump perde à ce jeu, et que Hillary Clinton remporte la présidence en gagnant une majorité de grands électeurs, mais en étant minoritaire en voix. C'est le contraire qui s'est produit, Trump ayant gagné une confortable majorité de grands électeurs, tout en restant semble-t-il légèrement minoritaire en voix (quelque 0,2 %). Il y a là une petite injustice, dont on peut penser qu'après tout elle compense l'énorme injustice du traitement médiatique, les grands médias ayant pris parti quasi unanimement pour Clinton et contre Trump, ce qui n'était pas équitable. Et ce dernier a eu d'autant plus de mérite à s'imposer dans un contexte aussi déloyal.

Les meetings de Trump vont me manquer. Heureusement qu'on peut se les repasser sur YouTube. Il a certes du bagout dans les entretiens, mais c'est vraiment dans la harangue des foules qu'il sait déployer toute la puissance de l'upper-beaufferie, qui fait son charme. Je me souviens qu'il y avait deux types de meetings, ceux où il commençait calmement puis allait crescendo pour finir en hurlant, et ceux où il était en pleine forme, les meilleurs, où il gueulait du début à la fin. Pour tout avouer j'aime bien aussi la voix nette et autoritaire de sa rivale Hillary, une autre forte personnalité, même si je ne partage pas ses idées.

Samedi 12 novembre 2016. Je feuillette un livre intéressant, que je n'ai pas envie de lire, les *Mythes sur l'origine du feu*, de sir James Frazer

(1854-1941), grand mythomane, si l'on peut ainsi nommer un homme qui a passé sa vie à collecter les mythes. Je vois que l'ouvrage avait été traduit par Michel Drucker (un homonyme, je suppose). Je le feuillette avec la nostalgie de l'époque lointaine où je possédais moi aussi quelques manuels d'anthropologie de cette Petite Bibliothèque Payot. Je ne sais plus quand je les ai donnés, vendus, ou perdus. En parcourant la conclusion, je comprends que Frazer divise l'histoire de l'humanité en trois âges, sous ce rapport : l'âge où les hommes ignoraient l'usage ou même l'existence du feu, celui où ils ont appris à s'en servir, sans savoir le produire, celui enfin où ils ont pu en faire à volonté. La deuxième phase me fascine, celle où l'on ne possédait que du feu de récupération, précieuse oeuvre de la nature, qu'il fallait sans doute conserver et entretenir avec grand soin. A la troisième, tout paraît joué, le progrès banalise la chose, il n'y a plus qu'à inventer la roue, l'écriture et l'ordi. Je lis dans Wiki que Frazer, né roturier, fut anobli en 1914. Je suis sûr qu'il le méritait.

Dimanche 13 novembre 2016. Magie des grandes races, et magie tout autant des menues racelettes intermédiaires et marginales.

Lundi 14 novembre 2016. En continuant d'explorer la pile de vieux livres de poche, j'ai lu presque en entier les *Contes de la Bécasse*, de Maupassant, et pour le dire sommairement, car je n'ai pas envie d'en parler autrement, je les ai trouvés pas mal mais sans plus.

Dans le recueil d'articles *Une planète et quatre ou cinq mondes, réflexions sur l'histoire contemporaine*, d'Octavio Paz, j'ai lu avec intérêt «URSS : l'empire totalitaire», une réflexion anti-communiste d'autant plus appréciable que livrée par un Latino-américain dans le début des années 80. «... l'idéologie officielle, le marxisme-léninisme, s'est transformée en catéchisme que tout le monde récite, mais auquel personne ne croit...»

Les *Entretiens avec Salvador Dali*, d'Alain Bosquet, sont un livre facile et savoureux, pétillant de malice grâce aux incessantes fusées du provocateur catalan. J'en ai recopié une longue page de citations, pour les relire à loisir. Dali se disait aristocrate et monarchiste, mais anarchiste en même temps et, pas avare de contradictions, se proclamait catholique, tout en admettant que Dieu ne lui avait pas accordé la grâce de la foi. «Vous signez-vous parfois? – Très souvent ! Et il m'arrive tout aussi souvent de m'agenouiller et de prier. Je me rends très peu à l'église, parce que je ne suis pas pratiquant. Je ne vais qu'à celle de mon petit village de Cadaquès, et encore, c'est pour donner le bon exemple au peuple...»

Jeudi novembre 2016. Depuis longtemps je ne jette plus les coquilles d'huître, parce que je les garde pour empierrer mes entrées de bois et les ornières des chemins d'accès. J'en tire la double satisfaction de diminuer le volume des ordures que je confie au service de déchetterie (sans doute peu de gens en produisent moins que moi), et d'employer utilement un matériau valable et gratuit. A vrai dire j'utilise maintenant toutes les coquilles qui arrivent sur ma table, que ce soit celles des bigorneaux, des coques, etc, et même les plus friables, comme les moules. J'en suis venu à considérer que ce serait une sorte de péché, de les jeter à la poubelle.

Vendredi 18 novembre 2016. Je feuillette une revue qui traînait sur une table, *Tintamarre*, «journal étudiant bordelais» (bi-mensuel, du 24 octobre). 32 pages A4, bien imprimées sur du bon papier, couverture en couleurs. S'agissant d'un journal gratuit et sans publicité (quoique plusieurs articles soient de toute évidence des publi-reportages pour des restaurants et des magasins des environs) il faut en conclure qu'il est produit avec les deniers publics. Mon goût du silence et de la discrétion ne m'incline pas à trouver attirant un tel titre. Le contenu non plus n'est pas fait pour moi : reportages sur des expositions d'art culturel, interviews de sportifs... Il y a une pleine page consacrée à l'horoscope, ce qui est un indice de crétinisme, et une autre à un commentaire de la

campagne électorale aux USA, où l'on explique bien entendu que Donald Trump est un gros vilain, au contraire de sa sympathique adversaire. Si j'étais sollicité, je proposerais une enquête sur la lutte contre le gaspillage...

Mardi 22 novembre 2016. Samedi dernier nous avons acheté des huîtres, et en les préparant j'ai vu que parmi elles s'étaient égarées une dizaine de moules, trop petites et trop peu nombreuses pour qu'il soit intéressant de les cuisiner. Comme je répugnais à l'idée de jeter ces animaux à la poubelle, et comme nous étions à moins d'un kilomètre du rivage, j'ai pensé que je pourrais prendre un moment pour aller les remettre à la mer, où elles seraient mieux à leur place. Ce fut un bon moment : ciel gris, plage déserte. La marée avait commencé de redescendre, mais l'eau était encore assez près pour que je n'aie pas beaucoup à marcher sur le sable mouillé. Sur l'eau de la baie stationnait une grande armée de bernaches, au cancanement sonore. En lançant ma poignée de moules, j'ai repensé à un vers de Cecilia Meireles, dans son troisième *Nocturne de Hollande*, où parmi une suite d'images figurant le mouvement continu de la vie, elle évoque des escargots marins qui «roulaient dans le lent tourbillon des vagues». J'imaginai les moules tournoyant de même dans les flots, parmi les grains de sable en suspension. Dieu sait ce qu'elles deviendront.

Samedi 26 novembre 2016. Bizarrement cette image des vignots tournoyant dans les vagues m'a poursuivi pendant des jours, et me revenait sans cesse à l'esprit. Elle figure si bien à mes yeux notre propre sort, à nous autres qui certes vivons hors de l'eau, mais ne sommes pas moins ballottés par les flots du destin. Peut-être aussi que ma mélancolie habituelle était aggravée ces derniers temps, du fait que j'avais rendez-vous hier matin pour me faire arracher une dent. La trouille incline à la philosophie. Finalement la chimie du Xanax m'a permis d'affronter et de traverser cette épreuve avec une sérénité dont je ne me croyais pas capable. Mais c'était là une petite affaire, en vérité. En ressortant de chez la jeune praticienne, je me sentais de bonne humeur, sans doute sous l'effet conjugué de l'anesthésie et du soulagement, et j'avais envie de ne rien foutre. Comme nul ne m'attendait, je fus marcher un moment sur le bord de mer, au vieux port. Il pleuvait un peu mais j'étais si bien aise, que cela ne me dérangeait nullement. Je trouvai une de ces boîtes à livres, où l'on peut se servir. Quelqu'un de mauvais goût avait bourré celle-ci de petits romans de chez Harlequin, mais parmi eux j'eus l'aubaine de découvrir la volumineuse biographie de Montaigne, écrite par une certaine Madeleine Lazard (1992). En l'ouvrant, un peu plus tard, je fus directement au chapitre sur le voyage en Italie, où l'on s'avoue comme moi ignorant de l'identité du secrétaire, qui a écrit la première moitié du récit, et des raisons de son congé. Puis je fus me balader un moment dans un supermarché, qui est toujours pour moi un milieu féérique.

Dimanche 27 novembre 2016. J'avais illustré une note sur Emil Cioran, le 12 septembre dernier, avec une photo peut-être inédite, offerte par le regretté Michel Ohl, montrant Louis Nucéra et Cioran à la fin des années 70, dans une rue de Saint-Germain des Prés que j'étais bien incapable d'identifier, ne connaissant guère Paris et n'y allant pratiquement jamais. Or voilà qu'hier un lecteur providentiel, monsieur R, m'a confié cette observation, à propos du bâtiment que l'on voit sur la droite de la photo : «D'après le peu que je connais de l'écriture japonaise, je crois pouvoir dire que la pancarte devant le restaurant se lit Hanafusa ou Hanabusa». Grâce à cet indice, j'ai découvert dans l'annuaire l'existence du restaurant Chez Hanafousa. La page web de l'établissement reproduit des photos, dont une de la devanture, et le doute n'est plus permis : tout coïncide, la triple vitrine, séparée par deux pans de mur, dont l'un devant lequel passe un tuyau. L'inscription en lettres françaises est «Chez Hanafousa, Paris», et la scène se déroule donc passage de la Petite Boucherie, une ruelle perpendiculaire au boulevard Saint-Germain, dont on aperçoit les maisons au fond. Merci R !

Mardi 29 novembre 2016. A l'initiative de l'équipe de recherche Ameriber, et surtout de sa directrice Isabelle Tauzin, je donne à 16 heures une causerie, ouverte à toute personne intéressée, sur mon édition du voyage de Jean Mocquet aux Indes occidentales. Université Bordeaux-Montaigne, bâtiment H, 1er étage, salle H 111.

Vendredi 2 décembre 2016. Il n'y avait pas foule à ma causerie de mardi sur Jean Mocquet. Onze personnes : au moins est-ce un nombre à deux chiffres, ce qui n'est pas si mal, vu mon impopularité générale, et l'attrait incertain de ces innombrables rencontres savantes (l'on me citait l'autre jour, comme pour me consoler d'avance, le cas de la conférencière argentine qui n'a réuni que deux auditeurs, dont la prof invitante). Mais le pire pour moi a été l'impression que je me suis faite : par perfectionnisme ou par lucidité, je ne vois après coup que les défauts de mon exposé. Si bien qu'à l'enthousiasme a succédé la déprime, une fois de plus. Así es la vida, la mienne en tout cas.

Samedi 3 décembre 2016. J'aime bien qu'il se trouve une pièce de monnaie sur mon chemin, y compris une des moindres, et je la ramasse volontiers, sauf en cas de saleté repoussante. La découverte du petit rond métallique m'intéresse moins pour le gain, en général infime, que pour la magie de ce qui ressemble à un signe favorable, une obole du destin. Ainsi mercredi dernier, au moment d'embaucher, il y avait un sou gisant dans la poussière, vers le seuil du bâtiment. Rien d'exceptionnel. Ma surprise fut de tomber sur une pièce identique le soir même, en débauchant, sur le sol du parking. C'était un jour de conjonction.

Lundi 5 décembre 2016. Tercet des îles.

Que se passe-t-il
Là-bas dans les îles
Andaman, Kouriles?

Mardi 6 décembre 2014. Il me faut dire un mot pour corriger la mauvaise impression que j'ai pu donner de mon noyer, dont je déplorais en octobre qu'il n'ait même pas été capable de me fournir une dizaine de noix. C'est qu'il n'avait pas fini de pondre. J'en ai ensuite ramassé une cinquantaine à mon passage de début novembre, et encore une quarantaine ce week-end, où j'étais sur place. Qui plus est j'ai pris cette fois-ci la peine d'ouvrir celles du mois dernier, et la plupart étaient bonnes, j'en ai rempli un pot. Il était bien temps que cet arbre, qui pousse depuis dix-sept ans, se mette enfin à rendre.

En passant à la Poste, j'ai vu que l'on vendait maintenant une assez jolie série de nouveaux timbres pour "lettre verte", figurant cette fois-ci des vitraux.

Samedi 10 décembre 2016.

QUELQUES PRECISIONS SUR JEAN MOCQUET ET SON VOYAGE EN AMERIQUE.

En complément à mon édition du deuxième des six voyages de Jean Mocquet (son voyage de 1604 en Guyane et aux Caraïbes), j'apporterai ici quelques considérations supplémentaires sur l'auteur et la réception de son oeuvre.

Selon le *Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France*, d'Albert Dauzat, le patronyme Mocquet aurait le sens de «moqueur». Mais en parcourant les rares commentaires que son oeuvre a suscités, on retire au contraire l'impression que cet homme a souvent été le moqué, celui que l'on ne prend pas très au sérieux.

En 1913, dans *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Gilbert Chinard consacre six pages (24-29) à Jean Mocquet. Il estime qu'il n'y a pas chez lui de «conclusions morales» (son récit est en effet très factuel) mais «des notations pleines de sincérité, des impressions (...) des gasconnades naïves et des contes à dormir debout». Au chapitre des contes, je vois surtout le passage consacré à ce qu'il croit savoir des Amazones (p 102-103 (Je cite les pages de

l'édition originale de 1617, qui sont également indiquées dans mon édition)). Le terme de gasconnade me paraît excessif et méprisant : Mocquet n'a guère le tempérament d'un fanfaron, c'est un personnage certes dynamique mais qui avoue volontiers ses échecs (on en trouvera plusieurs exemples dans ce deuxième voyage, et plus encore dans le sixième, le voyage raté qui tourne court en Espagne). Cependant Chinard aime bien Mocquet, même s'il le juge avec condescendance : son «oeuvre (est) tout à fait savoureuse et, si les historiens peuvent parfois lui reprocher trop de fantaisie, nous ne nous en plaindrons pas».

En 1958, dans le second volume de sa *Bibliographia brasiliana*, Rubens Borba de Moraes juge abruptement du livre de Mocquet («it is not a serious work») mais reconnaît à l'auteur quelque talent de conteur («he keeps the reader entertained»). Moraes commet une erreur, que l'on retrouvera sous d'autres plumes, en affirmant que le voyage sud-américain de Mocquet est une «exploration to the coast of Maranhão and the Guianas». Cela n'est vrai que pour ce qui est de la Guyane. En effet, s'il est possible, quoique incertain, que le navire ait approché le continent au niveau du delta de l'Amazone (le rivage restant hors de vue, p 77-78), et s'il est probable qu'il a d'abord touché la côte en quelque point de l'actuel territoire de l'Amapá, qui s'étend de l'Amazone à la Guyane (p 80), les deux lieux de séjour attestés correspondent assurément à ce qui est aujourd'hui la Guyane française : d'abord le «pays de Yapoco» (soit l'embouchure de l'Oyapock, fleuve séparant maintenant la Guyane du Brésil), ensuite la «rivière de Cayenne». Mais tout cela n'a rien à voir avec le Maranhão, qui se trouve aussi loin au sud-est de l'embouchure de l'Amazone, que la Guyane au nord-ouest : plus de mille kilomètres séparent l'Oyapock de l'île côtière où se situe São Luís do Maranhão. Pourquoi dès lors parler du Maranhão? Parce que Mocquet lui-même y fait allusion plusieurs fois. Mais il ne doit pas y avoir de confusion : Mocquet ne prétend nullement être allé au «Maragnan», où il n'a en effet jamais mis les pieds. Simplement il en parle parce qu'au moment où il écrit son livre, vers 1615-1616, il sait que le même seigneur de La Ravardière, avec qui il a fait le voyage de 1604, a repéré plus tard, en 1609, la baie de Maragnan, où il a installé en 1612 la colonie de la «France équinoxiale».

La réédition en 1996, par Michel Chandeigne, du quatrième voyage de Jean Mocquet (le *Voyage à Mozambique et Goa*) est accompagnée d'une longue préface de Dejanirah Couto, dont quelques pages sont consacrées au voyage sud-américain (pages 9-12, et notes p 189-193). Madame Couto y commet la même erreur que Moraes, en désignant plusieurs fois l'expédition de 1604 comme un «voyage au Maragnan». Par ailleurs, elle estime que l'on peut voir dans le récit de Mocquet une «référence» à l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, de Jean de Léry, du fait qu'il y aurait «des péripéties que l'on retrouve dans les deux textes», et dont elle donne «deux exemples». Le premier est l'épisode d'une nuit inquiétante passée chez des Indiens anthropophages (chapitre XVIII de Léry, et p 118-119 de Mocquet). Le second concerne le voyage de retour, au cours duquel, à court de vivres, les voyageurs affamés ont la tentation de l'anthropophagie (chapitre XXII de Léry, p 152 de Mocquet). Le mot de plagiat n'est pas prononcé, mais tel est bien le lourd soupçon que ces conjectures font planer sur l'auteur. De deux choses l'une : soit il a réellement vécu ce qu'il raconte, et son récit n'est aucunement la copie d'un récit antérieur, soit il ne l'a pas vécu, et il invente ces épisodes en contrefaisant Léry, ce qui est grave. Qu'en est-il? A vrai dire, s'il est tout à fait plausible que Mocquet ait lu le livre de Léry, paru en 1578 et réédité cinq fois entre cette date et 1611, rien ne prouve non plus qu'il en ait pris connaissance. Quant aux «deux exemples» cités, dont on suppose que ce sont les plus probants parmi d'autres (qui ne sont pas précisés), ils ne sont pas pleinement convaincants. L'emprunt n'est certes pas impossible, mais il n'est pas non plus avéré. N'est-ce pas que les voyageurs ont tout simplement vécu des expériences similaires, ce qui n'aurait d'ailleurs rien d'extraordinaire? Il n'y a en tout cas aucun emprunt textuel direct, et du reste les deux épisodes en question n'ont pas les mêmes proportions chez les deux auteurs : ils occupent plusieurs pages chez Léry, qui ne sait pas faire court, à

peine quelques lignes chez Mocquet, toujours bref. Notons enfin, pour être exact, que les textes ne disent pas tout à fait ce que madame Couto croit y avoir lu. D'une part, ni Léry ni Mocquet ne déclare, au lendemain de leur nuit troublante, réaliser qu'ils avaient été victimes de «cauchemars» (p 192) : ils se sont bel et bien laissés impressionner par un environnement qui n'avait rien de rassurant. D'autre part, les trois jeunes Indiens qui partent en Europe avec Mocquet ne sont nullement «entassés dans la cale» (p 12 & 192), comme des esclaves qu'ils n'étaient pas : tout indique au contraire qu'ils circulaient librement sur le bateau (voir par exemple p 94).

En 2011 a paru le savant ouvrage de Grégoire Holtz, *L'ombre de l'auteur : Pierre Bergeron et l'écriture du voyage au soir de la Renaissance*, où l'on étudie en détail les activités de cet homme de lettres, poète, amateur de voyages et de récits de voyage, historien de la colonisation des Canaries. De par ses relations, Bergeron aurait joué un rôle d'intermédiaire entre des écrivains voyageurs et des imprimeurs-éditeurs, et en outre il aurait servi de nègre littéraire à certains auteurs, dont Pyrard de Laval et Jean Mocquet. Holtz consacre en particulier à Mocquet vingt pages (277-296) de son chapitre VIII. Comme ses prédécesseurs, il fait du deuxième récit un voyage au Maragnan (il affirme même que Mocquet «remonte le Maragnan», p 282, comme s'il s'agissait d'un fleuve). L'étude soulève l'intéressante question de savoir quel rôle a joué exactement Bergeron dans l'élaboration du texte publié par l'apothicaire, auquel est reconnue la qualité de «voyageur infatigablement curieux» (283) : s'agit-il d'une simple révision, d'une mise en forme du matériau produit par Mocquet, ou bien d'une intervention plus substantielle? Tout en admettant que l'on ne peut en juger assurément, puisque l'«état premier du texte ... ne nous est pas parvenu» (284), Holtz est persuadé que Bergeron s'est livré à une «importante manipulation textuelle» (288), en s'amusant à y introduire de multiples emprunts à divers auteurs («le corpus des relations du XVIIe siècle y affleure», 283). S'engouffrant dans la brèche ouverte par Dejanirah Couto, Holtz tient pour certain que les emprunts les «plus flagrants» sont les deux épisodes déjà mentionnés, de la nuit inquiétante et de la tentation anthropophage. Mais alors qu'elle n'y voyait prudemment qu'une «référence», il n'hésite pas à parler de «plagiat» (p 282, 292, 293). L'accusation est grave, d'autant qu'elle n'est fondée que sur de vagues analogies, dont rien ne prouve qu'elles relèvent du démarquage. Monsieur Holtz mentionne en outre trois «autres allusions possibles», du fait que Mocquet comme Léry signale que les Indiens brésiliens rôtaient des lézards (soit des iguanes), qu'il y a dans leur pays des huîtres perlières, et qu'ils dorment dans des hamacs (292). Mais ces trois nouveaux éléments sont encore moins convaincants que les deux précédents : à ce compte-là, il faudrait tenir pour plagiat toute mention d'un aspect de la réalité qui aurait déjà été observé dans une relation antérieure. Curieusement, l'exégète invalide sa thèse du plagiat en insistant sur la célébrité du livre de Léry, «véritable succès de librairie» (293) : car plus un texte est connu, plus on s'expose à être découvert, si l'on se hasarde à le piller. Pour ma part, si ces accusations de plagiat ne me semblent pas prouvées, l'hypothèse d'interventions cavalières de Bergeron dans le texte de Mocquet me paraît intéressante. Elle permettrait d'expliquer certaines bizarreries, comme les soudains accès d'érudition, qui semblent plaqués : ainsi quand le narrateur tout à coup se met à égrener, avec d'ailleurs une exactitude très relative, toute une série de noms de villes du Mexique (p 96) ou de découvreurs de l'Amérique (p 104).

L'intervention possible mais indéterminée d'une seconde plume dans l'élaboration du récit de Jean Mocquet, jette un voile de mystère sur les mérites littéraires d'un texte assez joliment tourné, mais dont on ne sait à qui au juste attribuer le charme. A certains détails, je gagerais pourtant qu'il doit beaucoup à son auteur en titre. Par exemple, la structure narrative : le récit suit globalement un fil chronologique, commençant au départ du voyage et finissant au retour, mais se disperse en digressions, qui obligent le narrateur à commencer plusieurs paragraphes

par des «Pour en revenir à...», et qui semblent caractéristiques de souvenirs rédigés à bâtons rompus. Autre exemple, certaines formules, comme l'emploi judicieux du mot «halle» pour désigner les grandes habitations collectives des Indiens, ne peuvent venir que sous la plume de celui qui a réellement eu sous les yeux ce dont il parle.

Comment juger du contenu du récit de Mocquet? «Le secret d'ennuyer, c'est de vouloir tout dire», estimait Voltaire, et sans doute, si l'on n'a pas le temps de s'ennuyer en lisant notre voyageur, ce n'est pas seulement parce que l'on ressent dans son discours tout l'entrain d'une personnalité alerte, mais aussi parce qu'il a un don de concision. Il en faut, pour narrer en soixante pages un voyage de six mois. L'inconvénient de cette brièveté, c'est qu'il manque des informations. Par exemple, Mocquet ne dit rien des circonstances dans lesquelles le voyage a été préparé, et néglige même de donner le nom du bateau à bord duquel il est parti. Il n'a pas le genre métaphysique, ni encyclopédique : chez lui, point de longues dissertations philosophiques ou religieuses sur l'anthropophagie, le paganisme ou la polygamie des Indiens, peu de descriptions de leurs moeurs et coutumes. Pour lui les Indiens sont moins des types sociologiques ou anthropologiques, que des individus avec lesquels il a des relations bonnes ou mauvaises, tout comme avec ses compagnons européens. Sa contribution documentaire la plus précieuse est peut-être la douzaine de mots qu'il rapporte du vocabulaire des Caribes (p 133, et ailleurs), d'autant plus que jusqu'alors, les relations des voyageurs ayant fréquenté cette partie du monde ne se référaient qu'au parler d'indigènes de langue tupi. On remarquera aussi son évocation d'un sujet peu souvent abordé, celui du destin personnel des rares Indiens venus vivre au moins quelque temps en France, en l'occurrence les tribulations du jeune Yapoco (p 98-100). Je ne saurais reprocher à Mocquet son goût de l'anecdote, qui peut sembler superficiel. Ce que ses souvenirs donnent à voir, comme les *Historiettes* de Tallemant, c'est la vie même de l'époque.

Mercredi 14 décembre 2016. J'aime la lumière basse du soleil en cette saison.

Samedi 17 décembre 2016. Avec le vice-président du Front Populaire Anticommuniste de Guyenne, l'autre jour, nous discutons de l'adage Aide-toi, le ciel t'aidera, qui en termes sociaux peut se traduire par : Opprimés de tous pays, sortez-vous les doigts du cul. Cela ne suffit pas toujours, pensions-nous, il faut voir le contexte.

Vendredi 23 décembre 2016. Peu de sensations me sont aussi agréables, que le soulagement d'être enfin dépassé par un bourrin véloce, qui me collait au cul et n'y arrivait pas.

J'ai passé quelques heures, hier et avant-hier, dans le bois de Cunèges, à lutter contre le désordre de la nature. Même sans espoir de triompher, il faut se battre pour l'honneur. Et je n'étais pas mécontent de revoir le pays, qui me réserve encore des surprises. Cette fois-ci, j'ai découvert le Carrefour Contact de Sigoulès, qui n'est pas mal. Ils avaient du pécharmant et du champagne à bon prix. En route j'ai remarqué au moins trois anciennes jardinerias, maintenant fermées. Je me suis demandé si c'était le hasard ou un mouvement général. En passant j'ai vu dans un champ trois hérons équidistants, tous tournés du même côté. Ailleurs j'en ai levé un qui était dans le fossé au bord de la route et qui s'est envolé au ras de la voiture. Et il y avait un pré où stationnait toute une colonie d'aigrettes, je n'en avais jamais vu un tel rassemblement si avant dans les terres.

On parle d'avancer l'âge du droit de vote à seize ans. Je serais plutôt d'avis de le repousser à vingt ans ou même au-delà, mais ce n'est pas la tendance à la mode. Seize ans, donc. Tant qu'à faire, pourquoi pas six? Les enfants de cet âge sont déjà parfaitement instruits par l'éducation nationale et par la médiaterie. J'en entendais l'autre jour à la radio, qui visiblement étaient déjà socialistes, et savaient que Donald

Trump est une sorte d'Hitler. Autant dire qu'ils n'avaient plus rien à apprendre.

Dernièrement mes affaires m'ont conduit trois fois dans Bordeaux, renouant ainsi avec les joies du tram, la bêtaillère humaine. Il y a une campagne d'affiches contre la fraude. Chaque modèle montre en gros plan le visage d'un resquilleur supposé. Tous ceux que j'ai vus représentaient des Blancs. Cela manque de diversité, je devrais peut-être lancer une alerte au Conseil Supérieur de la Joie des Races.

Ces temps-ci je n'ai pas arrêté de me plonger dans des livres intéressants (sur Montaigne, sur l'histoire des langues européennes, sur celle de l'Amérique espagnole, sur celle de la guerre, sur celle des galères) mais que je ne trouve pas le temps ou le courage de lire entiers, et sur lesquels je n'ai rien de spécial à déclarer. Cela tient moins à la qualité des ouvrages qu'à mon état d'esprit, sans doute, et au réel manque de temps. De passage chez Mollat, j'ai voulu me procurer le premier volume des *Oeuvres* de Tocqueville dans la Pléiade, que je convoite car c'est celui qui recueille tous ses souvenirs de voyage, mais on ne l'avait pas, il faudra attendre. Ces derniers soirs je ronge laborieusement de petits ouvrages encyclopédiques sur la Bible et le christianisme. C'est bien, cette sage lecture m'apaise.

Mercredi 28 décembre 2016. J'ai vu citer (je retrouverai peut-être par qui) l'expression charentaise Aller d'marle en bisse, c'est à dire Aller de merle en rouge-gorge. Je suppose que ce n'est pas une tournure traditionnelle mais plutôt, par plaisanterie, un démarquage de la formule française équivalente, Aller de mal en pis, dont les sons coïncident. J'aime bien y trouver réunis les deux oiseaux omniprésents dans les jardins, en cette saison.

Jeudi 29 décembre 2016. Bizarrement je me suis laissé captiver par un livre communiste, que je ne serais pas allé chercher, mais sur lequel je suis tombé par hasard, *Los días de la selva* (les jours de la forêt) de Mario Payeras (1940-1995). J'ai lu dans une réédition de 1982 (Managua, éditions Nueva Nicaragua) ce livre d'abord paru l'année précédente à Cuba, et qui raconte en huit récits la préparation et les débuts d'une guerre de guérilla dans la région du Quiché, au Guatemala, dans les années 1972-76. L'idéologie guévariste de l'auteur, lui-même guatémaltèque, n'avait rien pour m'attirer. Sa conception du monde est très manichéenne : pour lui la population du Guatemala, et probablement celle du monde entier, est divisée en deux, d'un côté les vilains riches, de l'autre les gentils pauvres, et la société n'ira bien que quand les gentils pauvres auront enfin exterminé tous les vilains riches (ce thème revient trois fois, p 59, 90, 114). On voit aussi apparaître d'autres superstitions collectivistes, comme la phobie de la propriété privée, ou la croyance que l'histoire n'est faite que par les masses populaires et non par des individus hors du commun (alors que l'histoire même du communisme fourmille d'exemples du contraire). On croit sentir dans les premiers moments la distance d'une certaine auto-dérision, tant on ne cache pas ce qu'il peut y avoir d'amateurisme et de naïveté dans l'arrivée très artificielle des militants marxistes venus du monde urbain dans cet univers de jungle des confins, où ils sont accueillis fraîchement par les habitants qui pour la plupart manifestent au mieux de l'indifférence, quand ce n'est de l'hostilité ou de la peur. Ces supposés opprimés-exploités sont en fait de petits colons venus s'établir plus ou moins illégalement dans des parcelles de forêt reculée qu'ils défrichent, et où ils vivent certes pauvrement mais paisiblement. Les apprentis guérilleros mènent d'abord l'existence de misérables parasites, puis prennent de l'assurance et s'attirent des sympathies dans la population en rendant des services. Ils passent enfin à l'action, c'est à dire à quelques destructions et assassinats, déclenchant une féroce répression policière, dont toute la paysannerie du coin va déguster. Le passage le plus sordide, l'épisode le plus contestable est le moment où les révolutionnaires se voient "obligés à fusiller" un de leurs camarades, avec qui ils ne s'entendent pas, mais qu'ils ne veulent pas

laisser partir, de peur qu'il les trahisse. S'il ne m'a pas convaincu par ses recettes de lutte contre la misère, le livre présente à l'évidence des qualités de narration, un ton juste, ni trop lent ni trop succinct, de belles descriptions des joies et des difficultés de la survie des premiers temps dans des conditions extrêmes, d'intéressants portraits d'hommes. J'ai lu ailleurs que l'auteur ensuite a rompu avec la violence politique et s'est rangé à des conceptions plus raisonnables, avant sa disparition précoce au Mexique. Il évoque deux ou trois fois le charme du tamborillo, un arbre qui fait des fleurs jaunes en février, comme le mimosa, que je n'ai pas su identifier, mais peu importe.

Vendredi 30 décembre 2016. CE QUI NE M'ATTIRE PAS DANS L'ISLAM.

N'étant pas docteur en théologie, et n'ayant pas l'intention de le devenir, je me contenterai d'évoquer ici des aspects de la religion et de la culture musulmanes, tels qu'ils se présentent communément au citoyen d'un pays dans lequel ils occupent une place nouvelle et grandissante.

Le *Coran*, pour commencer. Il a la réputation d'être un bel ouvrage dans le texte original arabe, et je veux bien le croire, sans pouvoir en juger. J'aime assez la disposition bizarre des sourates (les chapitres) par ordre décroissant de longueur, et leurs titres poétiques, mais pour le reste, leur contenu ne me dit pas grand chose. Je ne comprends pas ce que ce livre apporte dans l'histoire des idées. J'y vois surtout des remâchées des textes bibliques, au pire obscures, au mieux banales, sans l'originalité de l'Ancien Testament, ni l'aménité du Nouveau. D'emblée on y présente Dieu comme clément ou miséricordieux, pour ensuite jeter du «châtiment» à tout bout de page.

Mahomet. Il souffre à mes yeux de la comparaison avec le prophète Jésus. En tant qu'incroyant de bonne volonté, j'ai de l'estime et de la sympathie pour le Jésus tout en douceur, paisible et peu charnel, des Evangiles, et je comprends que les chrétiens aient célébré son exemple dans un ouvrage comme *l'Imitation de Jésus-Christ*. Alors que le personnage de Mahomet, guerrier, meurtrier, pillard et polygame, ne me fait pas du tout la même impression. L'imitation de Mahomet ne m'inspire pas.

La «charia», ensemble de lois religieuses régissant la vie des musulmans. Si ce que j'en entends dire est vrai (châtiments corporels, mains coupées, femmes traitées comme du bétail, et divers traits de rudesse et d'arriération des mœurs) je me félicite de ne pas vivre en pays musulman, du moins pour l'instant, mais en Occident, où il est connu que nous bénéficions de la liberté d'opinion, de critique, et d'expression, n'est-ce pas?

La violence générale du monde musulman, du moins tel qu'il apparaît dans les nouvelles qui nous en parviennent. Il semble que l'attentat soit le mode commun de relation entre communautés, y compris entre les différentes obédiences mahométanes.

La prosternation comme attitude de prière. Je trouve que ça n'a pas beaucoup d'allure.

L'iconophobie, héritée du Décalogue des Hébreux. J'aime les images figuratives, et pas spécialement les images religieuses, mais j'apprécie le rôle important joué par le christianisme dans l'histoire de l'art. La calligraphie et les arabesques, c'est bien joli mais ça va un moment.

L'alimentation «hallal», avec son tabou du cochon et de l'alcool, et ses prescriptions d'abattage rituel. C'est là aussi une superstition sans intérêt. Les tabous des végétariens sont plus sensés.

La fête de l'Aïd, avec ses égorgements massifs de moutons, l'ambiance «tous bouchers».

La circoncision, également en vogue chez les Hébreux. Comme toute mutilation sexuelle, c'est à mes yeux la parfaite horreur.

Les youyous des femmes, quelle pauvreté.